Tome septième. N° 3. 1934

REVUE FRANÇAISE DE PSYCHANALYSE

Cette revue est publiée sous le haut patronage de M. le Professeur S. Freud.

MEMOIRES ORIGINAUX

PARTIE MÉDICALE

Le déclin du Complexe d'Œdipe

Par S. FREUD

Paru dans l'*Internationale Zeitschrift für Psychoanalyse*, tome X, 1924.

Traduit par ANNE BERMAN

L'importance du complexe d'Œdipe, phénomène capital de la période sexuelle infantile, nous apparaît toujours plus grande. A un certain moment, ce complexe décline, victime de ce que nous appelons le refoulement, puis survient la période de latence. Cependant, la cause de ce déclin nous reste toujours inconnue : les analyses semblent nous indiquer qu'il faut en rendre responsables les douloureuses déceptions subies par l'enfant. La petite fille tient à être pour son père la préférée ; or, elle est un jour par lui durement châtiée. Le petit garçon considère sa mère comme son bien, mais constate qu'elle reporte son amour et sa sollicitude sur un nouveau venu. L'importance de ces faits apparaît plus considérable encore quand on songe que ces pénibles expériences qui contrarient le complexe sont inéluctables. Même à défaut des épreuves citées à titre d'exemples, l'impossibilité de satisfaire son désir, la déception sans cesse renouvelée de ne pouvoir avoir un enfant de sa mère, contraignent le petit amoureux à renoncer à un sentiment sans espoir. Ainsi, le complexe d'Œdipe, inévitablement voué à un échec, disparaîtrait du fait même de l'impossibilité interne de sa réalisation.

Suivant une autre conception, le complexe d'Œdipe déclinerait parce qu'est venu pour lui le moment de disparaître, phénomène analogue à celui de la chute des dents de lait qui tombent lorsque se forment les dents définitives. Le complexe d'Œdipe, tout en étant vécu individuellement par la plupart des hommes, est cependant un phénomène établi, prédéterminé par l'hérédité et qui doit nécessairement cesser quand se produit la phase suivante du développement, prédéterminée, elle aussi. Qu'importent dès lors les prétextes

de la disparition du complexe, si toutefois l'on parvient même à les retrouver ?

Les deux conceptions, qui ne sont d'ailleurs pas incompatibles, peuvent l'une et l'autre se défendre. L'explication phylogénétique, d'une plus grande portée, ne gêne pas l'explication ontogénétique. L'individu tout entier n'est-il pas lui-même en naissant condamné à mourir ? Peut-être ses organes contiennent-ils déjà le germe de ce qui causera sa mort. Il n'en reste pas moins intéressant de voir comment le programme sera exécuté, et de quelle façon les circonstances fortuites utiliseront la disposition existante.

Nous avons récemment pu constater que le développement sexuel de l'enfant progresse jusqu'à la phase de primauté génitale ; mais l'organe génital en jeu est l'organe viril, ou plus exactement le pénis. L'organe féminin reste inconnu. Cette phase phallique, qui coïncide avec celle du complexe d'Œdipe, ne poursuit pas son évolution jusqu'à la génitalité finale, mais disparaît, remplacée par la période de latence. Des phénomènes typiques accompagnent toujours cette disparition.

L'enfant (mâle) trahit par des attouchements manuels l'intérêt qu'il porte à l'organe génital, mais il ne tarde pas à s'apercevoir que de pareilles pratiques sont interdites par les grandes personnes.

Plus ou moins nettement, plus ou moins brutalement, on le menace de couper cet organe si précieux à ses yeux. En général, ce sont des femmes qui le menacent ainsi, et souvent, pour donner plus de poids à leurs paroles, elles en réfèrent au père ou bien au médecin qui devra, d'après elles, être l'exécuteur du châtiment. Dans bien des cas, les femmes adoucissent symboliquement la menace en parlant de couper non pas l'organe génital, en réalité passif, mais bien la main activement coupable. Il arrive très souvent que le garçonnet soit menacé de castration non parce qu'il a joué avec son pénis, mais parce qu'il a mouillé son lit durant la nuit, et que rien n'arrive à lui inculquer la propreté. Les personnes qui soignent l'enfant se comportent comme si l'incontinence nocturne prouvait la masturbation et en résultait : sans doute n'ont-elles pas tort sur ce point. Quoi qu'il en soit, les pollutions de l'adulte qui continue à mouiller son lit résultent de cette même excitation qui a poussé l'enfant à se masturber.

Tout porte à croire que l'organisation phallique de l'enfant est détruite par cette menace de castration, mais ce résultat n'est pas

immédiat et ne se produit pas sans l'intervention d'autres facteurs encore. En effet, devant les représailles dont il est menacé, le garçonnet commence par rester incrédule et continue à désobéir. La psychanalyse nous a récemment enseigné quelle importance il convient d'attribuer à deux événements inévitables : la privation d'abord partielle puis définitive du sein maternel et la séparation quotidiennement exigée d'avec le contenu intestinal. L'enfant est ainsi préparé à subir la perte de certaines parties précieuses du corps ; toutefois, ces deux expériences ne suffisent pas, semble-t-il, à lui faire prendre au sérieux la menace de la castration. Seule une nouvelle épreuve fera envisager à l'enfant l'éventualité possible d'une pareille perte, et même alors, il hésitera, n'admettra le fait qu'à contre-cœur et tentera de diminuer la portée de sa propre découverte.

Seule la vue d'organes génitaux féminins pourra détruire l'incrédulité de l'enfant. Le garçonnet, fier de son pénis, aura un jour, par exemple, l'occasion de voir la région génitale d'une petite fille et constatera alors que cet être, si semblable à lui-même, est dépourvu de pénis. Dès lors, l'idée de se voir lui-même privé de phallus lui semblera vraisemblable et la peur de la castration agira, — mais à ce moment seulement.

Ne soyons pas aussi aveugles que ceux qui menacent l'enfant de le châtrer, et rappelons-nous que la masturbation ne remplit pas à elle seule toute la vie du petit être. Celui-ci se trouve évidemment alors en plein centre de la situation œdipienne, il ne fait, par la masturbation, que se débarrasser génitalement de l'excitation sexuelle inhérente au complexe. C'est à ce lien associatif que la masturbation devra toute l'importance qu'elle pourra par la suite acquérir. Le complexe d'Œdipe a offert à l'enfant deux possibilités de satisfaction, l'une active, l'autre passive. Virilement, l'enfant a pu se mettre à la place du père et désirer sa mère ; le père est alors regardé comme un obstacle ; ou bien, fémininement, il a souhaité remplacer la mère et être aimé du père, situation dans laquelle la mère devient inutile. En même temps, l'enfant ne se fait qu'une idée très vague de ce que peut bien être en réalité l'acte sexuel satisfaisant, mais il comprend que le pénis doit y jouer un certain rôle, comme le prouvent ses sensations. Rien ne permet de douter du phallus de la mère. La menace de la castration, l'idée de l'absence de pénis chez la femme, mettent un terme aux deux possibilités de

satisfaction œdipienne. En effet, des deux modes de satisfaction, l'un, le viril, entraînerait la perte du pénis comme punition, et l'autre, le féminin, présuppose cette même perte comme condition. Si la satisfaction amoureuse sur le mode œdipien doit aboutir à la perte du pénis, il se produit nécessairement un conflit entre l'intérêt narcissique qui s'attache à cette partie du corps et l'investissement libidinal de l'objet parental. Normalement, c'est la première de ces puissances qui sort victorieuse du conflit, le moi de l'enfant se détourne alors du complexe œdipien.

J'ai expliqué ailleurs comment le fait se produit : les investissements objectaux sont abandonnés et remplacés par une identification. L'autorité paternelle ou parentale introjectée dans le moi y forme le noyau du surmoi qui emprunte au père sa sévérité, perpétue l'interdiction de l'inceste et assure ainsi la protection du moi contre un retour possible de l'investissement objectal libidinal. Les tendances libidinales propres au complexe d'Œdipe sont en partie désexualisées et sublimées, ce qui advient sans doute chaque fois qu'un investissement est remplacé par une identification. Elles se transforment en émotions tendres. Tout ce processus a, d'une part, sauvé l'organe génital, en le soustrayant au danger d'une perte possible, mais l'a aussi, d'autre part, paralysé en suspendant sa fonction. C'est à ce moment que débute la période de latence, qui interrompt le développement sexuel de l'enfant.

Pour ma part, je ne vois aucune raison de dénier à ce rejet du complexe d'Œdipe le nom de « refoulement », encore qu'à vrai dire les refoulements ultérieurs se produisent avec le concours du surmoi, lequel ne fait ici qu'apparaître. Mais le processus décrit est plus qu'un refoulement : dans le cas idéal, il équivaut à une suppression totale du complexe. Sans doute, nous heurtons-nous ici à la limite toujours mal définie du normal et du pathologique. Lorsque le moi n'a pu provoquer plus qu'un refoulement du complexe, ce dernier toujours inconscient continue à demeurer dans le ça : plus tard, il manifestera sa nocivité.

L'analyse permet d'observer ou bien de deviner toutes les relations entre l'organisation phallique, le complexe d'Œdipe, la menace de castration, la formation du surmoi et la période de latence. Et l'on constate que c'est vraiment la menace de castration qui provoque la disparition du complexe œdipien ; mais le problème n'est pas pour cela résolu, la spéculation théorique peut encore y trouver

place et serait capable soit d'anéantir le résultat acquis, soit d'en permettre une autre interprétation. Toutefois, avant de nous engager dans cette voie, étudions d'abord une autre question qui s'est posée à nous pendant la rédaction de ce travail et que nous avons laissée de côté. En effet, nous n'avons parlé que du processus qui se déroule chez le garçon, voyons maintenant ce qui se passe chez la fille.

Chose étrange, nos données sont ici bien plus obscures et bien plus incomplètes. Le complexe d'Œdipe, le surmoi, existent chez la fille comme chez le garçon, et elle traverse aussi une période de latence ; mais peut-on en ce qui la concerne parler d'organisation phallique et de complexe de castration ? Certes oui, mais les choses ne se passent pas de la même manière que chez le garçon. Ce n'est pas ici que les revendications féministes pour l'égalité des sexes trouveront grand appui, la différence morphologique se traduisant par des différences dans le développement psychologique. S'il m'était permis de transposer un mot de Napoléon, je dirais que « l'anatomie c'est le destin ». Le clitoris de la fillette se comporte exactement comme un pénis, mais l'enfant, en voyant l'organe d'un petit camarade, constate que le sien à elle « est bien trop court », et se sent, de ce fait, désavantagée, inférieure. Elle se console toutefois en pensant que son organe poussera, qu'il deviendra un jour aussi long que celui du petit garçon. C'est alors que germe en elle le complexe de virilité. La petite fille n'attribue pas à son désavantage un caractère sexuel général, mais elle s'imagine avoir subi une castration, la perte d'un grand phallus autrefois possédé. Elle ne paraît pas rapporter cette conclusion aux autres femmes adultes, mais attribuer, au contraire, à celles-ci un grand organe génital, viril. Un fait essentiel découle de tout cela, c'est que la fille accepte la castration comme une chose accomplie, tandis que le garçon en redoute la réalisation future sur lui-même.

La peur de la castration étant inexistante, le surmoi a bien plus de peine à se former et l'organisation génitale à cesser. L'éducation, l'intimidation, la crainte de n'être plus aimée agissent bien plus chez la fille que chez le garçon, et c'est à elles surtout que sont dues les transformations produites. Le complexe d'Œdipe de la fille est bien plus univoque que celui du petit mâle. L'expérience m'a montré qu'il va rarement au delà de la substitution à la mère et de l'attitude féminine envers le père. Le renoncement au pénis ne

se réalise qu'après une tentative de compensation. La fille glisse, s'il m'est permis de m'exprimer ainsi, du pénis à l'enfant, le long d'une équivalence symbolique, et son complexe d'Œdipe se traduit en fin de compte par le désir, longtemps réprimé, d'avoir un enfant du père, de lui en donner un. Tout semble indiquer que le complexe d'Œdipe décline lentement ensuite parce que ce souhait ne se réalise jamais. Ces deux désirs : posséder un pénis, avoir un enfant, demeurent dans l'inconscient et contribuent à préparer la femme au rôle sexuel qui sera plus tard le sien. Les tendances sadiques ont, dans l'instinct sexuel de la femme, une force bien moindre, ce qui est vraisemblablement en rapport avec le rabougrissement du pénis : la transformation des tendances réellement, purement sexuelles en sentiments tendres contrariés, s'opère par suite plus facilement. Il faut avouer cependant que nos données sont, en ce qui concerne ce processus chez la fille, très insuffisantes, incomplètes et obscures.

Je suis persuadé que les rapports ici décrits, rapports de temps et rapports causaux, entre le complexe d'Œdipe, l'intimidation sexuelle (menace de castration), la formation du surmoi et la période de latence, sont très typiques ; mais je ne prétends point par là que ce mode soit le seul possible. Certaines modifications dans l'ordre des événements et dans l'enchaînement des processus doivent être pour le développement de l'individu d'une très grande importance.

Depuis la publication de l'intéressante étude qu'a écrite *Rank* sur le « *Traumatisme de la naissance* », nous n'avons plus le droit d'adopter sans discussion, comme nous le faisons dans ce petit travail, ce point de vue que le complexe d'Œdipe doit sa disparition à la peur de la castration, le fait demande à être discuté. Toute décision me semblerait prématurée, et il serait sans doute inopportun aussi d'entreprendre ici soit la critique, soit l'éloge de la théorie de Rank.

Complexes d'OEdipe positif et négatif

Par R. LAFORGUE

Mesdames et Messieurs,

Nous vous avons présenté, au cours de la dernière conférence, le développement d'un traitement à son début (1). Ce développement nous a permis de grouper un ensemble de rêves très caractéristiques de la transformation qui s'opère dans l'inconscient d'un sujet au cours d'un traitement.

Vous aviez probablement l'impression que le cas était facile et particulièrement accessible à notre méthode d'investigation, et vous aviez raison. L'expérience nous prouve malheureusement que les cas ou le traitement évolue aussi rapidement sont très rares, et ne se produisent en somme que si l'on est servi par les circonstances. Dans le cas de notre jeune homosexuel, la situation familiale se présentait d'une façon favorable, et lui-même avait pris contact avec les conceptions psychanalytiques longtemps avant de venir nous voir. Cette entrevue a probablement eu lieu à un moment où le malade était mûr pour le traitement. Les choses se seraient certainement passées différemment si ce jeune homme avait eu un autre père, brutal et incompréhensif, une autre mère et une autre sœur, autoritaires et rigides. Dans ce cas, même si les conditions extérieures sont favorables au traitement, la lutte contre la maladie est infiniment plus pénible. Nous avons alors à combattre la somme des influences du milieu familial, influences qui se sont répétées à chaque instant de la vie du sujet et qui l'ont mené dans la direction pathologique. Au cours de ces traitements, il y a un moment où la lutte reste souvent et longtemps indécise et où les rêves portent visiblement la trace de ces combats.

C'est de ce moment critique que je voudrais vous parler aujourd'hui.

Nous voyons alors dans les rêves apparaître, à côté d'un complexe

(1) Voir la présente Revue, fasc. II, 1934, p. 178.

anormal et négatif, un complexe d'Œdipe positif. Vous savez ce que nous désignons par ce complexe d'Œdipe négatif, qui prédomine ordinairement dans la névrose. Dans ce cas, l'homme, au cours de l'acte, ne s'identifie pas avec le père, mais avec la mère, la femme non pas avec la mère, mais avec le père. Les rêves types qui correspondent à l'Œdipe négatif — appelé aussi Œdipe renversé — sont à peu près les suivants : un homme rêve : « Je me trouve sur un bateau dans lequel entre la proue d'un autre bateau. » Ou bien : « Un météore tombe sur le bateau où je me trouve et le transperce. » Ou encore : « Je sens que quelqu'un me plante, dans le dos ou dans les reins, un poignard. » Pour la femme, ces rêves sont du type masculin. Ou bien la femme, dans le rêve, voit à côté d'elle un porc qu'elle doit dépecer avec un poignard, ou bien elle se trouve dans un ascenseur qui monte et descend sans qu'elle puisse l'arrêter, tandis que la concierge pousse des cris. Ou encore, la femme se voit, au risque de choquer tout le monde, chaussée de pantoufles en pleine soirée.

L'enfant peut également représenter l'organe dans ce genre de rêves. La femme se voit alors pénétrant dans le porche d'une église, avec son enfant. Ou bien, elle le baigne dans la mer qui est très agitée, etc... Dans le même ordre d'idées, je vous rappelle un rêve dont il a été question dans une de nos premières leçons : une jeune fille marchait avec ses pieds (ses membres), sur des fleurs qu'elle écrasait.

Cette situation œdipienne se présente au début d'un traitement. Mais la psychanalyse lui fait subir des modifications, et l'on arrive ainsi au point critique du traitement dont nous avons parlé. A ce moment-là apparaît lentement un nouvel élément, ceci en dépit des réactions que cet élément rencontre, en dépit des soubresauts d'une résistance profondément exaspérée. Cet élément apparaît dans les rêves sous forme de complexe d'Œdipe. Et ce sont ces rêves qui nous permettent généralement le mieux de nous rendre compte des différentes phases de la lutte qui a lieu. Dans le complexe d'Œdipe positif, l'homme s'identifie pendant l'acte sexuel au père, la femme à la mère. Nous voyons alors se développer chez l'homme des rêves comme celui-ci :

« Je pénètre dans le sous-sol d'une maison, et je suis frappé par l'atmosphère humide et chaude. Après avoir fait quelques pas, je me sens saisi par derrière, et je constate que quelqu'un veut m'en-

foncer un poignard dans le dos. » Ou encore : « Je suis en train de faire couler un bain, mais, au lieu de le faire couler dans la baignoire, je le fais couler dans mon armoire où se trouvent mes cravates. Ensuite, je verse l'eau des tiroirs dans la baignoire. »

Chez la femme, le rêve peut se présenter de la façon suivante : ce rêve est d'ailleurs particulièrement instructif : « La révolution gronde dans Paris. Je me trouve avec mon mari et ma sœur dans un restaurant, près du Louvre. On nous dit que nous sommes en danger. Nous quittons précipitamment le restaurant et je cherche à cacher mes bijoux, car ils pourraient attirer l'œil des émeutiers. Nous nous réfugions dans une maison où se trouve une fille du peuple. Elle veut bien nous donner asile et nous protéger, à condition que je lui cède ma robe en velours rouge et mes bijoux. En échange, elle me donne ses vêtements que je mets. Des gens entrent et me prennent pour une fille du peuple, particulièrement un petit vieux et un nègre. Je me souviens maintenant que ce nègre veut m'embrasser. Je suis obligée de me laisser faire pour qu'il ne me trahisse pas. A mon grand étonnement, je m'aperçois que ses baisers ne sont pas désagréables. Après avoir passé la nuit dans cette maison, je marche le lendemain dans la rue pour rentrer chez moi. Je suis toujours habillée en fille du peuple. Devant moi se trouvent des gardes républicains et des soldats à cheval. Paris a l'aspect de la guerre civile. Tout à coup, je pense avec terreur que, pendant tout ce temps-là, nous avons été, mon mari et moi, séparés de ma sœur. Nous ne savons pas où elle s'est réfugiée. Rentrée à la maison, j'apprends qu'elle est rentrée de son côté et qu'elle n'a subi aucun mal. Je voudrais maintenant rentrer en possession de mes bijoux, et je me dis : « Il faut que cette fille me les rende. Je veux bien lui laisser ma robe en velours rouge, mais pas mes bijoux. »

Quelle est la matière qui a donné lieu à ces rêves ? Vous voyez qu'au cours de celui-ci, une femme du monde, parée de bijoux, tombe au rang de fille du peuple, une femme comme tout le monde, et ceci après une révolution. Sa sœur, qui auparavant était avec elle, disparaît, du moins au cours de cette nuit. Le mari de la rêveuse n'a subi aucune transformation. Il s'est réfugié avec elle dans la maison. Le nègre, dont elle a été obligée de subir les baisers, est, chose caractéristique, doublé d'un vieux. Le matériel dont nous disposons nous permet d'affirmer que ce nègre et ce vieux représentent le père. En effet, le père de la malade est originaire d'Afrique. La nuit passée, la rêveuse veut, le lendemain matin,

revenir à son ancienne situation et rentrer en possession de ses bijoux, c'est-à-dire de ses attributs de puissance qui la distinguent des femmes ordinaires. Notons qu'elle a eu soin de donner ces attributs de puissance à la fille du peuple avant d'accepter de partager le même sort qu'elle. La malade retrouve également sa sœur. Elle veut annuler ce qui s'est passé dans son rêve : elle cherche à revenir à la situation d'avant la révolution. Ce rêve nous montre clairement comment apparaît, à côté du complexe d'Œdipe négatif (la malade donne à la fille du peuple sa robe rouge et ses bijoux), — le complexe positif. La malade achète aussi le droit de devenir fille du peuple, et ainsi elle subit les baisers du nègre et du petit vieux. Ces baisers, elle le dit expressément, ne lui sont pas désagréables, à sa grande surprise. Et, à la fin du rêve, elle est même jalouse de la joie qu'elle a pu faire à la fille du peuple en lui laissant ses bijoux. Elle veut les ravoir, non seulement pour revenir à la situation antérieure, mais également pour en jouir elle-même, comme le fait une fille du peuple.

La même malade fait le rêve suivant quelques jours plus tard :

« Je prends un tramway pour aller dans le centre de la ville. Tout à coup je m'aperçois que le tramway roule en Angleterre. La mer est derrière moi, et je ne me suis pas aperçu que nous l'avions traversée. Je suis très inquiète, et je dis au wattman que je suis allée beaucoup trop loin. Il me répond que nous sommes tout près du terminus. Je descends précipitamment en protestant, et je prends un tramway qui va en sens inverse. »

L'Angleterre, pour la malade, représente le pays de l'ordre où les hommes savent encore commander aux femmes (comme ils commandent dans les colonies). La malade s'aperçoit qu'elle a laissé la mer derrière elle et qu'elle ne s'est pas rendu compte du moment où elle la traversait. En d'autres termes, cette fois-ci, ce n'est pas la sœur, comme dans le rêve précédent, mais la *mère* qui disparaît derrière elle. Le sujet ne peut pas jouir du moment où elle la traverse, c'est-à-dire où elle pénètre en elle. Elle veut naturellement annuler ce qui s'est passé, revenir en arrière, et pénétrer au centre de la ville qui ne représente pas autre chose que l'endroit où elle a vécu pendant toute son enfance avec sa mère. C'est toujours le même conflit entre les deux tendances.

Le rêve suivant fait par la malade caractérise également la lutte qui se produit à ce moment du traitement :

« Je rêve que je suis dans un hôtel sur la Côte d'Azur. Un homme

habite sur le même palier que moi. Il est devenu très chic et très riche à la suite de son mariage. Il me demande à venir me rejoindre dans ma propre chambre. Il vient, et je n'en suis pas étonnée. Je sais bien que cela doit finir ainsi, et je vais être obligée de coucher avec lui, comme font toutes les femmes qu'il connaît. A ce moment-là, ma chambre se trouve partagée en deux, ou plutôt un paravent la transforme en deux pièces distinctes, mais qui communiquent. Dans l'une de ces deux pièces se trouve une de mes amies qui est divorcée. Elle a été très malheureuse dans sa vie conjugale. Elle vit maintenant avec un ami, artiste, très fin et très cultivé. Elle a l'air parfaitement heureuse. Cette femme me dit : « Voyons, vous n'allez pas céder à cet individu. Il croit pouvoir obtenir tout des femmes. Ce serait dommage pour vous. Vous feriez mieux de le laisser partir. » A ce moment, je pense à un jeune flirt que je vois de temps en temps. Je me dis : « Non, je ne lui serai pas infidèle », et je mets le monsieur à la porte. »

Dans ce rêve, la situation est donc particulièrement nette. Le « monsieur riche » avait demandé notre malade en mariage quand celle-ci était jeune fille. Il lui avait dit qu'il était prêt à renoncer à toute dot pour se marier avec elle. A ce moment-là, il l'aimait donc pour elle-même et ne songeait nullement à faire un mariage d'argent, comme il le fit par la suite. La femme divorcée est une femme brune d'environ quarante ans, très intelligente et très fine. Notre malade n'a pas de difficulté à reconnaître en elle sa propre mère. Cette dernière n'aurait probablement pas été malheureuse si elle n'avait pas été névrosée. Elle tenait à jouer devant ses enfants le rôle de la femme malheureuse et incomprise de son mari. Dans ce rêve, la malade représente aussi l'amant de la femme divorcée qui se trouve dans la même chambre qu'elle ; l'amant en question d'ailleurs est absent. Elle est donc, d'une part, femme vis-à-vis de l'homme riche et puissant, susceptible de l'aimer pour elle-même, et auquel elle va finir par céder ; d'autre part, elle est homme vis-à-vis de la femme qui, au dernier moment, intervient et l'arrête en lui soufflant l'idée de fidélité à son flirt. Celui-ci est un garçon aux yeux de jeune fille, avec de longs cils, un garçon très efféminé. La malade, en effet, n'a pas réalisé son homosexualité avec une femme, mais avec un homme qui a plus ou moins l'âme d'une femme. Et ainsi nous voyons s'affronter dans ce rêve le complexe d'Œdipe positif et négatif. Le négatif l'emporte encore, mais plus que très faiblement.

Dans le rêve suivant de la même malade, c'est par contre le complexe d'Œdipe positif qui l'emporte. A vrai dire, c'est un rêve qui a précédé tous ceux de la malade que nous venons de citer. Mais comme il était pour ainsi dire trop beau et trop en progrès, la tendance contraire négative, comme cela se produit souvent au moment de l'apparition des rêves à Œdipe normal, est revenue à la charge et a donné lieu à la lutte que nous avons étudiée jusqu'à présent.

La malade rêve qu'elle est au bord de la mer. Elle voit une grande maison juste au bord de la plage. La malade se trouve avec sa mère dans une petite barque, à une courte distance de cette maison. Il y a de grosses vagues, la maison bouge sur ces vagues, comme si elle était un bateau. La rêveuse est secouée, elle a le vertige. Elle constate que la barque suit les mouvements de la maison. Elle est angoissée et a peur de sombrer : elle pousse la mère, qui se trouve à l'avant de la barque, dans l'eau, et au moment où la mère tombe elle sent que la barque va couler. Elle se jette elle-même à l'eau. Elle appelle au secours ; elle aperçoit son père parmi les baigneurs, et elle voit le bras du père qui sort de l'eau. Elle se précipite vers lui en appelant « papa, papa ». Vous voyez que, dans ce rêve, le contact avec la mère est bien perdu. La malade angoissée lâche la mère et se jette à l'eau comme elle. Elle voit le bras du père dans la mer, et c'est vers ce père qu'elle se précipite en appelant « papa, papa ».

C'est donc le complexe d'Œdipe positif qui semble l'emporter, dans ce rêve, sur le négatif ; le père, sur la mère et sur la malade.

Ajoutons entre parenthèses que ce rêve reproduit la situation initiale qui probablement a été le point de départ de l'identification de la malade avec le père, et non pas avec la mère dans l'acte sexuel. Vous reconnaissez dans la grande maison le lit des parents, et dans la petite barque le berceau de l'enfant ; et le va-et-vient de la barque qui reproduit le va-et-vient de la grande maison représente les mouvements du coït parental qui donne le vertige à l'enfant.

C'est d'ailleurs la première fois qu'au cours de son traitement, nous avons vu apparaître, dans les rêves de cette malade, un complexe d'Œdipe normal, complexe positif qui, il est vrai, a provoqué la fureur de la partie négative de la personnalité de la malade. Cette partie négative a cherché par la suite à lui faire abandonner la nouvelle position acquise, ainsi que vous avez pu le voir.

Mesdames et Messieurs, vous voyez comment dans ces rêves l'accomplissement de l'acte sexuel normal est toujours contrecarré par le besoin de renverser la situation et de rester ancré dans

l'Œdipe négatif. Cet état de choses, nous l'avons déjà dit, se prolonge plus ou moins selon les cas. Chez la malade dont je viens de vous parler, il était accompagné d'assez fortes dépressions qui, chaque fois, correspondaient à un progrès dans la voie de l'Œdipe normal.

Quelle est maintenant la situation familiale correspondant à la névrose de cette femme ?

Le père est un homme bon, mais faible. Il a été riche, mais il a fait de mauvaises affaires et n'a pu conserver sa situation. La mère est une femme intelligente, mais elle s'est toujours querellée avec son mari et a toujours donné aux enfants le spectacle d'une femme incomprise et abandonnée, ce qui, entre parenthèses, ne correspondait pas du tout à la réalité. Elle savait d'ailleurs fort bien faire plaisir à ses filles. Elle ornait leur chambre de fleurs. Elle les soignait avec dévouement lorsqu'elles étaient malades. Le père était beaucoup plus réservé. En général, il faisait des cadeaux d'utilité, allant parfois au delà de la limite de ses moyens. Mais ses cadeaux étaient toujours accompagnés de quelques réticences.

Mesdames et Messieurs, le point de départ de la névrose, l'analyse l'a montré, n'a pas été uniquement ce comportement des parents, mais surtout le temps passé dans la chambre à coucher de ceux-ci, alors que la malade était petite fille. La naissance de sa sœur a également déterminé son changement d'attitude vis-à-vis du père. Mais une fois le complexe solidement inverti, les circonstances de l'ambiance familiale sont venues s'y ajouter et ont rendu cette inversion particulièrement forte, en déterminant une fixation puissante à la mère. C'est donc cette mère que la malade ne peut pas oublier ; c'est en raison même de cette fixation qu'elle ne peut guérir.

Nous voyons donc ainsi la névrose susceptible de faire plus ou moins fortement corps avec l'individu, suivant que le développement pathologique a été favorisé soit par les circonstances, soit encore par des éléments héréditaires.

Cette fixation se traduit toujours par ce que l'on appelle en psychanalyse l'ambivalence. C'est le besoin d'opposer continuellement à un élan son contraire, à l'amour la haine, à la colère le sourire, à l'agressivité la passivité, et inversement.

Cette ambivalence est non seulement le résultat d'un attachement, mais plutôt celui d'une angoisse qui joue dans la genèse des névroses un rôle capital. Vous savez que chez les hommes cette

angoisse se traduit par ce que nous appelons crainte de la castration. Dans un certain sens, elle existe aussi chez les femmes masculinisées. Chez la femme qui sort de la phase masculine de son développement, elle se traduit ou bien par la crainte de la castration, ou de l'amputation d'un sexe masculin imaginaire, ou bien par la crainte de voir ses organes détruits par la mère ou par le membre viril, trop puissant et volumineux.

En plus de cette peur, nous avons affaire, dans les deux sexes, à la crainte de la mort qui tend à les arrêter dans le développement normal de l'affectivité et de la sexualité.

Dans les rêves, nous voyons généralement cette crainte de la castration se traduire chez les hommes d'une façon très nette. L'homme par exemple voit dans son rêve un âne arrêté devant une ligne de chemin de fer sur laquelle il n'ose pas s'engager. Il cherche un creux au bas du talus pour s'y cacher. Au cours des associations d'idées, le rêveur se souvient d'un train chargé de bétail dont les wagons auraient été frôlés par un autre train venant en sens inverse et blessant le bétail à la tête. La tête symbolise généralement dans les rêves l'organe masculin. La crainte de la castration se traduit donc très souvent par celle de la décapitation. Ajoutons que le rêveur, lorsqu'il s'est débarrassé de cette crainte, dans un autre rêve, franchit à cheval la ligne de chemin de fer et va se jeter, un peu timidement encore mais non moins résolu, dans une mare. Notons que, dans ce nouveau rêve, la mare se trouve au delà de la ligne de chemin de fer castratrice qui l'a arrêté si longtemps. Inutile de vous dire que cette façon de pénétrer à cheval dans une mare est un symbole classique de l'acte sexuel de l'homme. Le complexe d'Œdipe, dans ce cas, n'est plus renversé. D'ailleurs, dans le rêve précédent, un homme enfonce quelque chose dans le nez de l'âne, afin de le voir souffrir, ce qui correspond à l'Œdipe négatif, que le rêveur, à la suite de l'obstacle (angoisse de la castration), n'a pu abandonner. Dans d'autres rêves, cette crainte de la castration se traduit d'une façon encore plus directe. Ainsi dans le cas suivant où le sujet voit une guillotine : il sera décapité. Il sait que s'il suit les hommes qui vont vers la guillotine, il sera décapité. Il s'engage tout de même dans cette direction. Car la crainte de la castration n'est pas suffisamment forte pour l'empêcher de suivre la voie des hommes.

Souvent, dans ces rêves, c'est une image de la guerre qui symbolise le danger de la castration ; ou bien encore, c'est l'organe de la

femme qui est susceptible de la déterminer. Le rêveur se représente alors cet organe comme étant armé de scies ou de dents capables de produire l'amputation qu'il redoute. La femme peut également être représentée par un être malade, pestiféré (maladies sexuelles) dont il faut s'écarter pour ne pas tomber malade à son tour, c'est-à-dire être châtré. Le rêveur la voit lépreuse, ou bien couverte de boutons et de taches qui sont le signe d'une maladie bizarre, contagieuse, etc.

Cette angoisse de la castration peut être très puissante chez l'homme et persister même parfois au moment où l'acte sexuel est virtuellement accepté.

Nous citerons le rêve suivant à titre d'exemple :

Un homme, M. T., rêve que trois affaires le préoccupent : une première affaire qui est parfaite et lui sert de modèle ; une deuxième affaire qui est son affaire à lui ; et une troisième affaire qui est celle qu'il aurait voulu faire, mais qu'il est obligé d'abandonner à son regret. Peu à peu, au cours du rêve, les trois affaires se transforment en trois autos. L'affaire parfaite, l'affaire idéale qui lui sert de modèle est une voiture puissante qui se trouve devant lui. Son affaire à lui devient une auto dans laquelle il roule derrière l'auto puissante, et la troisième affaire, celle qu'il est obligé d'abandonner, est l'auto qui vient en sens inverse de sa direction et de celle de la voiture puissante qui est devant lui. Cette troisième auto, il ne la voit pas aussi longtemps qu'il se trouve derrière la grosse voiture ; mais il lui vient l'idée de la doubler et de prendre la première place sur la route. C'est à ce moment qu'il voit arriver la troisième voiture qui file en sens inverse, et cela juste au moment où il est en train de doubler la grosse voiture. Un accident lui paraît inévitable. Mais il arrive à passer, il ne sait pas comment. A la fin du rêve, il se trouve devant la voiture puissante. Il la laisse derrière lui. Ce rêve, vous le voyez, est caractéristique de la peur de la castration que le malade subit en voulant doubler la voiture puissante qui lui sert d'idéal dans ses affaires et qui n'est pas autre chose que le symbole du père. La troisième voiture, roulant en sens inverse et qui représente l'affaire que M. T. a été obligé d'abandonner, est le mouvement négatif, le complexe d'Œdipe négatif, la féminité qui veut entraver la masculinité de M. T., et ceci au moment où M. T. est sur le point de s'identifier complètement au père et à l'homme. Vous voyez donc, dans ce rêve, d'abord une lutte entre l'Œdipe positif et l'Œdipe négatif ; l'Œdipe positif l'emporte. Mais la peur de

la castration était telle que M. T. a failli faire une régression vers la troisième voiture, c'est-à-dire vers sa troisième affaire, qu'il est obligé d'abandonner à son regret, cette troisième affaire symbolisant son homosexualité et sa névrose.

La crainte de la castration se traduit également par le besoin de tomber, de se blesser en manipulant un couteau, de se casser un doigt, le pouce le plus souvent, etc...

Nous avons retrouvé un jour un de nos malades, après une interruption de quinze jours de vacances, avec une main bandée. Ce malade n'avait pas pu continuer son travail à l'usine où il s'était engagé comme volontaire. Avant l'interruption du traitement, il avait fait des progrès considérables et commençait d'abandonner la barrière d'une névrose obsessionnelle qui empêchait tout travail et toute réalisation effective dans la vie. Il s'était blessé en mettant la main dans une machine qui lui avait broyé le pouce. L'accident paraissait tout à fait dû au hasard. Mais l'analyse nous révéla qu'il s'était produit au moment même des premières révoltes de l'analysé contre l'analyste. A ce moment-là, le malade, en somme, commençait à se plaindre de perdre les avantages de sa maladie. Il avait commencé à travailler, mais il subsistait en lui une angoisse continuelle dont il ne s'expliquait pas les raisons. Il s'agissait d'une angoisse de castration. L'accident lui était arrivé le jour où, ayant appris qu'un ouvrier s'était blessé la veille à l'usine, le malade s'était réveillé avec le sentiment atroce qu'un accident pouvait lui arriver aussi. En effet, cet accident se produisit dans la journée même. Et plus tard le malade nous apporta un rêve dans lequel il redoutait de devenir père avec une de ses cousines. Au moment d'entrer dans notre cabinet, il nous dit qu'il avait la même impression désagréable que le jour où il s'était fait panser le pouce chez le médecin de la famille. Voici ce rêve :

« Je suis dans le pays où j'ai passé mon enfance, et je trouve le ciel particulièrement beau. Il y a beaucoup de monde, et je vois des animaux parmi lesquels un veau qui m'en rappelle un, particulièrement doux et confiant avec lequel je jouais lorsque j'étais enfant. Il me semble que, dans ce rêve, j'ai eu des relations sexuelles avec ma cousine. En la voyant adulte et formée, j'ai été saisi d'une forte crainte qu'elle ne devienne enceinte et que mon père ne l'apprenne. »

La crainte de la castration chez la femme ne se manifeste naturellement que dans le cas où celle-ci se comporte comme si elle

était un garçon. C'est par exemple la maladie avec laquelle elle tyrannise son entourage qui peut représenter l'organe mâle, à laquelle la malade tient d'autant plus fortement, qu'elle lui procure de grands avantages matériels et moraux. Matériels, car, grâce à une maladie, on peut passer son temps dans les villes d'eaux et les maisons de santé ; moraux, car on peut torturer le mari sensible, plaintif et battu, qui, souvent, dans des cas semblables, ne demande pas mieux, en vertu de sa propre névrose.

Nous avons vu un jour cette angoisse de la castration se manifester d'une façon très caractéristique chez la femme d'un confrère. Après de longues hésitations, elle s'était décidée à suivre un traitement psychanalytique. Un jour, avant de venir à la séance, elle s'aperçut, ce qui ne lui était jamais arrivé, que sa chaussure lui faisait mal. Elle en profita pour aller, avec son mari, chez un confrère orthopédiste qui habitait tout près de chez elle.

Avec force détails, elle me raconte sa visite chez ce médecin. Elle me décrit son appartement très luxueux, d'un goût pompeux, les trois ou quatre secrétaires, les infirmières, etc... Finalement, le médecin, d'un air grave, et sans regarder le mal de très près, décrète qu'il faut procéder à l'amputation de l'orteil. « Quel charlatan, me dit-elle, que ce médecin ! Il croit que je vais m'adresser à lui pour subir une opération pareille ! Jamais ! » Nous lui demandons si son pied lui fait mal. Elle nous répond par l'affirmative. Puis, au cours de la conversation, nous lui demandons à brûle-pourpoint si elle est vraiment décidée à suivre le traitement. Nous parlons naturellement du traitement psychanalytique. Mais elle s'écrie : « Comment ! un traitement ? Vous croyez que je vais me faire amputer par ce charlatan ? » Elle avait cru que nous parlions de l'orthopédiste, mais la confusion même dans son esprit est significative : elle nous superposait à l'orthopédiste en question.

Après lui avoir expliqué tout cela, nous lui avons fait comprendre qu'elle pouvait fort bien transposer ses craintes concernant le traitement psychanalytique, ou plutôt les craintes que nous lui inspirions, sur le confrère orthopédiste. De nouveau, nous lui demandons si son pied lui fait toujours mal. Elle ne souffre plus, à son grand étonnement. Elle se lève, marche, et constate que toute douleur a disparu.

Cette crainte de la castration, qui paraît paradoxale chez la femme, ne peut naturellement se manifester que si cette dernière

se comporte comme un homme qui aurait peur de subir la castration. Cette crainte est d'autant plus forte qu'une femme ainsi masculinisée fait généralement tout pour châtrer le mâle et craint, en vertu de la loi du talion, d'être punie pour cela. Pour elle, être femme, c'est être châtrée. Ou plutôt la femme privée d'un organe masculin est, à ses yeux, un homme châtré...

Nous avons dit qu'après quelque temps de traitement, c'est généralement une autre crainte qui empêche une femme d'aboutir à un rêve sexuel normal. C'est la peur de l'organe sexuel masculin et la peur de la mère. Dans ces cas-ci nous voyons des rêves du type suivant :

« Je suis au bord de la mer, et je vois un gros poisson, un requin, je crois. J'admire cette masse imposante évoluant dans l'eau. Tout à coup, le poisson s'approche du rivage, et je prends la fuite. Ensuite, je suis sur la plage. En creusant des trous dans le sable, j'aperçois des poissons. Ils sont tout petits et ils n'ont pas l'air de pouvoir bouger. Mais voici qu'un plus grand commence à remuer dans le sable. Je me lève et je suis terrorisée. »

Mesdames et Messieurs, vous avez tous entendu parler des rêves de voleurs que font généralement les jeunes filles. Elles ont peur de voir un brigand pénétrer dans leur chambre et leur faire du mal. Ces rêves sont évidemment du même type et correspondent à la même angoisse.

Le rêve suivant est très caractéristique de cette situation :

Mme A. rêve qu'elle se trouve dans une chambre blindée, fermée par une lourde porte en fer. Dans le même appartement se trouve un homme très puissant qui veut toujours pénétrer par cette porte, mais, jusqu'à présent, on a pu l'en empêcher. Voici que cet homme, grâce à une machine, un chalumeau, arrive à faire un trou dans la porte. Mme A. est saisie de peur, et elle se jette par la fenêtre dans le jardin où se trouvent des gens qui fuient. Parmi eux une mère avec son fils. Celui-ci parle à sa mère de la révolution et lui dit : « Ils ne nous auront pas. Nous allons leur montrer comment nous allons mourir. »

Ce rêve, vous le voyez, est très clair. La dernière partie paraît un peu obscure, mais prend toute sa signification si l'on tient compte du fait que le fils avec sa mère n'est pas autre chose que Mme A. elle-même. Elle devient un garçon avec sa mère, et ne veut pas céder à l'homme puissant, capable de percer avec un chalumeau la porte

blindée du rêve. Elle préfère se conduire comme un soldat qui aime mieux mourir que de se laisser vaincre.

Le cas de Mme A. a été particulièrement dur à traiter. La mère de la malade était en effet devenue schizophrène, et l'on avait attribué cette folie aux mauvais traitements que lui faisait subir son mari. L'analyse a permis de rétablir la vérité. La mère de Mme A. a été déséquilibrée et malade longtemps avant de devenir folle ; les scènes et les disputes avec son mari étaient naturellement la conséquence et non la cause de son état.

Nous comprenons donc pourquoi la malade a peur de voir l'homme puissant pénétrer dans sa chambre : pourquoi elle fuit devant le chalumeau, et se jette par la fenêtre, pour aller retrouver sa mère, préférant mourir. En agissant ainsi elle devient homme. Le fait de se jeter par la fenêtre devient alors le symbole de l'acte sexuel à complexe d'Œdipe négatif.

L'autre angoisse, celle d'être détruite par la mère, se manifeste souvent chez les femmes par l'obligation où elles sont de céder ce qu'elles possèdent : vêtements, argent, bijoux. Toute richesse devient en quelque sorte le symbole de la grossesse, et ces femmes sont obligées de se faire voler ce qu'elles ont acquis.

Cette situation se traduit dans les rêves de la façon suivante :

« J'ai un nouveau sac bien rempli que je montre à ma belle-mère. Je vois avec étonnement que cette dernière l'ouvre et déchire l'intérieur. Je reprends mon sac, mais la doublure est déchirée et reste entre les mains de ma belle-mère. » Généralement ces rêves, dont la signification est très claire, surtout en ce qui concerne celui-ci, sont plus censurés. C'est en général la réaction négative qui s'oppose au désir de la femme de concevoir un enfant, comme cela ressort nettement du rêve suivant :

« Je vois un poussin qui se heurte violemment contre un chat noir. Le poussin devient de plus en plus gros et je cherche à m'en débarrasser. Finalement, je marche dessus avec mes pieds. Il rebondit chaque fois, et tous mes efforts pour l'écraser sont vains. Finalement, il est énorme et je voudrais bien le couper en morceaux. Je vois ensuite ma cousine, Mme Y. Elle a une grosseur dans l'œil. Elle s'en plaint et voudrait bien l'enlever, mais il n'y a rien à faire. »

Vous voyez dans ce rêve la résistance de la malade se tourner d'abord vers le poussin, de plus en plus gros, qui symbolise l'organe mâle en érection. Puis cette résistance se tourne contre la grosseur dans l'œil de sa cousine qui s'en plaint à son mari. Inutile de vous

dire que cette grosseur symbolise la grossesse de sa cousine avec laquelle la malade s'identifie, dans le rêve. Elle se plaint de cette grosseur et se sent poussée à l'enlever, à la couper en morceaux, exactement comme elle le voudrait faire du poussin, au début du rêve. Il y a donc une partie qui lui interdit d'avoir un enfant et qui voudrait détruire cet enfant. Cette partie de l'être est naturellement celle qui donne lieu au complexe d'Œdipe négatif.

Nous avons jusqu'à présent décrit surtout les obstacles provenant du conflit névrotique, ou plutôt de l'action du surmoi, qui donnent lieu à la peur de la castration, à la peur de la mort, etc., et qui s'opposent à l'évolution normale du traitement. Nous avons attiré votre attention sur la lutte qui se produit au moment où le complexe d'Œdipe positif menace de l'emporter sur le négatif.

Nous ne vous avons pas encore parlé d'une autre source d'obstacles, source qui ne provient pas du conflit névrotique du malade, mais de son caractère, avec lequel il s'est installé plus ou moins solidement dans sa maladie, s'adaptant à elle, de façon à en tirer des avantages. Ces obstacles provenant du caractère sont parfois très puissants et peuvent entraver considérablement la marche du traitement. Le malade vous jalouse chaque progrès réalisé et vous le fait payer comme si ce progrès était pour lui non pas un gain, mais une perte, une humiliation.

Pour vous en citer un exemple particulièrement typique, nous vous parlerons du cas d'un jeune homme que nous avons connu. Nous avions toutes les peines du monde à l'empêcher d'attraper une blennorragie anale. Cette blennorragie, il y tenait particulièrement, disait-il, parce que chaque fois qu'il en était atteint, il en profitait pour inviter tous ceux de ses amis qui lui avaient joué un mauvais tour, et il les contaminait pour se venger. Cette vengeance était une grande satisfaction. C'est avec impatience qu'il attendait le fameux coup de téléphone, quelques jours plus tard, lui annonçant que son coup avait réussi.

La résistance de ce malade au cours du traitement a été particulièrement forte, non pas parce qu'il tenait à son état, uniquement pour fuir la peur de la castration, mais parce qu'il s'en servait pour accomplir une véritable vengeance, à laquelle il tenait de toutes les fibres de son âme. En effet, sa mère s'était remariée, après la perte de son premier mari, le père du jeune homme, avec un riche Américain, abandonnant ainsi ses enfants.

Notre malade a d'abord tout fait pour gaspiller l'argent qui lui

venait de son beau-père et pour sombrer dans les bas-fonds de la société. Son état était une sorte d'accusation muette contre sa mère : « Voilà ce que tu as fait de moi en m'abandonnant pour l'argent de l'Américain », semblait-il lui dire.

Dans des cas de ce genre, où la névrose répond à des besoins de vengeance très forts vis-à-vis de la famille, la résistance provenant du caractère est généralement considérable : c'est pour le malade une question d'honneur de ne pas céder. Parfois, quand apparaît le complexe d'Œdipe normal dans les rêves, c'est une véritable crise de fureur qui peut pousser le malade à refuser tout progrès.

Le rêve suivant a été fait par un homme qui a beaucoup souffert dans son enfance de la discorde entre ses parents et du caractère autoritaire de sa mère. Ce rêve paraît significatif :

Il rêve qu'il est en train de jouer au bridge avec sa femme, sa belle-mère et un homme qui lui rappelle son père. Il s'aperçoit qu'il a en mains toutes les cartes voulues et qu'il peut jouer sans atout. Au moment de jouer, il hésite, et ses partenaires peuvent voir ses cartes. Il a l'impression qu'on se moque de lui et, furieux, il jette son jeu par terre en disant : « Je préfère ne pas jouer dans ces conditions-là. » Il se retire dans sa chambre et voit venir sa femme qui lui reproche de faire la mauvaise tête. Il ne répond pas.

Ajoutons que ce rêve est survenu chez cet homme, dans la nuit qui a suivi la mort de son père, l'homme contre lequel il joue. Les cartes dont il dispose sont donc à la fois les cartes du mort et les siennes. Le jeu est magnifique. Il peut battre sa femme et sa belle-mère. Mais, comme il a l'impression qu'elles se moquent de lui, il préfère ne pas jouer. C'est là qu'intervient la résistance du caractère : il renonce à son jeu, pourvu que cela lui donne la possibilité de priver les femmes de jouer à leur tour. Il leur reproche de s'être trop moqué de l'autorité de l'homme. Elles ne méritent donc plus qu'on joue avec elles.

La mère de ce malade est donc une femme particulièrement énergique et autoritaire. Son mari a fini par se séparer d'elle et a vécu avec une femme simple, un peu fille du peuple, avec laquelle il a été parfaitement heureux. Le malade nous dit que c'est donc certainement la faute de la mère si son père a été malheureux et si ce malheur l'a fait échouer dans ses affaires. Après s'être séparé de sa femme, il a réussi à travailler et à faire des économies, ce qu'il n'avait jamais pu faire auparavant. Le malade a fait toutes ces

réflexions le jour de l'enterrement de son père. C'est donc à la mère qu'il en veut, à la femme qui s'est moquée du père et qui n'a pas su apprécier les qualités viriles de son mari et de son fils. Voilà pourquoi, même avec le plus beau jeu en mains (c'est-à-dire la plus belle réussite de son traitement), le malade, par rancune et vengeance, préfère jeter les cartes, au lieu de jouer pacifiquement avec sa femme et sa belle-mère.

Le rêve est en effet survenu au moment où, après un long traitement, celui-ci s'annonçait comme une réussite exceptionnelle pour cet homme exceptionnellement doué. Il nous a fallu encore quelque temps de patience avant de lui voir surmonter cette réaction provenant, non pas de son surmoi, mais de son caractère.

Vous pouvez observer la même résistance chez les femmes. Elle est particulièrement fréquente dans les cas où une femme a réussi avec succès à concurrencer les hommes et à les battre, aussi bien sur le terrain intellectuel qu'érotique. Je veux dire dans les cas où une femme a réussi ses études et où c'est elle qui porte la culotte dans le ménage, soit qu'elle vive avec un homme, qui dans ce cas n'est pas autre chose qu'une femme, soit qu'elle vive avec une femme.

Le triomphe ainsi obtenu est une grande satisfaction d'amour-propre, et l'on comprend que l'intéressée y tienne, même si elle a été conduite à cette satisfaction par un conflit névrotique, et même si elle le paye par des symptômes tels que la frigidité.

Nous savons aussi que les enfants de ces mères sont des êtres torturés, et cela en dépit de tous les efforts et de tous les scrupules de ces mères pour les épargner. L'hostilité de la femme masculinisée, nous l'avons déjà dit, se tourne non seulement contre l'organe mâle, mais également contre le prolongement de cet organe, c'est-à-dire l'enfant. Nous connaissons des cas où c'est uniquement pour le bien de leurs enfants que des malades ont accepté d'entreprendre un traitement, mais cela non sans révoltes et difficultés. La résistance provenant, non seulement du complexe d'Œdipe négatif, mais encore du caractère et de l'intelligence avec laquelle la malade défend sa position névrotique, peut alors être particulièrement tenace, et nous avons vu le traitement traîner parfois pendant plusieurs années avant de réussir.

Mesdames et Messieurs, j'ai essayé de vous exposer dans cette leçon quelques aspects des difficultés que nous avons à vaincre pour

amener la victoire à pencher du côté de la guérison. Je me suis borné aujourd'hui à vous parler des réactions suscitées par l'apparition du complexe d'Œdipe normal. Je ne vous ai pas encore parlé des résistances de la fin de l'analyse, déterminées par la guérison et par les difficultés que le malade a à accepter cette dernière, même lorsque la situation normale est virtuellement rétablie. Ce sera le sujet que je vous exposerai au cours de ma prochaine conférence.

Introduction à la Théorie des Instincts [1]

Par Marie BONAPARTE

4me Leçon. — Du Narcissisme.

I. — Du Narcissisme en général.
II. — Le Narcissisme dans les maladies organiques et l'hypocondrie.
III. — Le Narcissisme dans la vie amoureuse.
IV. — Le Narcissisme du Moi idéal.
V. — Le sentiment de soi.

Dans nos trois leçons précédentes nous avons, suivant le plan général de Freud dans ses *Trois essais sur la théorie de la sexualité,* tenté d'embrasser d'une large vue d'ensemble les diverses modalités, et surtout l'évolution de la sexualité humaine.

Or, celle-ci, au jour de ce que nous avons pu voir, apparaît tout entière animée par une force hypothétique motrice, d'origine organique, mais de perception endopsychique, que Freud a appelée *libido.* L'extension croissante que Freud a donnée à ce terme, et qui lui a été d'ailleurs maintes fois reprochée, mais sans laquelle on ne saurait rendre compte des phénomènes protéiformes de la sexualité, est d'ailleurs à peu près la même que celle de l'Eros de Platon, ainsi que Havelock Ellis l'a fait remarquer.

Or, dans notre dernière leçon, la libido nous est apparue sous deux grandes modalités : la libido du moi ou narcissique et la libido objectale, lesquelles seraient en rapport comme ses pseudopodes au protoplasme globulaire d'une amibe.

De la libido objectale, nous avons traité à propos des investissements libidinaux œdipiens et pubères. Il en resterait beaucoup à dire, et nous y devrons d'ailleurs en plus d'un endroit revenir. La libido du moi, ou narcissique, dont nous avons déjà parlé à propos de la sexualité infantile, fera aujourd'hui l'objet de cette leçon.

(1) Voir le précédent numéro (2, tome VII), page 217.

I. — Du Narcissisme en général.

Je suivrai ici dans son ensemble le plan de Freud dans son *Introduction au Narcissisme* (1). Le terme de *narcissisme* a été créé par Havelock Ellis, puis repris par Näcke pour désigner un comportement particulier de certains pervers psychopathes, qui se regardent, s'admirent, se caressent et se satisfont eux-mêmes sexuellement, s'aimant ainsi exclusivement à la manière dont les autres aiment des objets d'amour extérieurs.

On voit, par cet exemple extrême, exclusif, et d'ailleurs exceptionnel, que le narcissisme et l'autoérotisme ne font pas un. Ces narcistes sont en effet autoérotiques, mais les premières activités autoérotiques de l'enfant ne sont pas encore narcissiques au sens de ces pervers extrêmes : l'idée d'un moi à aimer doit, en effet, pour qu'il y ait narcissisme, s'être constituée.

Or, la psychanalyse a permis de voir que le narcissisme peut revendiquer une place dans bien des troubles psychiques. Sadger a souligné le rôle qu'il joue notamment dans ce comportement sexuel si universel qu'est l'homosexualité. Mais elle a fait comprendre davantage : que le narcissisme a une large part dans la constitution normale des humains.

Cependant, ce qui, par delà l'exemple des normaux, des homosexuels, des pervers et des névrosés, nécessite l'admission de la libido narcissique, c'est, avant tout, l'observation de certaines psychoses à la lumière de la psychanalyse. Il s'agit ici des *démences précoces* de Kraepelin et des *schizophrénies* de Bleuler (d'ailleurs groupées par Freud sous le nom de *paraphrénies*), que l'on ne peut comprendre, au jour de la théorie de la libido, sans l'hypothèse d'un narcissisme primaire et normal. Car ces maladies — la question de leur étiologie ici mise à part — ont pour caractère symptomatique fondamental un désintérêt quasi total pour le monde extérieur, personnes et choses, impliquant retrait des investissements libidinaux sur soi. Or, les névrosés, hystériques ou obsédés, présentent eux aussi un retrait de leur libido de la réalité, mais l'analyse révèle régulièrement que cette libido ainsi repliée l'a été à la suite

(1) « Zur Einführung des Narzissmus » (« Introduction au narcissisme »), paru d'abord en 1914 dans *Jahrbuch der Psychoanalyse*, ensuite dans la 4e s. des « Sammlung kleiner Schriften zur Neurosenlehre », 1918, vol. VI. des *Ges. Schriften.*

des objets qu'ils se sont, pour ainsi dire, d'abord incorporés ; c'est le processus de l'*introversion* proprement dite. A ces objets imaginaires, attardés en eux souvent depuis l'enfance, quand ce sont par exemple les objets œdipiens restés vivants bien qu'inconscients, les névrosés tiennent ferme, et c'est ce qui leur permet d'en reprojeter, d'en transférer, comme nous disons, l'investissement libidinal au dehors sur l'analyste, au cours d'une cure, et par là d'être accessibles à son influence et à la guérison. Il en est tout autrement des schizophrènes ; ce n'est pas à des objets même imaginaires que leur libido apparaît fixée.

Quel est donc le destin de la libido chez les schizophrènes ? Leur retrait de l'intérêt pour le monde extérieur nous montre la voie où chercher. La libido retirée des objets, qu'ils soient réels ou imaginaires, le moi s'en est emparé, et un état de *narcissisme* pathologique s'est ainsi constitué. Mais ce narcissisme secondaire n'a pu ainsi s'établir que parce qu'une couche plus profonde de narcissisme primaire et universel, celui-ci bien que d'ordinaire disparu sous les couches ultérieures de la personnalité, lui en fournissait les bases.

Il faut d'ailleurs bien comprendre, quand Freud parle ici de schizophrénie, ce qu'il entend par là. Le narcissisme des schizophrènes est pour lui essentiellement celui de ces cas de « démence paranoïde » de Kraepelin, tel celui du président Schreber (1), impliquant un délire caractérisé des grandeurs. L'hébéphrène ne présente pas ce trait, et sa régression apparaît plus reculée encore : par delà le stade du narcissisme, celui de l'autoérotisme semble à nouveau être atteint.

Mais revenons-en au narcissisme. Si nous observons la vie psychique des primitifs et des enfants, le narcissisme primaire sur lequel s'édifie le secondaire des schizophrènes paranoïdes nous apparaîtra. Les primitifs surestiment la force de leurs désirs, de leur pensée, ils croient à la toute-puissance de ceux-ci comme des pra-

(1) Voir Freud : « Uber einen autobiographisch beschriebenen Fall von Paranoïa (Dementia paranoïdes) paru d'abord dans le *Jahrbuch f. psychoanalytische und psychopathologische Forschungen* » (Revue des recherches psychanalytiques et psychopathologiques) vol. III, 1911. Fait partie des « Krankengeschichte ». *Ges. Schriften* (Œuvres complètes), vol. VIII, « Remarques psychanalytiques sur l'autobiographie d'un cas de paranoïa » (Dementia paranoïdes). Trad. franc. par Marie Bonaparte et R. Loewenstein, dans la *Revue Franç. de Psychanalyse*, tome V, n° 1 ; cette traduction paraîtra prochainement dans *Cinq Psychanalyses*, chez Denoël et Steele.

tiques qui les expriment, actes ou paroles, et qui constituent la magie. Il y a là une « mégalomanie » normale et primitive. Nos enfants, aux stades précoces de leur évolution, également la reproduisent.

Ainsi, nous pouvons postuler un état primitif, universel, de la libido, le narcissisme primaire, dans lequel l'être entier serait encore investi par la libido du moi, ou narcissique. Ce n'est que peu à peu qu'il enverrait des investissements libidinaux vers les objets extérieurs, à la manière, comme dit Freud, des pseudopodes d'une amibe. Ces mouvements extérieurs de la libido sont si frappants que son utilisation à l'intérieur du moi peut en passer d'abord inaperçue.

Cependant, les deux extrêmes points de ces investissements, soit objectaux, soit narcissiques, sont donnés, d'une part, par l'état amoureux passionné où le moi de l'amant se perd dans l'objet aimé ; d'autre part, par ces fantasmes de *l'anéantissement de l'univers*, hormis le malade seul, qui est celui de certains schizophrènes paranoïdes, tel celui, si caractéristique, étudié par Freud, sur le cas autobiographique du président Schreber, précédemment cité.

II. — Le Narcissisme dans les maladies organiques et l'hypocondrie.

Il est de notoriété publique que le malade qui souffre de douleurs ou de maladies physiques perd son intérêt pour le monde extérieur, sauf en ce qui concerne son mal. Une observation plus approfondie montre qu'il perd son intérêt libidinal pour ses objets d'amour, qu'il cesse *d'aimer* de façon désintéressée, en somme, tant qu'il souffre. La reconnaissance égoïste qu'il peut avoir pour son infirmière, et qu'il n'a d'ailleurs pas toujours, ne saurait voiler ce fait.

Au jour de la théorie de la libido, nous disons que celui qui souffre physiquement rétracte ses investissements libidinaux, ses pseudopodes objectaux, dans son moi, et ne les renvoie au dehors qu'après sa guérison. Et l'on voit sur cet exemple que, lorsque cette rétractation est aussi complète, l'intérêt pour le moi en vient à ne plus se distinguer de l'intérêt narcissique.

De même dans le sommeil : nos intérêts libidinaux, pendant que nous dormons, sont retirés du monde extérieur, concentrés sur un seul besoin, celui de dormir. Cette régression de la libido dans le

moi trouve d'ailleurs son expression adéquate dans l'égoïsme universel du rêve.

L'hypocondrie se manifeste, tout comme la maladie organique, par des sensations somatiques pénibles ou douloureuses. Or, l'hypocondriaque retire et son intérêt et surtout sa libido du monde extérieur, à l'instar du malade organique. Mais tandis que le malade organique présente des modifications objectives dans ses organes, chez l'hypocondriaque on n'en trouve pas. Cependant, la conception psychanalytique des névroses nous autorise à avancer que les hypocondriaques ne doivent pas avoir tort lorsqu'ils affirment être en proie à des modifications organiques.

L'hypocondrie n'est d'ailleurs pas le seul état « nerveux » dans lequel le sujet éprouve des sensations désagréables dans l'une ou l'autre partie de son corps. Freud a proposé de la ranger auprès des névroses d'angoisse et de la neurasthénie, et d'appeler ce trio le groupe des psychonévroses *actuelles,* par opposition aux névroses de transfert (hystérie, phobie, obsession). Il n'est sans doute pas excessif de dire que l'on trouve, dans toute névrose, une parcelle d'hypocondrie : la névrose d'angoisse et l'hystérie qui s'édifie sur ses bases en témoignent tout spécialement. Or, quel organe est-il susceptible d'éprouver des modifications non pas pathologiques, au sens habituel de ce mot, mais qui cependant peuvent le rendre hyperesthésiquement douloureux, si ce n'est le génital ? L'activité de toute partie du corps susceptible d'éprouver de semblables modifications doit être qualifiée d'érogène : le caractère général d'érogénéité du corps, où se créent tantôt ici et tantôt là des zones érogènes, nous impose cette conception, ainsi que la théorie de la libido nous l'a enseigné. Et ici nous voyons, sur l'exemple de l'hypocondrie, que non seulement la surface du corps, mais ses organes profonds, sont susceptibles à l'occasion d'assumer, en plus de leur propre fonction, celle d'une zone érogène. C'est en quoi les hypocondriaques ont raison quand ils affirment que leurs organes internes ont subi une modification, — laquelle équivaut, perçue par le moi, à une modification pathologique.

L'hypocondrie apparaît à Freud comme l'antichambre, si l'on peut dire, de certaines psychoses (paraphrénies de Freud), au même titre que la névrose d'angoisse, d'après lui, le serait souvent de l'hystérie et la neurasthénie de la névrose obsessionnelle. L'introversion de la libido sur des objets imaginaires, dans les deux der-

niers cas, amènerait son accumulation, laquelle à son tour causerait la régression pathologique des névroses de transfert.

De même, mais sur le plan de la libido narcissique, une stagnation de la libido rétractée dans le moi amènerait certaines régressions psychotiques.

Mais ici une parenthèse : pourquoi la stagnation de la libido est-elle ressentie comme si déplaisante que la fuite régressive de la libido s'ensuit ? Ici nous nous trouvons à nouveau confrontés par le problème du *plaisir-déplaisir*.

Quand une excitation dépasse un certain degré, il semble qu'elle soit péniblement ressentie. C'est peut-être là que résiderait l'un des promoteurs poussant la libido, primitivement narcissique, à sortir du moi, à en déborder, pour ainsi dire, sur les objets.

Mais lorsque les voies, pour une raison ou l'autre, se trouvent fermées vers le dehors, la libido stagne et prend les chemins de la régression. Dans les névroses de transfert, cette régression implique une fixation de la libido à des objets imaginaires introvertis ; dans l'hypocondrie et la schizophrénie, une fixation de la libido au moi lui-même. C'est quand ces fixations se sont montrées insuffisantes à lier l'angoisse ambiante, dont une partie reste flottante, que les symptômes des névroses de transfert comme de la schizophrénie prennent corps. Les symptômes manifestent toujours plus ou moins « une tentative de guérison », dans les névroses de transfert par les phobies, les conversions somatiques des hystériques, les formations obsessionnelles des obsédés ; dans les *schizophrénies paranoïdes* (type Schreber), après que la mégalomanie n'a pu remplir son office, par ces retours étranges de la libido des schizophrènes aux objets sur un mode resté narcissique, retours qui engendrent ces vastes systèmes cosmiques semblables à celui, si bien étudié par Freud, du président Schreber.

III. — Le Narcissisme dans la vie amoureuse.

Nous avons vu, dans nos précédentes leçons, comment l'enfant, au début de son évolution instinctuelle, apprend les premières satisfactions libidinales en s'étayant sur la satisfaction de ses grands besoins organiques primordiaux. L'éveil de sa zone érogène orale, comme celui de sa zone anale cloacale et phallique, semble, par ce détour, confiée par la nature à la mère ou la femme qui lui donne ses soins, et, tout le long de son enfance, à ceux qui l'entourent, le

soignent, le caressent, gardent la mission de mûrir son érotisme et ses facultés d'amour. C'est pourquoi, plus tard, l'homme grandi conservera la tendance à rechercher ses objets d'amour sur ce mode *anaclitique* primitif. Mais, nous l'avons vu déjà, ce mode du choix de l'objet n'est pas le seul, et bien des gens choisissent leurs amours sur un autre mode que l'on doit qualifier de *narcissique*.

Certes, Freud n'a pas voulu dire par là que l'un ou l'autre de ces choix de l'objet soit exclusif chez un individu. Nous semblons tous plus ou moins capables des deux ; les uns font tantôt l'un et tantôt l'autre ; d'autres, avec prédilection, l'un de ces deux choix. Les homosexuels et certains pervers inclinent davantage au choix narcissique, mais les normaux sont loin d'en être exempts. Car, de ce premier des couples amoureux qu'ont constitué la mère avec son enfant, l'enfant grandi peut garder pour objet d'amour tantôt la mère protectrice, tantôt soi.

Or, de ces deux choix, le premier, celui qui a gardé la mère pour objet, semble être le plus fréquent chez l'*homme* normal. L'homme, bien plus souvent que la femme, présente cette surestimation de l'objet d'amour qui émane de l'enfance, de la toute-puissance de la mère sur l'enfant, à laquelle doit venir se surajouter, par projection, le propre narcissisme infini de l'enfant transféré à la mère, puis aux autres femmes, plus tard aimées. La femme, par contre, présente plus fréquemment, et sans sortir de sa normalité, le choix narcissique de l'objet. A la puberté, en effet, la femme subit, comme nous l'avons déjà vu, une sorte de régression de sa libido phallique sur des positions plus infantiles, cloacales et, en même temps que ses organes génitaux et ses caractères sexuels secondaires féminins se développent, son narcissisme, quittant le support phallique qu'il garde chez l'homme, se répand sur l'ensemble de son corps. Plus la jeune fille alors devient belle, plus son narcissisme en grandira, absorbant ainsi la plus grande part de ses réserves libidinales. Ainsi se sera restreinte la part de libido susceptible de se déverser au dehors vers les objets et se sera constitué ce type essentiellement féminin de la femme qui aspire, bien plus qu'à aimer elle-même, à *être aimée*. Le narcissisme de ces femmes se manifeste en ceci qu'elles se servent des hommes, pour ainsi dire, comme d'un miroir qui leur renvoie leur image, et que, loin d'avoir elles-mêmes un choix précis, elles se laissent avec complaisance aimer, voire prendre, par tout homme remplissant cette condition.

De telles femmes, qui sont souvent parmi les plus belles, exercent

sur les hommes un grand empire, non seulement pour des raisons d'ordre esthétique, mais parce que le narcissisme d'un être rayonne sur les autres étrangement. Il semble en effet que ceux chez lesquels le narcissisme originel a subi ce dommage d'avoir dû, pour la plus grande part, se muer en libido objectale, ceux qui par suite le plus tendent à être de grands amoureux, soient particulièrement fascinés par le narcissisme en un autre être, comme s'ils lui enviaient cet état de félicité primitive à laquelle l'évolution les a contraints de renoncer. Freud fait à cet endroit observer que le charme qui émane pour tant de gens des chats, des félins en général, lesquels se soucient si peu de nous, et semblent tout enveloppés de narcissisme, doit découler d'une source semblable.

Cependant, l'homme qui s'éprend d'une femme de ce type est destiné à de très grandes désillusions. L'incapacité d'éprouver des passions, qui est le corollaire d'un grand narcissisme, se charge plus ou moins tôt ou tard de le dégriser ou de le désespérer.

Bien entendu, d'autres choix de l'objet sont aussi possibles chez la femme, le choix sur le mode *anaclitique,* sur le mode mâle, avec surestimation de l'objet, lui est familier aussi, non seulement en vertu de son aptitude à aimer parfois comme l'homme, mais surtout, à mon avis, en raison de son complexe d'Œdipe proprement dit, plus persistant que celui de l'homme et orienté vers le père, puis ses protecteurs substituts. Mais le type de la femme narcissique n'en existe pas moins et plonge peut-être ses racines, comme Freud semble y faire allusion, dans le fait biologique de la plus grande inertie libidinale de la femelle, opposée à l'activité nécessaire à la poursuite qui est l'attribut du mâle.

Cependant, même pour la femme narcissique, il peut exister une voie menant à l'amour réel de l'objet. Quand la femme vient à enfanter, elle voit dans l'enfant qu'elle a mis au monde un morceau de son propre corps détaché du sien, et peut donc, à la fois, en l'aimant, satisfaire et sa libido objectale et sa libido narcissique. Mais, sans même devoir attendre que lui naisse un enfant, la femme peut aimer dans un amant et soi-même et l'objet. N'y eut-il pas en effet un temps où la petite fille, au stade phallique, se sentait un petit mâle ? A la puberté, et même auparavant, elle a dû renoncer à cette illusion phallique, mais, dans l'homme qu'elle aime, plus tard elle peut la ressusciter et, tout en l'aimant lui, s'aimer, telle qu'elle a été.

Aussi Freud schématise-t-il, en un court tableau, les divers choix possibles de l'objet :

1) Choix d'après le type *narcissique* :

a) ce que l'on est (soi-même) ;

b) ce que l'on était ;

c) ce que l'on voudrait être ;

d) un être, qui fût une partie de soi-même.

2) Choix d'après le type *anaclitique :*

a) la femme nourricière ;

b) l'homme protecteur ;

et tous leurs substituts, en série.

Le narcissisme primitif de l'enfant est, de tous, peut-être le plus difficile à directement voir. Mais cependant, on peut le saisir au mieux comme en miroir : l'amour si souvent aveugle que tant de parents portent à leur propre enfant en effet le reflète. L'enfant leur apparaît doué de toutes les perfections, il est beau, bon, intelligent, alors même que laideur, méchanceté, bêtise sont sa part. On se souvient à ce sujet des petits du hibou dans La Fontaine. Or, ce que les parents transfèrent ainsi sur leur enfant, c'est leur narcissisme infantile autrefois insatisfait, et qui cherche en lui sa revanche. C'est pourquoi ni la mort, ni la maladie, ni les diverses contingences naturelles ou sociales ne le doivent atteindre. C'est pourquoi ils rêvent de leur fils, comme d'un génie ou d'un héros, ou d'un mariage éclatant pour leur fille, dédommageant ainsi en eux les ambitions déçues du père ou de la mère. Le sentiment de sa propre immortalité qu'a le moi, le moi narcissique, et que la réalité menace de toutes parts, trouve ainsi son dernier refuge dans l'amour des parents pour leur postérité.

IV. — Le Narcissisme du Moi idéal.

Mais qu'est devenu le moi de l'enfant au cours de l'évolution libidinale menant à la constitution de la personnalité adulte ?

Le phénomène psychique du refoulement nous permettra de nous en faire une idée. En effet, nous l'avons vu, les pulsions instinctives de l'enfance, agressives et libidinales à la fois, sont en grande partie refoulées. Mais ceci sous quelle influence ? Le milieu extérieur où vit l'enfant est loin d'y être étranger ; les parents, les éduca-

teurs de l'enfant condamnent en effet nombre de pulsions perverses. Sous leur pression, l'enfant se constitue, et d'après eux, un *idéal*. C'est à cet idéal, ensuite, qu'il mesurera son moi, et il tâchera d'élever son moi à la hauteur de son idéal. C'est à cet idéal, issu de l'éducation et formé par introjection des éducateurs, qu'est dévolue la fonction refoulante de tout ce qui ne serait pas conforme à ce haut idéal.

Mais alors, le narcissisme détaché du moi, de ce moi trop esclave des instincts profonds qui l'agitent, des instincts archaïques montés du fond du *ça*, le narcissisme primitif glisse pour ainsi dire en hauteur sur le moi idéal. L'homme, comme en tout ce qui touche à l'instinct, ne peut renoncer à ce qu'il eut un jour, mais le narcissisme a changé de localisation, et c'est la satisfaction de soi-même en étant un être moral qui est venue remplacer la satisfaction vitale primitive d'être soi.

Il convient de ne pas confondre l'idéalisation des objets d'amour (des parents d'abord par l'enfant), avec la sublimation des instincts. L'idéalisation est toujours d'une personne, qu'elle soit de nos objets d'amour ou de nous-mêmes (moi idéal) ; la sublimation est le détournement des pulsions sexuelles à des fins culturelles sous la pression de ce dernier idéal.

Le degré d'idéalisation dont est capable un être ne mesure d'ailleurs nullement le degré de sublimation auquel il est apte. Il est des êtres qui ont un très haut idéal, mais leurs facultés de sublimation restant très faibles, tout ce qu'ils peuvent est de refouler, et de mal refouler d'ailleurs le plus souvent, leurs instincts condamnables : tels sont en particulier les névrosés, chez lesquels par suite la tension entre le moi et le surmoi est très forte et très pathogène. Car le moi idéal peut bien conditionner les refoulements : il ne saurait forcer la sublimation, qui est un processus autre et dépendant de quantité d'autres facteurs.

Le moi idéal se confond d'ailleurs à peu près avec notre conscience morale, qualifiée aussi par Freud de surmoi. Il est un trouble psychique qui nous fait toucher du doigt sa genèse : celui que Freud appelle « *Beobachtungswahn* ». Cette illusion de se croire observé, épié dans ses actions, ses paroles, et jusque dans ses pensées, se rencontre dans certains états paranoïaques, parfois à l'état isolé, et épisodiquement jusque dans de simples névroses de transfert.

Or, le malade dans ces cas entend souvent des voix qui s'expriment régulièrement à la troisième personne : « A présent, elle

pense ceci ; maintenant, il va sortir. » Or, ce disant, le malade n'a au fond pas tort, car l'instance à laquelle il attribue ainsi une existence extérieure, et qui est sa conscience morale ou surmoi projetée au dehors, qui de là le surveille, n'était au début que ses propres éducateurs, lesquels avaient parlé de lui à la troisième personne, et par la voix desquels l'idéal qu'ils représentaient est entré en lui, auditivement.

Cette voix qu'entendent les paranoïaques, et qui est celle de leur conscience morale, extériorisée, chacun de nous la porte en soi, intérieure. C'est elle qui nous critique et nous garde dans la bonne voie, et c'est d'elle, gardienne de notre idéal, qu'émane cette *satisfaction morale* dont parlent les catéchismes, comme du plus haut bien opposé au remords, et qui est la satisfaction narcissique du moi idéal. « On est content de soi. »

Cette instance d'observation de nous-mêmes, qui nous est ainsi incorporée, si elle se détourne quelque peu d'un but strictement moral, devient alors notre faculté d'auto-observation, d'introspection, d'où émane l'aptitude à philosopher des hommes. Elle se manifeste aussi à une autre occasion. On connaît les expériences de Silberer : cet observateur se maintenant, par un effort de volonté, dans un état intermédiaire entre la veille et le sommeil, puis notant les images hypnagogiques qui alors s'imposaient à lui. Or, une grande partie de ces images, qui étaient des symboles, représentaient, projeté au dehors, l'état où il se trouvait. Très ensommeillé, il aurait par exemple vu un loir. C'est ce que Silberer a appelé le « phénomène fonctionnel », lequel est la contribution de l'instance d'auto-observation à la genèse du rêve.

Mais le surmoi, ou moi idéal, contribue d'une autre manière plus large et plus spéciale à la fois à la genèse du rêve : le censeur du rêve, qui s'oppose à la représentation telle quelle des pulsions condamnées, n'est autre que lui.

V. — Le sentiment de soi.

Nous terminerons par quelques considérations sur le sentiment de soi, si utile au bonheur et à l'équilibre des humains. Ce sentiment de soi est en fonction de la grandeur, si l'on peut dire, du moi : tout ce qui exalte celle-ci, tout ce qu'on est ou qu'on possède, tout vestige du primitif et infantile sentiment de la toute-puissance l'exalte.

Le sentiment de soi est, bien entendu, en relation étroite avec le narcissisme. Toute diminution, toute infirmité corporelle l'atteint, en particulier celle qui touche aux fonctions génitales : impuissance ou frigidité. Le complexe de castration infantile, resté plus ou moins vivant au fond de l'inconscient d'un chacun, avait agi sur l'enfant par la menace narcissique suprême qu'il implique et poursuit, chez beaucoup, dans l'ombre, cet effet. Le sentiment d'infériorité des femmes, qui est si fréquent et comme la réplique en miroir du mépris qu'avait le garçon, et que gardent tant d'hommes, de l'être féminin châtré, est basé sur la blessure narcissique de ne posséder pas le pénis. Il faut tout le reflux du narcissisme phallique de la petite fille sur l'ensemble du corps féminin pour surcompenser cette blessure initiale et créer ce type narcissique et bien féminin que Freud a décrit. Mais deux autres faits témoignent avec éclat de la parenté étroite entre le sentiment de soi et le narcissisme : d'une part l'exaltation du moi chez les schizophrènes paranoïdes atteints de délire des grandeurs et le sentiment d'infériorité des névrosés chez lesquels la libido s'est fixée, à l'excès, sur des objets, bien qu'introjectés et imaginaires ; d'autre part ce fait que de ne pas être aimé diminue le sentiment de soi et qu'être aimé l'exalte. Or, dans le choix narcissique de l'objet, être aimé constitue l'objectif et la satisfaction.

Car aimer diminue l'investissement narcissique et humilie, tant qu'en étant aimé un apport à notre narcissisme ne nous est pas revenu.

L'instauration dans l'homme d'un moi idéal rend d'ailleurs plus difficile, et soumet à des conditions restrictives, le bonheur d'aimer. Car il faut à l'homme satisfaire à la fois, lorsqu'il aime, aux exigences de son instinct et de son idéal. L'objet sexuel devient un idéal sexuel ; quand il reproduit les idéals parentaux infantiles, il est de ce chef idéalisé. On peut aussi aimer ce qui est notre propre idéal et que nous savons, hélas, ne pas être aptes à acquérir. L'idéal sexuel vient ici consoler le moi idéal des défaillances du moi.

Enfin, l'idéal du moi peut s'étayer, si l'on peut dire, au moi idéal des autres et par là se renforcer dans son assurance ; c'est ce qui a lieu dans la formation des idéals collectifs, quand toute une collectivité acquiert un même idéal. Ainsi se constitue l'opinion publique refoulante de ce qui n'est pas conforme à son idéal, et qui est l'héritière élargie de la censure des parents. C'est pourquoi si

peu d'individus savent braver l'opinion publique, la tension entre leur moi et cet idéal hautement collectif, quand leur moi n'est pas en accord avec lui, engendrant comme au temps de l'enfance de l'angoisse, de l'angoisse sociale cette fois, et appauvrissant d'autant la charge narcissique de leur propre moi idéal, et par là leur sentiment, nécessaire à l'équilibre, de soi.

Nous verrons, dans notre prochaine leçon, comment la conception du narcissisme, en s'élargissant et englobant jusqu'aux instincts de conservation du moi, a conduit Freud à une nouvelle théorie dualiste des instincts, où l'opposition entre les instincts du moi et les instincts sexuels a fait place à celle entre les instincts de vie (libido) et les instincts de mort, lesquels, à eux deux et dans tous les alliages, régiraient les phénomènes de l'univers vivant.

5e Leçon. — **Des Instincts de mort.**

I. — Le principe de plaisir, sa base et ses limites.
II. — L'énigme des névroses traumatiques.
III. — L'automatisme de répétition dans la névrose et dans la destinée.
IV. — L'écorce perceptrice, l'écorce protectrice et l'effraction traumatique.
V. — L'universalité de l'automatisme de répétition : celui de mort.
VI. — Le soma et le germen : l'automatisme de répétition de la vie.

Je veux d'abord vous rappeler que le terme d'*instinct* n'a commencé à prendre qu'à partir du XVIIe siècle le sens restreint qu'il a acquis depuis d' « impulsion naturelle des êtres vivants qui les pousse à des actes non raisonnés pour la conservation de l'individu ou de l'espèce ». Emprunté du latin « *instinctus* », il vient en effet de *instinguere*, exciter, pousser, et avait gardé, au début, en français, son sens original latin d'*impulsion* (1). C'est pourquoi j'ai cru pouvoir appeler, m'en référant à l'étymologie, les forces dont je

(1) Oscar Bloch : *Dictionnaire étymologique de la langue française*, Paris. Les Presses Universitaires de France, 1932. Voir aussi Littré.

vais aujourd'hui vous entretenir *instincts* ; bien qu'un instinct qui pousse vers la mort semble en contradiction avec le sens actuel courant vital du terme instinct. Mais je préfère réserver le concept psychanalytique de *pulsion* aux diverses pulsions partielles dont je vous ai parlé dans nos premières leçons, et désigner du terme plus large d'instinct l'ensemble des deux grands groupes de forces qui régissent tout ce qui vit, les *instincts de vie* et, s'opposant à eux dans une majesté égale, les *instincts de mort*.

I. — LE PRINCIPE DE PLAISIR, SA BASE ET SES LIMITES.

Je suivrai d'assez près le plan de Freud dans son essai : *Par delà le principe du plaisir* (1), où il a exposé, pour la première fois, sa théorie des *instincts de mort*. Freud commence par nous rappeler ce qu'est le principe de plaisir avant de se hasarder par delà celui-ci. Le principe de plaisir est cette tendance qui régit l'activité psychique, et qui lui fait, comme on peut s'y attendre, rechercher le plaisir et fuir le déplaisir. Mais que sont plaisir ou déplaisir dans leur essence ?

Il semble que ce qui cause le déplaisir soit un état de tension trop grand dans l'appareil bio-psychique, appelant à la décharge de cette tension. Le plaisir serait donné par le sentiment de cette décharge, le retour de la tension au plus bas niveau possible.

Et ici Freud s'en réfère au philosophe *Fechner,* dont les conceptions sur le plaisir et le déplaisir dans les organismes se rapprochent par ailleurs tellement de celles que permet d'acquérir la psychanalyse. Fechner avait en effet postulé une *tendance à la stabilité,* au maintien des tensions énergétiques à un bas niveau, comme tendance universelle des organismes. Freud considère le *principe de constance* qui régit le *principe de plaisir,* comme un cas particulier de la loi fechnérienne. Mais le principe de plaisir, voire sa maîtrise dans l'âme individuelle, n'implique pas qu'il règne en nous en maître incontesté. « Une tendance vers un but », écrivait déjà Fechner, cité ici par Freud, « n'implique pas que ce but soit atteint ; elle ne signifie pas que ce but puisse être atteint autrement qu'ap-

(1) « Jenseits des Lustprinzips ». Vienne, Inter. Psa. Verlag, 1920, vol. VI des *Ges. Schriften*. Trad. franç. par JANKÉLÉVITCH : « Au delà du principe du plaisir » dans *Essais de Psychanalyse,* Paris, Payot, 1927.

proximativement... » Et tel est en effet le destin, dans nos âmes humaines, du but que leur assigne le principe de plaisir.

D'abord, à lui s'oppose, de toutes parts, la réalité ambiante où nous sommes plongés. Pour un organisme donné, suivre aveuglément, sans égard au monde extérieur plein de forces hostiles, l'assouvissement de ses instincts, afin d'amener cette chute de leur tension que réclame le principe de plaisir, ce serait souvent courir à sa ruine. Ainsi le moi qu'anime, à mesure qu'il se fortifie, un sentiment plus éclairé du désir de se conserver, nous incite à ériger en nous un autre principe que celui, tout primitif et cherchant satisfaction immédiate, du plaisir. Le *principe de réalité* vient alors relever celui-ci de ses fonctions, en maintes circonstances, et nous inviter, afin de nous conformer aux exigences du réel, à différer nos satisfactions instinctuelles jusqu'à une occasion libre de danger, à supporter jusque là la tension désagréable de nos instincts inassouvis.

Mais le principe de plaisir n'est pas, par l'avènement du principe de réalité, vraiment détrôné. L'éducation a beau, de toutes parts, avoir pour objectif l'*éducation au réel,* le principe de plaisir, au fond de notre inconscient, continue à régner. Les instincts sexuels en particulier, souvent mal éducables, et qui emplissent notre inconscient, lui restent toujours plus ou moins soumis, et, du fond de nous-mêmes, le principe de plaisir est toujours prêt à ressurgir et à revendiquer sa suprématie.

Cependant, ce n'est pas au principe de réalité seul et à ses exigences que la plus grande part de notre déplaisir est due. Les conflits à l'intérieur de notre appareil psychique lui-même, les conflits entre nos diverses pulsions, engendrent du déplaisir. Car les diverses pulsions partielles qui, chacune en leur temps, réclamaient en nous satisfaction, doivent souvent, l'une devant l'autre, reculer, sombrer dans le refoulement, au cours de notre évolution, qui ne peut donc les admettre toutes, incompatibles que sont beaucoup d'entre elles, soit l'une avec l'autre, soit avec le moi. Alors, du fond du refoulement, quand elles en ressurgissent, en quête de leur satisfaction, de leur plaisir, ce n'est cependant pas celui-là qu'elles trouvent, mais en sa place son contraire, un intense déplaisir. Telle est l'origine de la souffrance des névrosés, ces malheureux chez qui le refoulement biologique comme culturel a plus ou moins « raté », ou de celle que nous éprouvons tous quand vient nous tourmenter

l'un de ces rêves d'angoisse où nos instincts réprouvés tentent malgré nous de se manifester.

Mais il est bien davantage encore de sources dans notre vie au déplaisir. Non seulement à l'intérieur de nous, par des processus d'ailleurs encore obscurs, ce qui donnait plaisir peut, après refoulement, ne plus donner qu'angoisse ; non seulement la réalité peut nous imposer la suspension temporaire de nos satisfactions, voire parfois leur suppression nécessaire, mais la réalité peut encore nous apporter bien d'autres déplaisirs, ceux-ci de tous les plus brutaux, quand elle nous expose à des dangers réels. Le principe de plaisir n'est certes pas limité de ce fait, puisque l'être n'acquiesce pas alors, même momentanément, à la désaffection de ce principe primaire, ainsi qu'il advient dans les cas où il le plie au principe de réalité secondaire. Le principe de plaisir n'en semble pas non plus violé, ainsi qu'il semble l'être (à tort du reste, puisque l'instance primitive y trouve à se satisfaire) lors du retournement d'un plaisir primitif en angoisse névrotique ou onirique. Et cependant, c'est justement l'étude des réactions du psychisme humain aux *situations extrêmes de danger vital* qui va nous ouvrir les plus larges perspectives *par delà le principe du plaisir.*

II. — L'ÉNIGME DES NÉVROSES TRAUMATIQUES.

On sait depuis longtemps qu'après des accidents graves, catastrophes de chemin de fer, d'automobile, ou d'avion, par exemple, des états psychonévrotiques peuvent éclater chez le rescapé. On leur a donné le nom de *névroses de choc,* ou *névroses traumatiques.* La grande guerre a aussi permis d'étudier sur une grande échelle, hélas, ces sortes de troubles alors qualifiés de *névroses de guerre* (1).

Le tableau clinique de ces états se rapproche par bien des côtés de celui de l'hystérie par sa richesse en symptômes moteurs, cependant le déborde par les signes subjectifs de souffrance, rappelant plutôt un syndrome hypocondriaque ou mélancolique et par l'épuisement apparent comme par la désagrégation du système psychique.

(1) Voir dans la littérature psychanalytique : « Zur Psychoanalyse der Kriegsneurosen » (Psychanalyse des Névroses de guerre) avec contributions de Ferenczi, Abraham Simmel et E. Jones. Vol. I de l'*Intern. Psychoanalytische Bibliothek,* 1919.

On avait cru devoir renoncer, à l'époque où Freud écrivit son essai, en 1916, à trouver des lésions organiques chez les névrosés de choc. Depuis, on a parfois décelé chez eux une élévation de la pression du liquide céphalo-rachidien (1). Mais l'élucidation de leur état n'avait pas beaucoup progressé de ce fait. Certaines observations curieuses faites sur eux retiendront par ailleurs notre attention : une névrose de guerre pouvait parfois éclater sans traumatisme mécanique violent ; des autres névroses de choc, on pouvait observer que les rescapés gravement blessés y étaient d'ordinaire moins enclins que ceux qui s'étaient tirés du péril relativement indemnes, et que, par ailleurs, l'élément *surprise*, dans le choc traumatisant, était fort pathogène.

A ce propos, il convient, en vue de ce qui suivra, de bien distinguer, par rapport au danger, la terreur de la peur ou crainte et de l'angoisse. Angoisse est un certain état d'attente expectante du danger, le danger fût-il encore inconnu ou vague ; crainte ou peur s'oriente vers un objet défini, devant lequel on tremble ; terreur est, à proprement parler, ce qu'on éprouve en présence d'un danger impliquant un élément de surprise. Or, l'angoisse est incapable d'engendrer une névrose de choc ; quelque chose dans l'angoisse semble s'y opposer : il y faut la terreur.

Nous savons par ailleurs que l'étude du rêve est « la voie royale menant à l'inconscient ». Et la vie onirique des névrosés de choc nous le montre : ils sont nuit après nuit retransportés dans la situation traumatisante qui engendra leur mal. Le rescapé d'un accident de chemin de fer se retrouve sous le wagon en flammes d'où on l'a extrait ; le névrosé de guerre revoit exploser l'obus dont le « vent » le coucha. Et le malheureux se réveille en proie à la même terreur toujours renouvelée.

On ne s'étonne pas assez de ces faits. On dit : telle était la force de cette impression qu'elle tend à se reproduire ; le malade est pour ainsi dire fixé, rivé, à son traumatisme. Mais, par ailleurs, une autre observation devrait du moins nous surprendre. Les névrosés de choc, quand ils sont éveillés, tâchent et réussissent souvent à ne pas penser à leur traumatisme : c'est dans le sommeil qu'ils le revivent, malgré eux. Or, la fonction du rêve, vu son dynamisme général de désir, serait plutôt de leur représenter l'état antérieur de la santé, ou

(1) Communication verbale du Dr Paul Schiff.

l'état futur de la guérison. Si donc l'on s'en tient à la formule du rêve engendré par le désir, alors il ne reste plus qu'à penser que le rêve traumatique, ainsi que certains autres cauchemars, a failli à sa fonction, ce que le réveil terrifié pourrait confirmer, ou bien qu'il est en rapport avec les si mystérieuses tendances masochiques du moi.

*
* *

Mais Freud quitte ici le sombre problème des névroses de choc pour tenter d'en rechercher la solution dans le plus riant domaine du jeu de l'enfant.

Les jeux de l'enfant sont bien souvent orientés par le principe de plaisir, en particulier par le désir, en imitant les activités des grandes personnes, et s'identifiant par là à elles, de devenir grand.

Mais il est certains jeux des enfants, ou du moins certaines pulsions promotrices de ces jeux, qui semblent obéir à quelque autre mobile. Et Freud, pour nous le prouver, nous cite le cas d'un enfant qu'il put longuement observer et qui l'incita d'ailleurs, par son jeu, à la théorie qu'il va exposer.

Cet enfant de un an et demi n'était pas particulièrement précoce, il ne proférait encore que peu de mots. Mais il jouissait par ailleurs d'un très bon caractère, n'ennuyait jamais ses parents ou les serviteurs en criant la nuit ; il obéissait aux défenses qu'on lui faisait et, en particulier, ne pleurait jamais quand sortait sa mère, bien qu'il aimât tendrement celle-ci, qui l'avait nourri et le soignait seule.

Cependant ce sage enfant, depuis quelque temps, avait acquis une habitude gênante pour son entourage. Il s'était mis à jeter dans un coin de la chambre, de préférence sous un lit ou autre meuble, tous les objets qui lui tombaient sous la main, de telle sorte que les recherches n'étaient pas toujours commodes. Ce faisant, il poussait un long « O. O. O. O. », qui n'était pas, d'après tout son entourage, un cri dénué de sens, mais devait pour lui signifier : parti ! C'était par suite une sorte de jeu à « être parti ». Une observation de Freud confirma bientôt cette sienne interprétation. L'enfant possédait une poupée de bois attachée à une ficelle enroulée sur une bobine. Or, il se mit à jouer avec cette bobine de la façon suivante : il jetait par dessus le rebord de son petit lit, qui était tendu de toile, la bobine, lançait son « O. O. O. O. » caractéristique quand

elle avait disparu, puis la ramenait et s'écriait alors joyeusement : « Là ! » (1). Ainsi, tel était le jeu dans sa totalité, les deux temps du *partir* et du *revenir*. Cependant, le *partir*, à lui seul, constituait le jeu habituel de cet enfant.

L'interprétation de ce jeu ne sembla alors plus très difficile à Freud. Il devait être en rapport avec l'exploit culturel réel de cet enfant aimant, qui laissait s'absenter sa mère chérie sans protester. Il se dédommageait en jouant ainsi symboliquement au « partir » et au « revenir » de sa mère. Mais le curieux du comportement de l'enfant était que le premier acte seul du drame, celui qui représentait le départ maternel, lequel ne pouvait pourtant lui causer que du déplaisir, que ce premier acte était d'ordinaire exclusivement mis en scène. Ainsi, cet enfant semblait se livrer à un jeu qui allait à l'encontre du principe de plaisir.

Cependant, l'analyse de ce cas en soi ne saurait encore nous convaincre qu'il y eût rien par delà. L'enfant y pouvait se satisfaire en ayant retourné le passif en actif : c'est lui à présent qui faisait disparaître au lieu de *subir* la disparition, et par là un instinct d'affirmation du moi se faisait jour et eût été plaisant en soi. D'autre part, le jet des objets pouvait équivaloir à un acte de vengeance, justement contre la mère qui était partie, comme si l'enfant disait : « Va-t'en donc, je n'ai pas besoin de toi, je te mets moi-même à la porte ! » De même, un an plus tard, le même enfant, quand il se mettait en colère contre un de ses jouets, le jetait par terre, criant : « Va à la guerre ! », où son père était de fait parti, le laissant seul, — comble de ses désirs, — avec sa mère chérie. Ainsi, bien qu'il répétât à satiété un événement désagréable en soi : le départ maternel, le jeu des objets jetés, disparus, rentrait peut-être à sa façon sous l'empire du principe de plaisir.

On peut se demander de tous les jeux si souvent à répétition de l'enfant s'ils obéissent à ce seul principe ou à quelque autre en même temps.

C'est pourquoi, quittant ce thème à son tour, nous allons en étudier un autre, qui peut-être projettera sur le problème qui nous occupe quelques nouvelles lueurs.

(1) *Da* en allemand.

III. — L'automatisme de répétition dans la névrose et dans la destinée.

Au début, quand Freud établit la technique de la psychanalyse, les efforts de l'analyste se portaient surtout sur la découverte du matériel inconscient pathogène conditionnant les symptômes. Mais Freud s'aperçut bientôt que cette ramenée au jour ne suffisait pas toujours à guérir le malade, qu'il ne suffisait pas que l'analyste vît clair en lui, mais qu'il fallait que l'analysé lui-même se souvînt ou acceptât au moins les reconstructions analytiques correctes pour pouvoir guérir. L'analyse des *résistances* que le malade offrait à cette sienne tâche thérapeutique vint ainsi au premier plan.

Alors apparut un phénomène des plus gênants pour la thérapeutique, mais des plus constants. Le malade, au lieu de se *souvenir*, avait bien plutôt tendance à *agir* son inconscient, à *reproduire*, à *répéter* les réactions acquises au cours de son plus lointain passé, et ceci en fonction, d'une part, de ses plus anciennes constellations affectives, de son complexe d'Œdipe en particulier, d'autre part, de ces mêmes constellations retransposées sur l'analyste, ce qui constitue le *transfert*.

Il convient ici de le souligner : la résistance aux efforts de l'analyste ne provient pas de l'inconscient instinctuel refoulé, mais du moi du malade s'opposant à celui-ci, au nom des barrières que l'éducation par exemple a dressées contre ces instincts. C'est pourquoi une partie du moi doit être postulée comme inconsciente, — une grande part, à son tour, de cette partie sera qualifiée par Freud plus tard, dans *Le Moi et le Ça* (1), de *Surmoi*, introjection de nos éducateurs. Au-dessous, si l'on peut parler ainsi, s'agitent nos instincts et nos inconscients et lointains souvenirs, lesquels tantôt ne sont que préconscients, c'est-à-dire susceptibles de ressurgir à la conscience, tantôt restent à jamais incapables de cet exploit et constituent alors l'inconscient proprement dit. Et quand les résistances sont ébranlées, bien que pas encore supprimées par la cure analytique, les forces instinctuelles qu'elles tenaient en échec accroissent leur dynamisme, et c'est ainsi que le malade, au lieu de se souvenir et comprendre, tend à agir, à répéter, sans autres modi-

(1) « Das Ich und das Es », Vienne, Int. Psa. Verlag, 1923. Vol VI des *Ges. Schriften*. « Le Moi et le Soi », trad. franç. par Jankélévitch, dans *Essais de Psychanalyse*, Paris, Payot, 1927.

fications que les variations que lui inspire la réalité, ses modes de réaction primitifs, quelque déplaisir par ailleurs qu'il puisse en tirer. Un malade, par exemple, qui toute sa vie eut tendance à reproduire l'amour malheureux de son enfance pour sa mère qui l'aimait peu, et qui plus tard aura choisi une femme sur ce modèle, peut-être, au cours de la cure, l'interrompra intempestivement pour divorcer et épouser une autre femme, dont il raffolera justement parce qu'elle l'aimera à son tour tout aussi peu.

C'est ce qu'on appelle l'*automatisme de répétition* de l'instinct.

L'étrange en ce cas est que des événements, même désagréables dès l'origine, tendent à se reproduire ainsi : essentiellement ceux de l'enfance. Les événements affectifs infantiles, bien que vécus sous le signe des désirs primitifs de l'enfant, sont en effet en général très pénibles. L'enfant est voué au rebut de ses amours, de ses aspirations affectives immenses, en vertu de l'inachèvement de son organisme et de la disproportion que cet inachèvement établit entre les adultes et lui. C'est pourquoi tant de névrosés emportent, de leur enfance, tout le long de leur vie, un tel sentiment d'infériorité. Cependant, ce sont ces événements-là que le névrosé, toute sa vie, et pas seulement dans la cure, tend à reproduire, avec le moins possible de variations, peut-on même dire. Si la *résistance* du *moi* au retour du refoulé est sous le signe du principe de plaisir, de l'épargne du déplaisir, on n'en saurait dire autant de l'automatisme de répétition des instincts.

*
* *

Cependant, les névrosés ne sont pas les seules gens qui présentent cet automatisme : de façon plus ou moins visible, il domine la vie de chacun de nous. Il s'intrique à notre caractère, à vrai dire il le conditionne. Chez certains, qui n'ont cependant jamais présenté de symptômes névrotiques, l'automatisme de répétition fait vraiment une impression *démoniaque,* ainsi que l'écrit Freud. On connaît ces bienfaiteurs qui, chaque fois où ils répandent leurs bienfaits sur l'un de leurs protégés, en sont trahis ; ces amis, qui sont régulièrement abandonnés par leur meilleur ami ; ces partisans qui élèvent idole après idole pour la briser de même chaque fois ; ces amants dont toutes les amours naissent, grandissent et déclinent sous un même signe fatal. Parfois, l'activité du sujet justifie ce qui lui arrive, on peut le voir à l'œuvre modelant son propre

destin ; d'autres fois, l'instinct qui veut se répéter est rusé au point de projeter, en apparence, toute la faute sur des circonstances extérieures, qu'il a cependant au fond provoquées.

Ces faits nous autorisent, pense Freud, à postuler l'existence d'une force agissant en nous « *par delà le principe de plaisir* », et qui serait l'*automatisme de répétition,* attribut plus primitif encore des instincts. L'automatisme de répétition, certes, ne nous apparaît à peu près jamais à l'état pur : au jeu à répétition de l'enfant, d'autres mobiles de plaisir (domination, vengeance) peuvent concourir ; l'automatisme de répétition de l'instinct, au cours d'une psychanalyse, s'il ne va pas jusqu'à interrompre la cure, sert du moins à la mener à bonne fin, et par là sert en fin de compte le principe de plaisir ; dans le destin d'un chacun, d'autres mobiles commandés par la réalité jouent leur rôle Les névrosés de choc, eux, nous offrent par contre le plus pur exemple d'automatisme de répétition.

Cependant, dans tous les cas que nous venons de passer en revue, une sorte de résidu, sous tous les autres mobiles une fois épuisés, nous autorise à conclure à un fondamental automatisme de répétition des instincts.

IV. — L'ÉCORCE PERCEPTRICE, L'ÉCORCE PROTECTRICE, ET L'EFFRACTION TRAUMATIQUE.

Parvenu à ce point de son essai, Freud nous avertit que ce qui va suivre est spéculation, — spéculation qu'un chacun peut accepter ou rejeter, — mais spéculation cependant qui s'élève sur les fondements de l'observation.

Freud rappelle que le système *Perception-Conscience* se trouve placé, pour ainsi dire, à la périphérie de l'ensemble du psychisme, dont le noyau énorme et central reste formé par l'ensemble de l'inconscient. A ce système *Perception-Conscience* est dévolu la perception, d'une part, des impressions issues du monde extérieur ; d'autre part, de celles émanées de l'intérieur intrapsychique du noyau.

Et Freud fait observer qu'un parallélisme intéressant entre le psychique et l'organique se dégage de ce fait qu'en anatomie cérébrale, c'est dans le cortex qu'est localisé la fonction de la perception consciente.

Mais d'autres particularités que la conscience encore caracté-

risent ce cortex psychique qu'est le système « Perception-Conscience ». L'expérience psychanalytique permet d'affirmer que tout ce qui a été éprouvé, vécu, laisse au plus profond de nous d'indélébiles empreintes, de postuler inébranlablement une *mémoire inconsciente*. J'ajouterai que la théorie psychologique en vogue des *schèmes* ne suffit pas à rendre compte des faits d'expérience que l'analyse permet chaque jour d'établir, des souvenirs *réels* biographiques, défouis, défoulés, du fond de notre plus lointaine enfance. Or, cette qualité mnémique ne semble propre qu'à l'inconscient ; le conscient ne la possède pas, les impressions, fugitives, s'y succèdent. Le conscient serait-il autrement, comment pourrait-il se trouver sans cesse prêt à recevoir des impressions nouvelles ? La page blanche s'impose ici. Cependant, d'une même impression, suivant le lieu où elle se produit, il y a perception (conscient) ou souvenir (inconscient) : c'est ce que Freud appelle ailleurs le *phénomène de la double inscription* ; et l'on peut, en somme, énoncer cette loi que la *conscience commence où la trace mnémique s'arrête, et à la place de celle-ci*. Employant une comparaison usitée par Freud, un peu plus tard (1), on pourrait plutôt assimiler l'appareil psychique à ces « blocs magiques » (Wunderblock) constitués d'un bloc de cire sombre et d'une feuille tendue dessus sur lequel, avec un style, on inscrit. La feuille aux endroits touchés colle au bloc en dessous ; tire-t-on légèrement la feuille, ce qui la décolle du bloc de cire, alors elle redevient vierge d'écriture et prête toujours à de nouvelles inscriptions, — cependant que le bloc de cire au-dessous garde, si on le découvre, les traces graphiques qui peuvent se voir si l'on tient le bloc à jour frisant. C'est ici, appliqué à la matière, le phénomène de la double inscription.

Cependant, cette comparaison ne serait pas complète si nous négligions de noter que, dans ces blocs, la feuille est double : une feuille légère, en papier de soie, au-dessous, destinée à adhérer au bloc, une autre au-dessus, de celluloïde, destinée à empêcher que le style ne déchire la feuille de papier de soie du dessous. La feuille de celluloïde agit à la façon d'un appareil de protection contre des excitations trop fortes pour pouvoir être supportées par l'ensemble du système.

Or, tel semble être le cas aussi chez les vivants. Ils périraient s'ils

(1) « Notiz über den Wunderblock » (Note sur le bloc magique), travail paru d'abord dans l'*Int. Zeit. f. Psa.*, vol. X, 1924. Vol VI des *Gesammelte Schriften*.

étaient exposés librement, par toute leur surface, aux forces, incommensurables à leurs énergies limitées, du monde extérieur. Tels certains protozoaires (les infusoires) s'enveloppent eux-mêmes d'une membrane qui les protège et qui reprend plus ou moins les caractères de l'inorganique, tandis que la couche sensible au-dessous, par différenciation du centre de la masse, s'est spécialisée dans la perception. En se compliquant, les organismes reportent toujours plus au dedans leur écorce sensible, cependant que des prolongements nerveux retournent vers l'extérieur et vont y constituer les organes perceptifs des sens. Toutefois, ceux-ci mêmes sont construits de telle façon qu'ils ne peuvent puiser, dans les incommensurables forces de l'univers, pour ainsi dire que des *échantillons* de celles-ci, taillés à leur propre et limitée mesure, et spécifiquement déterminés.

Ainsi, les organismes apparaissent le plus souvent constitués, d'une part par leurs couches profondes, puis par deux écorces diversement différenciées, l'une perceptrice, l'autre protectrice, et nous pouvons nous représenter à leur image notre appareil psychique.

Cependant, si contre les excitations extérieures trop fortes l'écorce psychique protectrice peut fonctionner, contre les excitations internes il n'y a pas de semblable écorce. Notre appareil psychique percepteur est livré aux excitations instinctuelles du dedans. Alors il se défend contre elles à sa manière : ou en les refoulant, ou en les projetant dans le monde extérieur.

Mais, pour en revenir au problème des névroses traumatiques, c'est de l'extérieur que provient le choc qui les cause. On peut donc se représenter ainsi leur mécanisme : un choc soudain, venu du dehors, est assez violent pour forcer par effraction sur un point l'écorce psychique protectrice. Le principe de plaisir, pris de court, est alors désemparé, et tout ce que l'appareil psychique peut faire, c'est de venir *lier,* pour ainsi dire, l'excitation trop forte, par un contre-investissement d'énergie neutralisateur.

Sans doute, la douleur corporelle est-elle, elle-même, l'effet d'une semblable effraction de l'écorce protectrice. Elle appelle à elle, de tous les points du corps, des énergies contre-investissantes vers le point douloureux, et c'est pourquoi une douleur corporelle intense appauvrit, paralyse à tel point le système psychique tout entier. De même, chez le névrosé traumatique, un appauvrissement, une paralysie du système psychique est de règle.

Le traumatisme agit d'ailleurs d'autant plus violemment qu'il est plus inattendu. Un contre-investissement d'angoisse préalable n'a en effet dans ce cas pas eu le temps de se produire, prêt à neutraliser le choc, et il faut alors qu'il se fasse après coup.

C'est aussi pourquoi le névrosé traumatique fait des rêves, qu'il ne faut pas confondre par ailleurs avec les cauchemars d'angoisse causés par l'irruption de désirs refoulés, condamnés, ni avec les songes simplement autopunitifs. Les rêves par lesquels, nuit après nuit, il se trouve retransporté dans l'accident ou la catastrophe qu'il a subis ont pour but de *lier*, par des afflux d'angoisse contre-investissante renouvelés, l'excitation effractrice du choc, qu'il s'agit pour l'organisme de maîtriser.

Telle est en effet la tâche de l'organisme devant les excitations trop fortes, tâche vitale encore plus primitive que celle à laquelle est préposé le principe de plaisir. Il faut d'abord que les excitations trop fortes et restées trop dynamiques soient ramenées à un certain état de liaison statique avant de pouvoir être ensuite traitées suivant le principe de plaisir.

Ces vues nous permettent de plus de rendre compte de ce fait en apparence si troublant qu'une blessure reçue au cours d'une catastrophe semble s'opposer à l'éclosion des névroses traumatiques. La blessure amène en effet un contre-investissement narcissique qui *lie* du même coup l'excitation flottante, et permet alors son traitement, suivant les lois, ramenées à la mesure de notre organisme, du principe de plaisir.

V. — L'universalité de l'automatisme de répétition : celui de mort.

L'absence d'une couche corticale protectrice du côté de l'appareil percepteur tourné vers l'intérieur du psychisme expose cet appareil à l'afflux libre des énergies instinctuelles. L'intensité de celles-ci agit alors sur lui souvent à la façon des externes traumatismes, et c'est ce qui explique, par exemple, les cauchemars d'angoisse à répétition de l'enfance, temps où les émois instinctuels ne sont pas encore liés mais circulent librement à l'état libre dans les profondeurs du psychisme. Les excitations, les investissements psycho-nerveux, peuvent en effet revêtir deux modes : le mode libre, instable, dynamique, aspirant à la décharge complète ; le mode lié, sta-

tique, équilibré. On pourrait peut-être ici, illustrant la pensée de Freud, parler de cheval lâché ou de cheval bridé. La liberté des investissements se manifeste au mieux dans l'élaboration du rêve nocturne. Cet état des investissements, des charges instinctuels a été qualifié par Freud de *processus primaire,* en opposition aux charges, aux investissements, pour ainsi dire assagis, de la vie éveillée adulte, qu'il a qualifiés de soumis au *processus secondaire.*

C'est surtout au sein du *processus secondaire* que le principe de plaisir régnerait, certes de plus tempéré, du côté de l'extérieur, par celui de réalité ; au sein du primaire, où il règne aussi, et plus violemment, il est susceptible de ces effractions, du côté de l'intérieur du psychisme instinctuel, qui agissent à la façon d'un traumatisme extérieur.

Quoi qu'il en soit, et quittant ces vues métapsychologiques, si nous en revenons à l'observation des faits, nous pouvons pressentir une loi de l'instinct dans les rêves terribles et à répétition des névrosés traumatiques, sous les cauchemars et les jeux à répétition des enfants, sous la compulsion à la répétition des mêmes actes, des mêmes situations, des mêmes destinées, chez les névrosés comme chez les normaux. Ces diverses manifestations de l'automatisme de répétition expriment une façon de réagir typique et universelle de l'instinct, et l'on peut la formuler ainsi : *un instinct est une compulsion, inhérente à tout organisme vivant, tendant à rétablir un état antérieur,* état que des circonstances extérieures troublantes avaient obligé cet organisme à abandonner. Il y aurait là, écrit Freud, une sorte d'*élasticité* de la vie organique, ou mieux, l'*automatisme de répétition* de l'instinct serait la manifestation dans les organismes vivants de la loi d'inertie régissant l'ensemble de la nature.

Ainsi l'instinct serait l'expression, non pas comme on est souvent tenté de le penser, d'une force de *progrès,* mais d'une puissance de *regrès,* si l'on peut dire : il serait le serviteur de la tendance conservatrice habitant tout ce qui vit. Des exemples éclatants illustrent d'ailleurs cette manière de voir : il suffira de citer les automatismes d'action de tant d'animaux, des insectes, en particulier, et les migrations des poissons et des oiseaux, les ramenant toujours pour la ponte aux mêmes lieux, sans doute ancestralement fixés. La tendance conservatrice au retour à un état antérieur et à la reproduction de celui-ci éclate au sein le plus profond de toute structure organique : d'elle doivent dériver la régénération, par exemple, de la

patte ou de la queue perdues du crabe ou du lézard, et les processus quotidiens de la cicatrisation. Mais le plus éclatant de tous les exemples nous est fourni par les phénomènes de l'hérédité, de l'atavisme, de l'embryologie : pourquoi, sans elle, le fœtus reproduirait-il, fut-ce passagèrement, les vestiges de formes évolutives anciennes disparues, telles les traces des fentes branchiales chez le fœtus humain ; pourquoi, surtout, de l'œuf, ressurgit-il toujours un individu semblable à ceux qui l'ont fécondé et pondu ?

Mais si l'instinct régnant au sein de la vie est ainsi de nature d'abord conservatrice, d'ailleurs a dû provenir l'impulsion aux changements qui ont institué les variations infinies de la vie dans la nature. Ici la pensée de Freud rejoint celle de Lamarck. Ce seraient les influences extérieures, l'évolution d'abord de la terre et du soleil, qui auraient, créant des circonstances et des milieux nouveaux, imposé ses variations à la vie sur la terre, cependant que l'instinct profond, immanent, serait resté conservateur et tendant à ramener les êtres à des états antérieurs.

Or, quel est l'état d'où tout ce qui vit est issu primordialement ?

Par delà la tendance à répéter ses variations infinies, qui donne à la vie l'allure trompeuse d'un élan vital instinctuel vers le progrès, la tendance conservatrice la plus profonde des organismes vivants serait le retour à l'état de la matière d'où ils sont primordialement issus, et qui était donc l'état inorganique, la mort.

L'observation confirme cette conclusion ; ce n'est pas que de mort accidentelle, extérieurement infligée, que tout ce qui vit meurt ; c'est d'abord de mort naturelle, internement conditionnée. Ainsi est-on autorisé à énoncer que le *but final de toute vie c'est la mort,* l'inorganique, sur notre planète, ayant préexisté à l'organique, ayant sur celui-ci, pour ainsi dire, préséance.

On pourrait, d'après Freud, se représenter les choses ainsi : un jour, dans le très lointain passé de la terre, une parcelle de la matière inanimée aurait acquis la mystérieuse qualité de la vie. Mais l'état inorganique précédent aurait dès cet instant exercé son attirance conservatrice, et la matière animée, dès l'instant de sa précaire naissance, aurait eu tendance, « instinct », à y faire retour. Le *mourir* lui eût été alors facile, le chemin ramenant à l'inorganique était encore court. Ainsi, les pulsations du naître et du mourir se seraient alternativement poursuivies, jusqu'à ce que des influences extérieures nouvelles eussent contraint la jeune matière vivante à

entrer dans une voie plus longue avant de revenir à l'originelle mort. Cependant, en vertu même de la tendance conservatrice de l'instinct, ces voies nouvelles eussent eu propension à se maintenir, et les formes nouvelles de la vie à se reproduire.

Cependant, comment concilier cette tendance de tout ce qui vit au retour vers la mort avec l'incontestable tendance des organismes à défendre leur vie, en somme avec les instincts de conservation ? Freud ici émet cette vue qu'il qualifie lui-même de paradoxale, et d'après laquelle, ce faisant, les organismes ne feraient, en fin de compte, que défendre leur manière propre, individuelle, immanente, d'aller vers la mort, de retourner à l'inorganique. S'ils se défendent avec tant d'énergie contre le raccourcissement de ce trajet qu'est la mort accidentelle, par accident ou maladie, ce serait en vertu justement du caractère aveugle, inintelligent de l'instinct, lequel reste donc caractérisé par l'automatisme de répétition.

*
* *

Cependant, quelque chose nous avertit que ce tableau de l'évolution mort-vie-mort ne réfléchit pas la réalité complète de notre univers. Les instincts sexuels semblent être animés d'un automatisme de répétition divergent de ceux de mort. D'une part, le protoplasme des protozoaires, comme nous le verrons plus précisément plus loin, semble s'être perpétué, par scissiparité et conjugaison, depuis les origines ; d'autre part, les cellules sexuelles des métazoaires se séparent en leur temps du corps mortel qui les héberge pour survivre, dans les êtres qui d'elles dérivent, à la mort individuelle de leurs générateurs. Chargées de tout le potentiel de l'hérédité, elles reproduisent alors un corps semblable au corps mortel qui les portait, lequel retournera à son tour à la mort, après avoir passé son plasma germinatif à un nouvel organisme. Ainsi, la vie apparaît immortelle, à moins que tout ce processus ne soit qu'un allongement infini, à travers la chaîne des générations successives, du chemin ramenant à la mort.

D'une haute importance philosophique nous apparaîtra plus loin le fait que la génération sexuée, qui s'établit si tôt dans l'échelle des êtres, implique, pour la création d'un nouvel être, pour l'inauguration de la division cellulaire qui édifiera celui-ci, la fusion initiale de deux cellules spécialisées, sans doute chargées d'une potentialité vitale restée plus primitive par ses origines que celle des autres

cellules du corps. A l'obtention de cet objectif, dans l'individu, veillent les *instincts sexuels,* quels que soient par ailleurs leurs dérivés et leurs déviations. Ainsi, tandis que les *instincts de mort* tendent, en raison de leur automatisme de répétition, à ramener chaque individu à l'inorganique, les instincts sexuels, que l'on peut qualifier d'*instincts de vie,* tendent, en vertu d'un automatisme de répétition de force opposée, à reproduire sans cesse la vie, les débuts de la vie cellulaire, et peuplent d'êtres nouveaux le chemin menant les espèces vivantes à la mort, chemin dont les perspectives vont ainsi s'allongeant toujours.

On doit d'ailleurs penser que la force vitale qui préside aux manifestations de l'instinct sexuel préexistait à la différenciation des sexes et était à l'œuvre aux côtés de l'instinct de mort, dès la première particule protoplasmique ayant frémi sur notre planète.

VI. — Le soma et le germen : l'automatisme de répétition de la vie.

Et Freud, dans ce chapitre de son essai, confronte ses conceptions, issues de l'observation psychanalytique, avec les théories biologiques de Weismann (1).

On sait que ce chercheur, dans ses travaux parus entre 1880 et 1900, exposa la théorie d'après laquelle la substance vivante se diviserait en une part mortelle, le *soma,* le corps individuel, et une part immortelle, le *plasma germinatif* ou germen, les cellules sexuelles.

Freud commence par souligner l'analogie des résultats où sont parvenus, chacun de leur côté, Weismann et lui-même. Car la conception freudienne psychologique des instincts sexuels de vie, du plasma germinatif génésique et des instincts de mort du corps individuel, cadrent dans leur ensemble avec les vues biologiques de Weismann. Mais les différences bientôt surgissent à qui étudie les deux théories de plus près, — en particulier les idées de Weismann sur l'origine de la mort. Weismann considère en effet que, chez les protozoaires, l'individu et la cellule germinative ne faisant qu'un, ceux-ci ne perdant pas de leur substance pour la reproduction par

(1) Auguste Weismann (1834-1914) : *Uber die Dauer des Lebens* (*De la Durée de la Vie*) 1882 ; *Uber Leben und Tod* (*De la Vie et de la Mort*) 1892 ; *Das Keimplasma* (*Le Plasma germinatif*) 1892.

scissiparité ou conjugaison, sont à leur façon immortels. Ce n'est qu'avec les métazoaires que, dans l'échelle animale, la mort ferait son apparition, grâce à la division de la matière vivante en cellules du soma et cellules du germen. La mort des organismes métazoaires, d'après Weismann, serait bien ainsi une mort naturelle, puisque la survie du corps n'est plus qu'un luxe, une fois le germen expulsé, mais elle ne saurait être, d'après cette conception, due à une nécessité immanente à toute vie, ainsi que dans la théorie freudienne. Pour Weismann, il n'y a donc pas d'*instincts de mort*.

On a tenté d'établir expérimentalement l' « immortalité » des protozoaires. L'Américain Woodruff est parvenu à obtenir 3.029 générations d'une paramécie (1) par simple scissiparité, sans affaiblissement vital de la souche. Après quoi, lassé, il interrompit l'expérience. Par contre, Maupas, Calkins, et d'autres, virent péricliter d'autres souches après quelques divisions, si la conjugaison ne venait pas les revivifier. Ces protozoaires mouraient de leur belle mort, tout comme de simples métazoaires.

De ces expériences contradictoires, on peut cependant tirer deux importantes conclusions. En premier lieu, la conjugaison des cellules « rafraîchit », si l'on peut dire, leur substance, leur confère une impulsion, de nouvelles énergies, qu'on peut d'ailleurs parfois leur conférer autrement ; on connaît, par exemple, les expériences de fécondation artificielle des œufs d'oursin. En second lieu, si la vie peut être excitée par ces moyens, la mort peut l'être par d'autres, dont l'un des plus efficaces semble l'accumulation des propres sécrétions de l'être vivant. En effet, si les infusoires de Woodruff prospéraient si bien, c'est qu'il prenait soin de les laver de leurs propres produits, de leur fournir sans cesse des milieux purs et neufs. Maupas, Calkins, le négligeant, voyaient les leurs péricliter. Davantage, Woodruff avait pu observer que cette nocivité semblait spécifique ; dans d'autres excréta que les leurs, ses infusoires prospéraient. Les protozoaires ainsi mouraient, tout comme les métazoaires, d'une mort immanente, naturelle, quand ils étaient abandonnés à eux-mêmes. Peut-être les métazoaires meurent-ils eux aussi de leurs propres excréta, à eux toxiques.

Ici Freud exprime l'idée que le problème de la mort naturelle ou non des protozoaires n'infirme en réalité pas sa thèse des instincts

(1) Pantoffeltierchen : paramécie.

de mort. Peut-être chez ces organismes primitifs les deux sortes de forces sont-elles si intimement intriquées que les instincts de vie apparents et actifs recouvrent, au point de les rendre méconnaissables, les instincts de mort cachés et passifs, lesquels ne se sépareraient qu'ensuite pour animer respectivement *germen* et *soma* des métazoaires.

On ne peut le nier, avoue Freud, sa conception métapsychologique semble se confondre ici avec la philosophie schopenhauerienne.

Cependant, Freud poursuit plus loin sa pensée. Les cellules dont est constitué notre corps peuvent être assimilées à des protozoaires qui se seraient unis, chargés chacun de leurs instincts de mort et de leurs instincts de vie. Les instincts vitaux de la cellule se seraient alors déversés en une sorte de libido objectale orientée vers les autres cellules ; les cellules d'un même organisme ainsi entre elles « s'aimeraient ». Par là, leurs instincts de mort, de séparation désassimilatrice, seraient, le temps de la vie, neutralisés.

Certaines cellules pousseraient même l'altruisme, si l'on peut dire, jusqu'à se sacrifier pour l'ensemble de l'organisme. Cependant, les cellules sexuelles, elles, garderaient leur libido fixée sur elles-mêmes, à l'état *narcissique,* cette libido restant indispensable aux grandes destinées qu'elles sont seules à même d'accomplir. Ainsi élargie à ce point, la libido de la psychanalyse vient se confondre avec l'Eros platonicien, force universelle de la Vie.

*
* *

Ici, il convient, à l'instar de Freud, d'ouvrir une parenthèse pour jeter un coup d'œil d'ensemble sur l'évolution de la pensée freudienne. Freud, parti de l'étude des psychonévroses, avait été amené à distinguer d'abord les *instincts du moi,* moi pris ici dans le sens psycho-somatique, biologique, de l'individu en soi (et non dans le sens topique du *moi* opposé au *ça* ou au *surmoi*). C'est d'ailleurs ce sens biologique qu'il gardera dans ce qui va suivre.

Ce qu'étaient ces instincts du moi, la psychanalyse ne le voyait pas clairement : les instincts de conservation de l'individu en devaient former la base ; la psychanalyse se tenait ainsi à ses débuts sur le terrain familier de la dualité populaire de la *faim* et de l'*amour*.

Cependant, à mesure que Freud élargissait son expérience, le con-

cept de sexualité, déjà large pour lui au premier abord, allait encore s'élargissant. En particulier, *les instincts du moi* lui apparaissaient de plus en plus mêlés de composantes libidinales ; le concept du *narcissisme* enfin, où le moi se prend lui-même comme objet d'amour, vint tirer à soi tout un grand pan de la libido universelle. Les instincts de conservation apparaissaient comme identiques au narcissisme, et cette identité, comme nous l'avons vu, peut être poussée jusqu'à postuler l'attrait libidinal des cellules entre elles, condition de notre vie même.

Cependant, la vieille opposition entre instincts du moi et instincts sexuels, d'où émaneraient les conflits générateurs des névroses, n'était pas à rejeter en soi ; il suffisait de changer les noms des protagonistes, et on la voyait subsister sous les noms nouveaux et plus justes d'instincts libidinaux du moi (instincts de conservation, narcissisme) et instincts libidinaux objectaux.

Alors, puisque tout conflit se passait désormais à l'intérieur de la libido, il n'y aurait plus eu qu'une seule force vitale psychique ? C'est ici que le dualisme se rétablit par l'admission des *instincts de mort.* Il y aurait dans le moi deux groupes d'instincts coexistants, les *instincts de vie du moi libidinal,* les *instincts de mort du moi létal,* constituant à eux deux la totalité des *instincts du moi.*

Mais ces instincts de mort, à l'intérieur du moi, on ne peut que les postuler par l'issue fatale dévolue à tous les vivants. Qui peut les voir à l'œuvre, dans leur muette sûreté ? Cependant, Freud montre que les instincts de mort peuvent, à l'égal des instincts de vie, aussi s'extérioriser, bien que toujours sous une forme bien moins pure. On est en effet en droit de distinguer, parmi les pulsions portées vers l'objet, deux grands groupes : les *pulsions d'amour* (tendresse), mais aussi les *pulsions de haine* (agression). Or, il semble que le moi, — toujours le moi biologique, — sous l'influence des instincts de conservation narcissique tende, et ceci de fort bonne heure, à projeter au dehors les instincts de mort intraorganiques. Ces instincts constituent l'agression vitale de l'individu ; lorsque la libido en trop grande quantité s'attache à eux par la suite dans leur projection vers le dehors, le sadisme sexuel proprement dit se constitue. Ainsi, on verrait, dans l'agression et le sadisme, la manifestation, certes indirecte puisque changée quant à son orientation primitive, des instincts de mort. On ne reconnaît à l'œuvre ceux-ci à leur propre source, contre le sujet lui-même, que

dans le masochisme qui, désormais, semble à Freud, non plus un simple retournement toujours secondaire du sadisme contre le sujet, mais, alors même que ce retournement a eu lieu, une manifestation toujours étayée primordialement sur le masochisme primaire, à base d'instincts de mort.

Nous résumant, nous pouvons nous représenter l'ensemble des instincts, suivant la conception actuelle de Freud, dans le tableau suivant :

INSTINCTS DE VIE	INSTINCTS SEXUELS OBJECTAUX. AMOUR. (centrifuge)	
INSTINCTS DE VIE	INSTINCTS SEXUELS DU MOI. MOI LIBIDINAL. (INSTINCT DE CONSERVATION OU NARCISSISME.) (centripète)	INSTINCTS DU MOI
INSTINCTS DE MORT	INSTINCTS DE MORT DU MOI. MOI LÉTAL. (centripète)	INSTINCTS DU MOI
INSTINCTS DE MORT	INSTINCTS DE MORT OBJECTAUX. HAINE. AGRESSION. (centrifuge)	

Mais revenons-en aux instincts sexuels qui perpétuent la vie. Ce qui semble indispensable à leur fonction vitale, c'est, même chez les protozoaires, la conjugaison des cellules, fournissant aux cellules conjuguées une charge énergétique accrue devant alors être *vécue*. Plus éclatante encore est la nécessité de cette fusion cellulaire, inaugurale de la création d'un être nouveau, chez les métazoaires. Alors, à partir du point où cet apport d'énergie fraîche fut fourni, la vie se vit, et tend, en vertu du principe de constance — ou principe de Nirvana — qui s'exprime dans le principe de plaisir, à revenir toujours au niveau le plus bas des charges excitatives, jusqu'à ce que la matière vivante ait atteint au plus bas de ces niveaux qui est le retour à l'inorganique, la mort.

Mais si la reproduction atavique des formes vivantes nous montre

bien, par rapport aux instincts de vie, l'automatisme de répétition universel de l'instinct, où se retrouve celui-ci au point crucial des instincts de vie eux-mêmes, qui est la fusion indispensable de deux cellules germinatives pour renouveler les forces de vie ? Pourquoi cette inéluctable nécessité ?

On peut, si l'on veut s'attarder aux doctrines darwiniennes, voir dans l'union sexuelle de deux cellules l'effet d'un heureux hasard, qui, ayant revigorifié l'organisme qui en serait issu, aurait donné une prééminence vitale à l'être ainsi créé, marqué pour survivre par la sélection naturelle. Mais on sent aussitôt ce que cette hypothèse a de restreint.

Aussi Freud, s'en tenant à la précédente sienne hypothèse, d'après laquelle les instincts de vie auraient été engendrés, avec les instincts de mort, dès les premières particules de protoplasme qu'aurait vues la terre, en appelle-t-il à ce point ailleurs.

Il est en effet une théorie qui, du fond des temps, nous est parvenue, et qui, bien qu'émanée de la spéculation philosophique, et ressemblant à quelque mythe, mérite de retenir notre attention. Et Freud nous rappelle le discours d'Aristophane dans le *Banquet* de Platon :

« ... au temps jadis, notre nature n'était point identique à ce que nous voyons qu'elle est maintenant, mais d'autre sorte. Sachez d'abord que l'humanité comprenait trois genres, et non pas deux, mâle et femelle, comme à présent ; non, il en existait en outre un troisième, tenant des deux autres réunis, et dont le nom subsiste encore aujourd'hui, quoique la chose ait disparu : en ce temps-là l'androgyne était un genre distinct et qui, pour la forme comme pour le nom, tenait des deux autres, à la fois du mâle et de la femelle... En second lieu, elle était d'une seule pièce, la forme de chacun de ces hommes, avec un dos tout rond et des flancs circulaires ; ils avaient quatre mains, et des jambes en nombre égal à celui des mains ; puis, deux visages au-dessus d'un cou d'une rondeur parfaite, et absolument pareils l'un à l'autre, tandis que la tête, attenant à ces deux visages placés à l'opposite l'un de l'autre, était unique ; leurs oreilles étaient au nombre de quatre ; leurs parties honteuses, en double, tout le reste, enfin, à l'avenant de ce que ceci permet de se figurer. » Zeus, cependant, en châtiment d'une révolte qu'ils avaient tentée contre lui, décide de trancher ces êtres en deux. Et « il coupa les hommes en deux, à la façon de ceux qui

coupent les cormes pour en faire des conserves, ou encore un œuf avec un crin. »

« Dans ces conditions, le sectionnement avait dédoublé l'être naturel. Alors, chaque moitié, soupirant après sa moitié, la rejoignait ; s'empoignant à bras le corps, l'une à l'autre enlacées, convoitant de ne faire qu'un même être, elles finissaient par succomber à l'inanition, et, d'une manière générale, à l'incapacité d'agir, parce qu'elles ne voulaient rien faire l'une sans l'autre. »

Zeus, pris de pitié, porte alors sur le devant de ces moitiés d'êtres les organes de la génération, qu'ils portaient auparavant par derrière, et ainsi ils peuvent, lorsqu'ils se rencontrent, quelque peu assouvir leur nostalgie d'eux-mêmes. « C'est ainsi que ceux des hommes qui sont une coupure de cet être mixte auquel, je vous l'ai dit, on donnait alors le nom d'androgyne, sont tous amoureux des femmes... Quant à celles d'entre les femmes qui sont une coupure de femme, celles-là ne prêtent pas aux hommes la moindre attention... Quiconque enfin est une coupure de mâle recherche les mâles... » Et Aristophane de conclure : « Ce qui en effet explique ce sentiment, c'est notre primitive nature, celle que je viens de dire, et le fait que nous étions d'une seule pièce : aussi est-ce de convoiter cette unité, de chercher à l'obtenir, qui est ce que l'on nomme amour (1). »

Voilà un mythe, quelque mythe qu'il soit, qui cherche à rendre compte des variations de choix quant à l'objet d'amour, mais postule de plus, comme source à l'attrait sexuel, l'impulsion à rétablir un état antérieur. C'est en quoi il semble à Freud être le reflet d'une réalité profonde : les instincts libidinaux eux-mêmes, quand ils cherchent à réunir, à fusionner, d'abord deux cellules germinatives, puis toujours davantage de cellules dans de toujours plus vastes unités, ne seraient-ils pas eux aussi commandés, à l'instar des instincts de mort, par la compulsion à reproduire un état antérieur ? Or, cet état antérieur pourrait bien être celui des primitives masses protoplasmiques, bientôt, tout près des origines, émiettées par les forces hostiles ambiantes — Zeus ! — en parcelles.

Les parcelles auraient gardé entre elles une affinité qui n'eût

(1) Platon : *Œuvres complètes*. Collection des Universités de France. Tome IV, 2e partie, « Le Banquet ». Texte établi et traduit par Léon Robin. Paris. Société d'édition « Les Belles-Lettres » 1929. J'ai cité Platon un peu plus amplement que ne le fait Freud.

peut-être été que le prolongement de l'affinité chimique de l'inorganique, et auraient aussitôt tendu à se réunir. Et cet automatisme de répétition au rétablissement de l'unité antérieure est ce qui persisterait chez les protozoaires et se réaliserait chez les métazoaires avec le conglomérat de leurs cellules. Mais il serait, chez eux, pour ainsi dire, électivement délégué, à l'état de concentration, aux cellules sexuelles.

Ainsi, les deux grandes forces agissant dans l'univers vivant, l'Eros et la Mort, se manifesteraient tous deux sur le mode primitif d'un automatisme de répétition, d'une tendance à la reproduction d'un état antérieur.

Mais tandis que l'Eros, qui tend à créer des unités toujours plus vastes, à réunir, voit ses forces sans cesse brisées à nouveau par la Mort, l'empire de celle-ci, qui borde donc l'immense océan de la matière inorganique, apparaît illimité.

Et c'est peut-être, dirons-nous, ce qui s'exprime dans ce fait que le principe de plaisir qui, au-dessus des automatismes de répétition, régit la vie, lui-même, comme Freud l'indique, mène en fin de compte à la mort.

Ne tend-il pas à ramener au plus bas, grâce au principe de constance — de Nirvana — qui le fonde, les excitations de la vie ? Et ce plus bas niveau de l'excitation dans la substance vivante n'est-il pas le repos suprême dans le retour à l'inorganique, à la mort ?

Aussi est-ce en vertu d'une intuition profonde, celle même qui inspire si souvent les poètes, que l'un d'eux a chanté :

> Et toi, divine Mort, où tout rentre et s'efface,
> Accueille tes enfants dans ton sein étoilé ;
> Affranchis-nous du temps, du nombre et de l'espace,
> Et rends-nous le repos que la vie a troublé ! (1).

(1) LECONTE DE LISLE : *Poèmes Antiques : Dies iræ.*

6me LEÇON. — De L'Agression

I. — L'AGRESSION CRIMINELLE, GUERRIÈRE ET DOMESTIQUE.
II. — LA RÉPRESSION CULTURELLE DE L'AGRESSION CONTRE LE PROCHAIN.
III. — L'AUTO-AGRESSION ET LA GENÈSE DE LA MORALE.

I. — L'AGRESSION CRIMINELLE, GUERRIÈRE ET DOMESTIQUE.

Vous avez vu, dans notre dernière leçon, comment Freud fait dériver l'agression de la projection au dehors, sous la pression des instincts de conservation de l'individu, des instincts de mort originels qui l'habitent. Les instincts de mort ou de destruction primitifs deviennent alors les instincts d'agression, et la vie, ce faisant, engage les instincts de mort à son service, au service, plutôt, du sujet vivant.

Il n'est pas difficile de voir combien l'agression dans l'univers est intense, il suffit de jeter un coup d'œil autour de soi, il suffit de vivre : on éprouve sans cesse l'agression du monde extérieur. Et je ne parle pas ici de l'agression, si l'on peut dire, des forces inanimées de la nature qui nous menacent de toutes parts, froid, vent, orages, tempêtes, inondations, tremblements de terre, cataclysmes naturels divers ; je pense d'abord à l'agression des forces vivantes contre les forces vivantes.

Le spectacle de la vie, on l'a dit depuis longtemps, n'est pas rose. Mangeur ou mangé, telle est l'alternative pour tout ce qui vit ici-bas. L'oiseau chanteur est la proie de l'épervier ; le ver, l'insecte doivent voir, dans le rossignol qui charme nos nuits, pour eux l'épervier. L'herbe ne peut pousser au pied des trop grands arbres. Les microbes infimes, mais souverainement innombrables, se repaissent de la substance des plus nobles espèces et les menacent d'extinction. Les rivalités sexuelles amènent d'autres combats : le cerf tue le cerf pour la biche. Mais je ne m'attarderai pas à tracer la grande fresque de la lutte pour la vie sur terre : ma plume y ferait faillite. Qu'il me suffise de rappeler que sa juste perception a conduit Darwin à sa théorie grandiose, dont bien des parties tiennent encore devant les faits, si d'autres se sont effritées.

Que, devant ce spectacle universel, des amoureux de la bonté aient voulu assigner une place à part à l'homme, voilà ce à quoi il fallut toutes les forces d'illusion humaine. Cependant, cette tentative a été maintes fois faite, par exemple par Rousseau, avec sa thèse de l'homme né bon, et corrompu par le seul effet de la civilisation. De nos jours, de même, jusque parmi les analystes, une protestation analogue s'est élevée contre l'édification, par Freud, de sa théorie des instincts de mort fonciers, desquels émaneraient, forces inéluctables, les instincts d'agression humains universels. Wilhelm Reich (1) a contesté la légitimité de l'admission des instincts de mort ; la première conception freudienne, celle qui établissait un dualisme entre les instincts sexuels et les instincts du moi lui semble seule de mise. Pour Reich, il n'y aurait pas d'instincts de mort primitifs, et l'agression ne serait née parmi les hommes qu'avec l'institution patriarcale de la propriété privée impliquant la continence des femmes. Si Freud en soutient le caractère primordial, ce serait en vertu d'une « idéologie bourgeoise » dont il ne saurait se débarrasser. Le retour à l'état commun des biens, comme aussi des femmes, semble à Reich propre à atténuer jusqu'à quasi-suppression l'agression entre humains, puisque l'agression, pour les choses comme pour les femmes, alors n'aurait plus de raison d'être : l'instinct sexuel serait saturé ; du coup, tomberait la jalousie ; le paradis serait rétabli.

Je crois aussi, certes, avec Freud, que l'inégalité de répartition des biens alimente puissamment l'agression humaine, mais je crois de plus, avec lui, que l'agressivité est une tendance biologique foncière de l'animal humain. Si nous voulons à présent passer en revue les formes diverses de l'agression parmi les hommes, nous n'aurons que l'embarras du choix. Peut-être conviendra-t-il de commencer par ces formes de l'agression qui le plus jurent avec un idéal ambiant général de civilisation : l'agression le mieux y éclate à l'état isolé, pur. Il suffit d'ouvrir un journal pour voir, tous les jours, des hommes, parmi nous, qui tuent, les uns pour voler, d'autres pour se venger d'une maîtresse ou d'un rival, sans compter ces criminels

(1) Voir W. Reich : « *Der masochistische Charakter* » (Le caractère masochique), *Int. Zeitsch. f. Psa.* XVIII, 3, 1932, où l'agression humaine est rapportée primordialement à l'insatisfaction des instincts sexuels imposée par les sociétés « patriarcales », et « *Der Einbruch der Sexualmoral* » (L'irruption de la morale sexuelle). Berlin, Verlag f. Sexualpolitik, 1932, d'où les idées ci-dessus sont tirées.

d'exception, d'apparence désintéressée, que sont, par exemple, les « magnicides », ou bien ces rares pervers, les sadiques proprement dits, qui tuent pour le seul plaisir voluptueux de tuer.

La réaction de la société aux divers crimes sanglants est fort intéressante à observer : de puissants mobiles affectifs la conditionnent. Peut-être, dans le cri du peuple réclamant pour le meurtrier le talion, y a-t-il quelque envie profonde pour ceux qui ont su, se mettant au-dessus des lois, satisfaire aux grands instincts agressifs, archaïques, qui restent enchaînés au fond de nous tous. Mais, en tout cas, à la base de la justice répressive s'agite un obscur besoin de satisfaire à son tour le sadisme populaire, tout en le réprimant par l'exemple de la peine. C'est pourquoi les citoyens les plus paisibles eux-mêmes se délectent à la lecture des exécutions capitales, et pourquoi les journaux, sûrs de leur public, les rapportent, à côté de tant de colonnes consacrées au récit en détail des plus horribles forfaits, pâture au sadisme spectaculaire du public.

Mais l'art lui-même, dans ses plus hauts chefs-d'œuvre, n'est pas exempt de cet appât jeté à nos archaïques instincts, certes ici enveloppés des voiles chatoyants et transfigurateurs de la beauté. L'art antique, l'art d'un Shakespeare, ne peignent pas que les transports de l'amour, mais aussi ceux de la haine, et une œuvre littéraire d'où l'agression est systématiquement exclue fait un effet fade, à la Florian, et semble plus ou moins peinte avec des couleurs bonbon.

Et, ramené à sa forme brutale la plus crue, celle qui triomphait aux combats romains du cirque, le goût du public pour voir donner et recevoir des coups fait, de nos jours encore, la fortune des boxeurs.

*
* *

Cependant, le témoignage le plus éclatant de la force et de la persistance des instincts d'agression chez les hommes nous est donné quand, quittant le plan individuel, nous passons au plan collectif.

On peut en effet voir, de temps en temps, les peuples les plus évolués, les plus absorbés en apparence par les œuvres de la civilisation, les plus fiers, à juste titre, de leur constructive culture, s'agiter, comme en proie à quelque obscure force démoniaque. Une tension puissante les parcourt, qui les pousse à devenir agressifs ; ils se sentent d'ailleurs souvent à ce moment eux-mêmes menacés, en

danger d'être attaqués par leurs voisins, et si cette crainte est souvent justifiée, de par l'agression qui habite bien entendu aussi les collectivités voisines, elle doit souvent s'alimenter à la source de la projection à l'extérieur, sur le voisin, de l'agression propre du peuple qui se croit menacé. Alors, quand les nuées sont ainsi chargées d'électricité, il suffit d'un rien pour que l'éclair jaillisse : la guerre éclate.

Cependant, si notre conscience de civilisés répugne à la guerre, si notre sentiment la réprouve, quelque chose au fond de nous y acquiesce. Une sorte de libération a passé dans l'air avec le vent du premier obus, car la guerre a signé le moratoire des restrictions que la paix imposait à nos instincts agressifs. Pour le combattant, l'acte de tuer, qui, hier encore, était le plus grand crime, est devenu le plus sacré devoir ; l'agression humaine est déchaînée ; les hommes largement respirent. D'où l'expression tant critiquée en 1914 de la « guerre fraîche et joyeuse » (1). Ce déchaînement libérateur est tel que les hommes, en échange, acceptent avec héroïsme le risque d'en mourir.

Tout l'arrière d'ailleurs, par procuration, participe au déchaînement de l'agression qui tonne au front. Les femmes, les enfants ne sont pas, quant à leur sentiment, contre l'ennemi, les moins exaltés.

C'est cette prime grandiose à l'agression des hommes, offerte par la guerre, malgré ses horreurs et le cœur angoissé de tant de mères, qui la perpétue et rend si précaires tous les efforts rationnels de rapprochement entre les nations.

Seule, une autre agression suprême et de force supérieure pourrait contraindre les peuples à la paix poursuivie. Tant qu'elle ne sera pas instituée, seuls des esprits d'élite, conquis aux œuvres et à la conception de vie que la civilisation pacifique peu à peu édifie, tendront de toute leur âme à la paix universelle (2).

Cependant, en attendant, jusqu'à l'intérieur des nations, l'agression, l'émeute est toujours plus ou moins prête à gronder. Certes, il y a toujours, dans chaque cas, à la révolte, des raisons — ou des rationalisations, — toujours est-il que toute émeute, malgré les dangers personnels qu'elle comporte, équivaut à une libération ins-

(1) Dans un discours du Kronprinz.

(2) Voir *Pourquoi la guerre ?* Correspondance entre Einstein et Freud. Publiée simultanément en allemand, en français et en anglais par l'Institut de Coopération Intellectuelle, Paris, 1933.

tinctuelle grandiose. On me citait le cas d'une femme du meilleur monde, qui, le 6 février, sur le pont de la Concorde, lors de l'assaut contre la Chambre des Députés, se démenait, frénétique, et tapait à coups de canne sur la tête des agents. Or, ce n'était pas par conviction politique, ce qui se passait lui était, je l'ai su par ses amis, tout à fait indifférent. Mais le plaisir de prendre part à une émeute la grisait ; quand l'ordre fut rétabli, elle eut l'impression de retomber dans le marasme, le gris morne des jours pareils.

Inutile de rapporter beaucoup d'autres cas analogues ; il suffira de rappeler les tricoteuses de la grande Révolution, les pétroleuses de la Commune. Et chacun de nous s'avouera, s'il est sincère, le frisson d'excitation qui passe dans l'air quand de semblables événements ont lieu ; bien que déplorables et déplorés par une partie de nous-mêmes, ils semblent à une autre partie de ce même nous-mêmes ce que les Anglais appellent « exciting ».

Nous avons en effet besoin d'une pâture à notre agression, pâture réelle ou imaginaire. La réalité est évidemment plus substantielle. D'où la nécessité vitale pour les individus, mais encore plus pour les collectivités, même en temps de paix, d'un ennemi « à haïr », c'est de l'agression pour ainsi dire sur la planche dont on pourra se régaler un jour. Aussi, les peuples haïssent-ils au maximum leur voisin le plus proche. Mais quand ils peuvent posséder parmi eux toute une classe d'individus contre lesquels à l'occasion se déchaîner, le profit est plus grand encore, le festin est pour ainsi dire tout servi. Les Juifs ont, séculairement, ainsi servi de mets de choix à l'agression des Aryens, comme on peut le voir de nos jours encore. En Russie, ainsi que Freud, dans l'un de ses essais (1) l'a fait observer, la persécution des « bourgeois » a rendu le même service aux Soviets.

Mais, l'agression ne prend pas toujours les proportions exceptionnelles, grandioses et fascinantes qu'elle acquiert dans l'agression collective, ou même dans le simple crime individuel ; elle habite, de façon plus humble, mais plus constante, l'intérieur de nos maisons.

On peut observer que trois, que dis-je ? deux personnes ne peuvent pas vivre ensemble sans que des piques surgissent entre

(1) *Das Unbehagen in der Kultur*, Vienne, Int. Psa. Verlag, 1930 (*Malaise dans la civilisation*), trad. franç. par Ilse et Ch. Odier, à paraître chez Denoël et Steele.

elles. Quand il s'agit de trois, c'est d'ordinaire au sujet de la faveur d'une d'entre elles que les conflits, les haines, sous des prétextes divers, se manifestent. Quand il s'agit de deux — et l'exemple des ménages, si fréquemment mauvais, en témoigne, — il semble que le seul fait de l'étroite cohabitation suffise à rendre odieux au moins par moments l'être humain à l'être humain, tels les porcs-épics de Schopenhauer qui, trop écartés, ont froid, mais trop rapprochés, se piquent. Cependant, ces haines à deux se compliquent le plus souvent de haine à trois. L'enfant lui-même du plus heureux ménage, est, à sa façon, surtout pour le parent de même sexe, un petit rival, un petit intrus, et cette rivalité œdipienne se retrouve dans toute psychanalyse. L'analyse permet de constater, en effet, que nos affects de haine les plus forts, bien que les plus refoulés, vont justement aux êtres qui nous sont le plus proches. C'est pourquoi toute analyse qui n'est pas parvenue à rendre consciente cette agression, si choquante à notre conscient, est plus ou moins manquée. La force de l'amour, non moins puissante, qui attire l'un vers l'autre les êtres et contrebalance les forces de désunion, d'agression destructive, n'en est pas pour cela dévalorisée.

C'est même entre les deux forces également imposantes de l'amour et de la haine que naissent ces conflits puissants qui déchirent l'âme humaine et où s'exprime *l'ambivalence* foncière de nos sentiments. A la fois, nous aimons et haïssons le même être, et cette ambivalence est d'autant plus forte que nos sentiments sont de mode plus primitif, plus archaïque, plus infantile.

Ce rappel de notre dernière leçon nous sera une transition appropriée à poursuivre et à rechercher ce qu'il advient, dans nos sociétés civilisées, de l'agression humaine, originairement si puissante, quand l'issue vers le dehors, de par les forces de l'amour, ou de la civilisation, lui est barrée.

II. — La répression culturelle de l'agression contre le prochain.

L'observation psychanalytique le prouve à l'excès : l'agression, contrairement à ce qui a lieu de la libido, ne se laisse ni refouler, ni sublimer. Moins plastique, moins fluide pour ainsi dire que la libido, plus résistante, plus solide, tout ce que la civilisation arrive à lui imposer, ce sont des changements des objectifs vers lesquels

tourner ses armes éternelles. Ainsi, la puissante agression humaine, au lieu de s'épuiser à fondre des obus, peut s'appliquer à construire des chemins de fer, des navires de transport, des puits, à assécher le Zuyderzée, donc à effectuer, au lieu de sur ses pareils, des conquêtes sur la nature. C'est son plus bel, son plus noble emploi, au service de l'ensemble de l'humanité, qui s'unit, ce faisant, contre les forces hostiles de la nature.

Mais c'est peut-être, en partie, parce que le visage de la nature ressemble, au fond, aussi peu au nôtre, malgré la projection, sur elle, de notre anthropomorphisme, que cette sorte d'emploi de l'agression ne sature pas le besoin d'agression des hommes en général, auquel le visage humain de l'ennemi reste nécessaire.

De plus, peu d'hommes sont capables des sublimations libidinales conjointes indispensables à ces emplois supérieurs de l'agressivité. Tout le monde n'est pas capable de devenir ingénieur ou penseur, voire simple ouvrier consciencieux et satisfait. Alors, de même que la sexualité humaine n'est pas épuisée, dans la plupart des hommes, par la sublimation, de même une grande part d'agression reste, chez la plupart, inemployée quant à ses usages culturels extérieurs.

Cependant, la sexualité, même endommagée comme elle l'est souvent, du fait de la civilisation, garde un autre emploi encore que le culturel : la fonction de reproduction, ou pour mieux dire, l'ensemble des fonctions sexuelles. La sexualité, sous sa forme crue, conserve une place, place nécessaire même si restreinte dans nos sociétés, sous peine d'extinction de l'espèce ; l'agression, elle, n'a pas, sous ses formes crues, primitives, droit de cité. Alors, puisque, de par sa nature, elle ne se refoule ni ne se sublime, qu'advient-il d'elle parmi nous ?

*
* *

Ici, il nous faut résumer une partie de la pensée de Freud dans son essai, non encore paru en français : « *Malaise dans la Civilisation* » (1), qui traite de ce problème.

Pourquoi, se demande Freud, la civilisation est-elle, au degré où nous le voyons, l'adversaire de la sexualité ? C'est, répondra-t-il,

(1) *Das Unbehagen in der Kultur*, Vienne, Int. Psa. Verlag, 1930. Repr. dans le vol. XII des *Ges. Schriften* (*Malaise dans la civilisation*), trad. franç. par Ilse et Charles Odier, à paraître chez Denoël et Steele.

qu'elle a besoin des forces libidinales détournées de leur objectif instinctuel cru, inhibées, comme nous disons, quant à leur but, pour en faire les liens qui attacheront l'un à l'autre, dans les collectivités, les hommes, qui, en somme, lieront l'agression naturelle qu'ils éprouveraient sans cela si aisément entre eux. Aussi la civilisation a-t-elle fini par édicter le précepte d'amour extrême individuel et collectif, répresseur de l'agression, qui n'était certes pas celui de l'homme des cavernes, et qui, bien qu'antérieur au christianisme, lequel l'éleva sur le pavois, n'était pas même encore en honneur dans la plupart des sociétés antiques. Tel il est : « *Tu aimeras ton prochain comme toi-même* » (1).

Que ce précepte, poursuit Freud, soit violemment contraire à la nature, voilà qui est évident. « Non seulement, écrit-il, ce prochain, cet étranger n'est pas en général digne d'amour, mais je dois en toute vérité convenir qu'il mériterait plutôt mon hostilité, voire ma haine. Il ne me semble pas avoir pour moi le moindre amour, il ne me manifeste pas le moindre égard. Cela lui est-il utile, il n'hésite pas à me nuire, il ne se demande même pas si le degré de cette utilité correspond à la grandeur du dommage qu'il me cause... Il est un second commandement qui me semble encore plus inconcevable et qui éveille en moi une protestation encore plus violente : « Tu aimeras tes ennemis » (2), mais si j'y réfléchis bien, je suis dans mon tort quand je le repousse comme une exigence encore plus forte, car c'est au fond la même. » Ainsi, Freud constate une fois de plus la vérité du vieil adage : *Homo homini lupus*.

Mais telle n'est pas la réponse à la question que nous nous étions posée, nous le savions déjà que l'homme était mauvais, et tout le début de cette leçon fut employé à retracer sur quels divers modes. Aussi suivrons-nous plus loin la pensée de Freud.

C'est justement parce que l'agression chez l'homme est un instinct tellement résistant, que les civilisations ont édicté des préceptes moraux aussi extrêmes que celui de l'amour inconditionné et démesurément dilué du prochain. Elles savent bien que nul ne parviendra à observer vraiment un tel précepte, que même un François d'Assise ou un Vincent de Paul ne le peut suivre qu'asymptotiquement. Mais la force contre laquelle l'humanité a ici à combat-

(1) Mathieu : XIX, 19.
(2) Mathieu : V, 44.

tre est telle qu'il a fallu dresser contre elle l'étendard archangélique d'un inaccessible idéal.

Cependant, cette exigence de la civilisation contre l'une des exigences biologiques les plus impérieuses, celle de se défendre et attaquer, fait que l'homme, dans la civilisation, ne se sent pas à son aise.

L'homme des cavernes, de ce point de vue, était plus heureux, du moins le patriarche régnant. Certes, il devait payer la liberté de ses instincts en insécurité vitale. Mais le temps du moins qu'il vivait, il les pouvait épanouir contre l'ennemi et contre la proie, et jusque sur ses femmes et ses fils, les premiers opprimés, et combien ! qu'ait connus notre espèce. Cependant, il faut le redemander : parmi nous, où s'emploie l'agression primitive irrefoulable qui se refuse aux emplois exclusifs de la lutte contre la nature, quand la guerre nationale ou sociale ne vient pas briser ses chaînes et lui rendre un temps sa licence perdue ?

III. — L'AUTO-AGRESSION ET LA GENÈSE DE LA MORALE.

La psychanalyse donne à cette question une réponse inattendue. C'est au cours de l'évolution de l'individu, au cours surtout de celle de l'enfant, que nous pouvons au mieux étudier les vicissitudes de ses instincts. Or, nous le constatons dans l'enfance, l'agression originelle humaine se heurtant contre les défenses extérieures, contre la force, plutôt, supérieure des éducateurs, se retourne contre celui qui l'éprouvait à la façon dont une balle rebondit contre un mur, et vient se mettre au service de la conscience morale, ou surmoi, de l'individu grandissant.

Les sociologues du XIXe siècle avaient déjà avancé que la morale, loin d'être l'absolu, donné par le ciel, auquel Kant croyait encore, n'était que l'expression des nécessités sociales de la vie en commun des hommes, impliquant répression de leurs instincts. Mais ils restaient inaptes à rendre compte des mécanismes par lesquels la conscience morale se constitue : à la psychanalyse était réservée la tâche de montrer *in statu nascendi*, chez l'enfant, la morale.

La morale est basée sur la distinction du bien et du mal. Mais qu'est ce bien et qu'est ce mal ? Le bien moral n'est pas le bien biologique, l'enfant ne l'accepte pas d'emblée, n'en a pas la révélation intérieure ; ce n'est pas en vertu d'un sentiment inné qu'il

devient, tout petit, propre, qu'il renonce à voler le bonbon ou le gâteau qui lui plaît, à arracher au petit camarade le jouet qu'il convoite, ou à se donner les plaisirs érotiques de son infantile sexualité. Ce n'est que parce qu'il y est forcé, comme il est contraint, dans son conflit œdipien, d'abandonner à son père la mère qu'il voudrait à lui tout seul. La notion du bien et du mal est donc imposée d'abord, à l'enfant, du dehors, en vertu de la force, supérieure à la sienne, de ses éducateurs.

Le sentiment qui empêche ainsi le petit enfant de se livrer librement à ses instincts est donc en premier lieu la « peur sociale ». C'est pourquoi le fait d'avoir commis l'action défendue ou le simple désir de la commettre peuvent être situés par lui sur le même plan : aussi dangereux pour lui serait, dans les deux cas, d'être découvert ; la gronderie, le châtiment seraient de même sa part. Ce dont l'enfant a peur quand il commet ou médite un méfait, c'est ainsi de perdre l'amour de ses éducateurs. Et cette crainte n'est pas crainte d'un danger léger : vu la dépendance, si grande et si longue, du petit enfant humain, la perte de l'amour de ses parents ou de qui l'élève équivaudrait, poussée à ses dernières conséquences, à l'exposer à tous les dangers vitaux extérieurs, à la faim, au froid, à la mort, bref au sort du Petit Poucet ou de Hänsel et Gretel, histoires qui font frémir tout enfant.

Mais si le sentiment de faute chez l'enfant se borne, à son premier stade, à la peur d'être *découvert* (état où en restera la morale de certains individus, la surveillance sociale remplaçant alors celle des parents), bientôt commence à se produire un phénomène psychologique lourd de conséquences. L'enfant, même quand il est seul, se sent surveillé, il acquiert le sentiment que ses parents pourraient le voir, sentiment à la genèse duquel ceux-ci d'ailleurs peuvent directement concourir, quand ils disent à l'enfant que tout ce qu'il fait ou pense leur est, par exemple, rapporté par leur petit doigt. A ce moment, l'instance parentale commence à s'introjecter, l'enfant, partout avec lui, l'emporte, — comme l'adulte, par la suite, l'emportera avec lui toute la vie. Ainsi se constitue le *surmoi,* qui garde, chez chacun de nous, tant de traits de nos primitifs éducateurs, et qui exercera sur nos instincts la surveillance de la conscience morale.

Accomplissons-nous le « bien », elle nous en louera, ainsi que nous en eussent loué, dans notre enfance, ceux qui nous élevaient.

Faisons-nous le mal, elle nous en blâmera, et nous en punira, d'une part par un sentiment de culpabilité pénible intense, héritier de l'angoisse sociale de notre enfance ; d'autre part, même, parfois, par projection au dehors du besoin de châtiment en nous poussant inconsciemment à nous faire *punir* de nos fautes par les coups du destin, dernier héritier pour nous de la puissance parentale.

Un sentiment obscur de tout ce processus se fait jour dans l'histoire suivante, laquelle m'a été contée par l'un de mes enfants. Quand ils étaient petits, et que leur nurse anglaise les punissait, ils demandaient parfois : « Mais quand on est grand, qui vous punit ? Se bat-on, par exemple, soi-même ? » La nurse leur disait qu'alors on va à l'église, qu'on demande pardon au prêtre, au Bon Dieu... Mais il n'en reste pas moins que c'étaient les enfants qui avaient posé le grand problème de l'édification du surmoi par introjection, sous forme de l'instance punissante personnelle, de nos éducateurs.

Et l'on peut, dans le même contexte, rappeler le geste du chrétien *se frappant* à trois reprises la poitrine, lorsqu'il a péché.

Mais ici il nous faut rapporter un fait psychologique au fond des plus étranges, et duquel, avant Freud, on ne s'était pas suffisamment étonné. La conscience morale, quand elle s'est constituée chez l'adulte, présente une particularité vraiment surprenante : plus l'homme qui l'héberge est vertueux, plus elle le tourmente. On objectera qu'elle est alors devenue des plus difficiles, des plus délicates, qu'il n'y a donc là rien de surprenant et que c'est pourquoi les saints, autrement que les criminels, s'accusent d'être les plus grands pécheurs. Toujours est-il que la vertu, en ceci, ne touche pas sa juste récompense, qui serait la satisfaction morale, puisque les plus vertueux sont les plus tourmentés. Une autre façon de réagir de la conscience morale nous arrêtera. L'individu vient-il à subir des malheurs divers, de la part du hasard, du destin, aussitôt sa conscience morale se renforce, il se demande plus ou moins clairement si ses malheurs ne seraient pas en fonction de quelque faute qu'il aurait commise : il se soumet à des restrictions, voire à des pénitences. Ce phénomène est particulièrement visible chez les gens religieux pour lesquels le destin, c'est nettement Dieu, père exalté. Or, le destin, pour tous les hommes, qu'ils soient religieux ou pas, est toujours plus ou moins l'héritier de la force répressive, punitive, qu'avaient été, dans notre enfance, nos parents ou éducateurs,

et quand le desitn nous frappe, cela équivaut, pour notre inconscient, à avoir plus ou moins perdu l'amour de nos parents que nous cherchons, en conséquence, par notre humilité et nos pénitences, à reconquérir.

Ainsi, il y aurait deux sources successives à notre sentiment de culpabilité : la peur primitive devant une autorité extérieure, la peur secondaire devant la conscience morale, ou surmoi interne. Et la sévérité du surmoi serait l'héritière de la sévérité désormais introjectée de nos éducateurs. Les rapports entre le renoncement aux satisfactions instinctuelles et le sentiment de culpabilité nous apparaissent : originairement, le renoncement nous était imposé par la crainte d'une autorité extérieure, on renonçait pour ne pas perdre son nécessaire amour. Avait-on réalisé ce renoncement, on était quitte envers elle, on pouvait à la rigueur être sans sentiment de culpabilité. Mais une fois le surmoi constitué qui, lui, nous habite et voit, tel Dieu, toutes nos pensées, connaît tous nos désirs, il ne suffit plus de renoncer à la satisfaction réelle des instincts. Car l'instinct, sans cesse, au fond de nous, exerce sa poussée, et le surmoi le sait. Et la différence de niveau qui existe forcément entre notre idéal moral et les exigences irrépressibles de nos instincts, engendre cette tension, dans l'âme du civilisé, qui est le sentiment de culpabilité flottant, toujours prêt à sauter sur toutes les occasions, voire tous les prétextes.

Mais si la genèse de la conscience morale, par rapport à l'autorité de nos parents, nous apparaît clairement, les deux questions que nous nous étions posées ne sont pas par là jusqu'au fond éclaircies : pourquoi le malheur réel, qui impose donc renoncement par contrainte extérieure, renforce-t-il le sentiment de culpabilité, et pourquoi sont-ce les plus vertueux, ceux qui possèdent le plus de renoncement intérieur, que leur conscience tourmente au maximun ? Ici, la psychanalyse nous apporte une réponse tout à fait nouvelle, laquelle s'écarte fort de la manière de penser habituelle des humains, mais qui n'en est pas moins basée sur des données sûres. L'expérience psychanalytique nous a en effet appris à le voir : la peur sociale — d'où émanera la conscience morale — a bien, au début, été la cause inaugurale du renoncement aux satisfactions de l'instinct, mais ensuite le rapport semble s'inverser. Chaque renoncement instinctuel devient à son tour promoteur dynamique de la conscience morale, chaque nouveau renoncement élève le ni-

veau de la sévérité et de l'intolérance de celle-ci, et, poursuit Freud, nous serions tentés d'énoncer cette loi d'apparence paradoxale, que *la conscience morale résulte du renoncement aux satisfactions des instincts,* ou mieux, que *le renoncement aux satisfactions des instincts, à l'origine imposé du dehors, engendre la conscience morale, laquelle à son tour exige sans cesse de nouveaux renoncements instinctuels.*

Mais cette nouvelle conception de la genèse de la conscience morale est-elle conciliable avec la précédente, qui faisait dériver notre conscience morale de l'introjection de l'autorité primitive des parents et éducateurs ? Freud le pense. Suivons isolément, propose-t-il, dans cet exposé, les instincts agressifs. Alors voici comment on peut se représenter les faits : chaque renoncement à l'agression ne supprime pas cet instinct résistant, mais, se bornant à lui bloquer la voie immédiate vers le dehors, l'agression bloquée est alors reprise au dedans par le surmoi, lequel renforcera d'autant chaque fois son agression contre le moi. Toute interdiction à l'enfant de se livrer à ses instincts, à ses impulses sexuels ou autres, viendrait ainsi renforcer l'auto-agression du surmoi. L'enfant doit en effet ressentir alors une soif de vengeance, un besoin d'agression contre ces interdicteurs, mais ces impulses agressifs sont voués régulièrement à l'échec, vu la disproportion entre les forces enfantines et celles de l'adulte. Alors l'enfant, qui doit retirer ses affects, ici haineux, des objets, entraîne pour ainsi dire ceux-ci à leur suite, suivant le mécanisme classique de l'identification, et c'est ainsi que la sévérité réelle des éducateurs peut en venir à s'ériger dans le surmoi par lequel l'enfant s'identifie à son éducateur. De telle sorte, les deux conceptions de la genèse de la morale, par introjection des éducateurs et par retournement de la propre agression du sujet, concourent à édifier en nous le surmoi moral punitif.

Cependant, on peut voir dans bien des cas des parents très indulgents avoir engendré des hommes, des femmes, à surmoi hypersévère, sans indulgence ni pour soi ni pour autrui. C'est qu'alors l'agression du sujet, sans doute constitutionnellement assez forte, s'est trouvée, dans l'enfance, inhibée, bloquée, par un amour constitutionnellement également fort : c'est là l'ambivalence des sentiments. L'enfant aimait trop ses bons parents pour pouvoir se permettre d'être envers eux agressif, fût-ce en pensée ! et alors sa propre agression, qui existait pourtant, s'est presque tout entière

retournée au dedans. Ainsi, à la genèse de notre conscience morale, l'agression directe de nos éducateurs et la nôtre propre, congénitale, concourent dans chaque cas en des proportions sans doute très variables.

Par ailleurs, chez certains enfants, l'agression est tellement résistante que ni la douceur, ni la sévérité extrêmes, suivant les cas, des parents, ne la désarme. Le surmoi ne se forme que très mal. Ou bien, si les parents sont eux-mêmes amoraux, les enfants peuvent développer d'après eux un surmoi également amoral. Dans ces deux cas grandissent de jeunes amoraux dont la rééducation posera de difficiles problèmes, et que les maisons de correction, en tous cas, n'amélioreront pas (1).

Par contre, dans le cas des névrosés, l'auto-agression du surmoi n'a que trop bien réussi à s'établir. Comme Freud le fait observer, il convient, chez ceux-ci, au jour des nouvelles lumières sur la théorie des instincts, de faire la part qui revient dans leurs souffrances aux instincts sexuels ou aux instincts agressifs. La sexualité alimente les symptômes, du fond du refoulé d'où ressurgissent ses pulsions ; l'agression intériorisée du surmoi engendre l'angoisse du sentiment de culpabilité et du besoin de punition.

Cette auto-agression morale, dans une psychose telle que la mélancolie, peut aller très loin. On sait dans quel délire d'auto-accusation, dans quelles idées d'indignité, les mélancoliques mettent souvent fin à leurs jours.

*
* *

Revenons-en à la genèse de la conscience morale dans l'individu, qui est le grand problème central lequel ici nous occupe. Freud rappelle à ce sujet que, si l'enfant développe si souvent un surmoi d'une agression disproportionnée à la sévérité réelle de son père, il pourrait y avoir à cela une autre source encore que le degré de son agressivité constitutionnelle. Dans le monde extérieur, ce père hypersévère que reflète le surmoi a en effet existé, pas aujourd'hui, pas hier, mais dans les brumes lointaines de notre passé préhistorique. Le père, dans la horde primitive, du temps où nous habitions les cavernes, devait être un féroce tyran : sa férocité encore nous con-

(1) Voir Aug. AICHHORN : *Verwahrloste Jugend* (La jeunesse délinquante), Vienne, Int. Psa. Verl, 1925 et F. Alexander et Staub : *Der Verbrecher und seine Richter* (Le criminel et ses juges), Vienne, Int. Psa. Verl. 1929.

fronte dans le crâne quasi simiesque de l'homme du Néanderthal. Or, sa férocité pourrait encore nous confronter parfois du dedans de nous-mêmes, et l'hypersévérité de certains surmois en serait jusque de nos jours le reflet phylogénique, remontant par delà l'expérience ontogénique de l'individu.

Mais ce farouche tyran, qui terrorisait ses femmes et ses fils, un jour, ses fils durent se conjurer pour se défaire de sa tyrannie et s'emparer de ses femmes ; ils accomplirent la première révolution et le mirent à mort. De ce meurtre primitif, les mythes, les religions témoignent, ainsi que l'inconscient de toute l'humanité (1).

Mais le père mort revint troubler le triomphe de ses fils meurtriers ; le forfait accompli dut engendrer la première morale, dont les prescriptions du totémisme et de l'exogamie seraient les premiers monuments, et qu'on peut ainsi traduire, d'une part : *Tu ne tueras point l'animal-totem*, ancêtre du clan, c'est-à-dire, par transfert à celui-ci des qualités du père, le père, à jamais ainsi ressuscité, devenu immortel ; d'autre part : *Tu n'épouseras pas les femmes de ton clan*. C'est-à-dire : tu ne tueras pas ton père et n'épouseras pas ses femmes, en particulier la mère, pour lesquelles tu as tué.

Ainsi, la première morale dut s'édifier en punition du parricide et du désir de l'inceste, c'est-à-dire en répression de ce qui, dans les générations sucessives, devait rester le complexe d'Œdipe de l'humanité.

Et, à partir de ce jour lointain, l'agression extérieure réprimée allait venir, de siècle en siècle, renforcer l'auto-agression acquise préhistoriquement sur le corps du père assassiné.

Mais ici une objection, comme le fait remarquer Freud, nous arrêtera. Si, dans cette hypothèse, les fils meurtriers, après le parricide, en éprouvèrent un sentiment de culpabilité, comment concilier ce fait avec la loi de l'agression qui, bloquée, engendrerait l'auto-agression ? Ici l'agression n'avait que trop réussi ! Les fils auraient dû s'en sentir libérés, être tout simplement heureux, respirer, délivrés de leur affreux tyran.

S'ils éprouvèrent cependant, après leur forfait, un sentiment de culpabilité, c'est que toute cette histoire d'agression retournée vers

(1) Voir FREUD : *Totem und Tabu* paru d'abord dans *Imago*, 1912-1913. Puis à Vienne, Int. Psa. Verlag, 1920. *Totem et Tabou*, traduction fr. par Jankélévitch, Paris, Payot, 1923.

le dedans est peut-être une fable, — à moins que fable ne soit le meurtre du père de la horde primitive.

Nous nous en tenons, quant à nous, à cette dernière hypothèse, mais de plus à celle de l'agression qui, bloquée, retourne vers le dedans. Si, dans le cas préhistorique du meurtre du père de la tribu, les fils cependant éprouvèrent quelque sentiment après l'avoir accompli, ce n'était pas encore un sentiment de culpabilité, au sens propre psychanalytique, pour lequel la préexistence d'un surmoi déjà constitué est à postuler, mais c'était du *repentir*. Et ce repentir, comme tous les repentirs ultérieurs, d'ailleurs, des enfants des hommes, était engendré par le conflit éternel de la Haine avec l'Amour.

Car, les fils du père de la horde primitive devaient, non seulement le haïr pour sa tyrannie, mais encore l'admirer pour sa force, voire à de certains moments l'aimer, puisqu'il devait, semblable en ceci à la plupart des animaux, avoir ses moments de sociabilité. Alors, la haine ayant été assouvie par l'acte, le chemin était libre à une réaction d'amour. Et c'est l'amour qui ressuscitait celui qu'ils avaient tué dans le souvenir repentant des fils et dans l'animal totem désormais respecté.

Ainsi, dès l'origine, les instincts de vie, qui tendent à former des unités toujours plus vastes, étaient à l'œuvre avec les instincts de mort, qui tendent à détruire. Et le même combat qui se livre en notre sein profond entre l'Eros et la Mort se livrait dans les premières familles humaines et se perpétue dans les sociétés qui, d'une part, tendent à s'agréger en des unités, liées par l'Eros, toujours plus vastes, mais que menace toujours le retour des forces de destruction, de guerre, de mort.

Psychanalyse et criminologie [1]

Par H. STAUB

Mesdames et Messieurs,

Vous connaissez peut-être le livre aussi charmant qu'amusant de Samuel Butler, *Erewhon,* dont le titre est l'anagramme du mot anglais « nowhere ». Dans ce pays imaginaire, où nous transporte l'auteur, les événements se déroulent au rebours du sens qu'ils prennent normalement. La maladie, par exemple, est punie, tandis que la criminalité est traitée médicalement. Il peut ainsi arriver que la mère gronde sa fille, qui a de nouveau mal à la tête, en ces termes : tu vas encore nous créer des histoires avec le procureur, avec ton mal de tête continuel ; ou que le banquier qui a de nouveau escroqué l'argent de sa clientèle, confie à sa femme qu'il va enfin être obligé de suivre un traitement médical. Les idées de ce roman n'amusent pas seulement le lecteur parce qu'elles semblent renverser le monde. Elles l'impressionnent particulièrement parce que ces exagérations ironiques contiennent un fond de vérité psychologique remarquable. Chacun de nous sait ou se doute au moins, que bien des symptômes de maladie ont un caractère fortement agressif, dirigé contre le monde extérieur, et on réagit envers elles avec impatience. Il en est à peu près de même pour la criminalité. Quoique nous punissions le criminel, notre sentiment d'équité est souvent hésitant et nous sentons que, dans beaucoup de cas, on pourrait faire quelque chose de plus raisonnable et de plus juste pour lui que de l'enfermer dans une cage.

La peur et l'inquiétude devant le fait qu'il existe des hommes qui ne respectent pas la loi, ainsi que la tendance du bon et du brave bourgeois à s'écarter de ces éléments, nous a valu la biologie criminologique. Le sentiment de responsabilité de la société envers les individus qui trébuchent, qui au fond n'est que son ressentiment

(1) Conférence faite à la Sorbonne, au *Groupe d'Etudes philosophiques et scientifiques pour l'examen des tendances nouvelles*, Printemps 1934.

vis-à-vis des tendances profondes et inconscientes d'agressivité, a provoqué l'entrée de la médecine dans la salle d'audience. Nous savons avec quel soin le bon bourgeois, fidèle serviteur de l'Etat, s'écarte de tous ceux qui ne sont pas comme lui, en les considérant presque comme d'une autre race. De ce besoin affectif est née la biologie criminologique qui, depuis Lombroso et l'Ecole Italienne jusqu'à Kretzschmer et les biologistes modernes, s'est efforcée de démontrer que le criminel est un être biologiquement bien déterminé, que sa conformation et ses caractères biologiques sont sensiblement différents de ceux de l'homme normal. Nous devons à ces efforts d'innombrables travaux statistiques, de célèbres mesures sur la configuration du crâne, des études importantes sur la morphologie corporelle et sur les différentes déformations cérébrales. Mais le « homo criminalis », le criminel-né, en tant qu'être biologiquement bien déterminé, n'a évidemment pas pu être découvert. Le narcissisme de l'homme dut se contenter de constater que les résultats obtenus par l'étude des criminels sont applicables à la grande majorité des hommes et que, par conséquent, le criminel doit avoir la même conformation biologique que le bon bourgeois, qui, pour satisfaire son narcissisme, tend à le considérer comme un être « sui generis ».

Mais une autre tendance affective donne un appui très solide à la biologie criminologique. S'il était exact que le criminel fût né criminel, et que ses actions fussent biologiquement déterminées, la société ne serait pas responsable de la criminalité, et le crime serait indépendant des facteurs sociaux. Dans ce cas, toute agression contre le criminel serait justifiée, lui seul étant responsable de son acte criminel et de la réaction agressive de la société.

A l'encontre de ces tentatives rigides et presque infructueuses, cherchant à démontrer la détermination biologique de la criminalité, les écoles sociologiques ont essayé plus récemment de découvrir les causes sociales de la criminalité et de prouver le rôle du milieu social dans l'accomplissement d'un grand nombre de crimes. Elles ont vu que la tendance criminelle est particulière à la majorité des hommes et que les crimes se réalisent quand les circonstances sociales s'y prêtent.

Certains sociologues sont même allés jusqu'à exagérer l'importance des facteurs sociaux dans la criminalité au point de n'en rendre responsable que la structure de la société actuelle. Or cette

théorie est démentie par le fait que dans un milieu social bien déterminé, un certain nombre d'individus seulement sont criminels. Il arrive même souvent que parmi des enfants élevés ensemble, l'un devienne criminel, l'autre névrosé et le troisième parfaitement adapté au point de vue social. Le facteur social a sans doute une grande importance parmi les causes provoquant la criminalité, mais pris isolément, il est trop vague et insuffisant pour expliquer assez clairement un crime particulier.

Pour faire un diagnostic du criminel bien fondé et bien déterminé, la psychologie nous est indispensable.

Mais si nous ne tenions compte que de la psychologie normale, nous ne réussirions pas toujours, bien que dans certains cas les mobiles conscients soient suffisants pour nous donner une idée des causes ayant provoqué l'acte criminel. Ainsi, par exemple, le cas d'un fonctionnaire qui dans l'exercice de sa fonction manie de grosses sommes d'argent et qui chez lui a un parent malade, pour les soins duquel son salaire est insuffisant ; si ce fonctionnaire détourne une somme d'argent, nous pourrons déterminer les mobiles essentiels de son crime sans avoir recours à la psychologie de l'inconscient. Mais dès que nous nous trouvons en face de la cleptomanie, par exemple, nous ne pouvons rien faire sans cette psychologie de l'inconscient. Et c'est seule la psychologie issue de la psychanalyse qui nous a permis de comprendre et de déterminer exactement la plupart des actions criminelles, ainsi que la nature psychologique de la criminalité.

Pour mieux comprendre la structure psychologique de la criminalité, permettez-moi de vous exposer brièvement la structure psychologique de l'homme, telle que l'a étudiée et déterminée la psychanalyse.

Vous savez que grâce à l'étude du fonctionnement psychique, la psychanalyse est arrivée à déterminer la structure des pulsions inconscientes. Nous groupons sous le nom de « ça » la totalité des pulsions, c'est-à-dire des tensions qui tendent à s'extérioriser. Pour nos recherches criminologiques, nous nous intéressons en premier lieu à la catégorie des pulsions que nous pourrons grouper sous la dénomination de tendances destructives, et dont la psychanalyse a découvert les bases orale et anale. Ce sont principalement les catégories de pulsions qui tendent à la destruction, à l'appropriation et à l'assimilation. D'autre part, on peut citer comme causes de

crimes les pulsions sexuelles dites prégénitales, en particulier pour les perversions, et enfin celles qui sont purement sexuelles, contenant des tendances destructives en cas de délits sexuels.

En premier lieu, la psychanalyse nous a permis de constater que tous les hommes, sans exception, sont portés naturellement au crime. Car tous ont des pulsions de la même qualité. Au moment de leur naissance, tous les hommes sont également inaptes à la vie en société, ils possèdent tous les mêmes tendances de destruction, d'appropriation et d'assimilation ; *l'adaptation sociale n'est que le produit de l'éducation* et non pas une qualité, que l'homme possède à sa naissance. Ainsi l'analyse de certains crimes nous a révélé que des troubles de la première phase orale du nourrisson, ceux résultant par exemple d'un sevrage trop tardif, paraissent être les causes les plus profondes de la cleptomanie. Je me souviens d'un jeune cleptomane, que j'ai traité. C'était un juif oriental qui avait été allaité pendant près de deux ans par sa mère. Ses délits compulsifs et pleins de conflits commencèrent en très bas âge par le vol d'une somme d'argent que sa mère portait sur sa poitrine dans un petit sac de cuir. L'analyse, qui d'ailleurs put être menée à bonne fin, confirma les relations étroites entre sa manie maladive de voler et un sevrage trop tardif.

D'autre part, des troubles de la phase anale, pendant laquelle on inculque à l'enfant les principes de l'hygiène et de la propreté, sont les causes psychiques d'innombrables crimes, donnent à l'enfant un caractère volontaire et capricieux et provoquent plus tard des tendances fortement anti-sociales.

La solution psychologique des problèmes que l'enfant rencontre durant ses premières années, le sevrage, l'éducation à la propreté, la solution des problèmes qui surgissent des relations de l'enfant avec son père, sa mère et le reste de sa famille, sont à tout point de vue décisifs pour le développement de l'individu. La façon dont l'enfant vient à bout des conflits qui naissent de ces situations détermine s'il sera psychiquement sain ou malade, s'il saura s'adapter à la société ou s'il sera un criminel.

L'étude psychanalytique des pulsions nous apprend en outre, que le moi s'oppose à ce grand réservoir de pulsions qu'est le ça, et qu'il remplit la fonction d'observation dont résultent les fonctions d'examen et de jugement des réalités. Enfin, grâce à son pouvoir d'action sur les nerfs moteurs, le moi représente l'organe exécutif qui opère le déversement des tensions dans le monde extérieur.

Nous connaissons en outre le *surmoi,* qui est bien distinct du moi et qui représente le total automatisé des exigences sociales que le moi de l'individu a acceptées comme des lois propres au cours de son éducation. Comme l'éducation à l'adaptation sociale consiste à ne pas laisser libre cours à toutes les tendances de nos pulsions, le surmoi a la fonction d'empêcher le déversement des pulsions dans le monde extérieur en tant qu'elles sont défendues ou nuisibles à la société.

L'état de santé psychique consiste donc en un équilibre parfait de ces trois instances du moi : le ça, le moi et le surmoi. Les pulsions permises sont déversées, celles qui sont défendues sont soit abandonnées, soit refoulées, et ne peuvent se manifester que sous une forme sublimée. Sous le nom de sublimation nous entendons la modification structurelle des pulsions interdites, qui fait que ces pulsions perdent leur caractère sexuel et agressif et ne peuvent se manifester que sous une forme utile à la société. Pensez, par exemple, au rôle du chirurgien et du dentiste, dont les tendances à faire souffrir et à détruire ne sont pas nuisibles à la société, mais au contraire lui sont très utiles.

Je ne veux pas approfondir ici plus longtemps le problème métapsychologique de la structure des pulsions. Je voudrais simplement attirer votre attention sur le fait, que les pulsions elles-mêmes aussi bien que la fonction du surmoi et que le procédé de sublimation, se déroulent dans l'inconscient, et que le ça, autant qu'il entre dans le champ d'action du moi et de ce fait — avec certaines exceptions évidemment — devient conscient.

En cas de santé psychique, le surmoi et le moi se confondent et les trois instances du moi fonctionnent presque sans frottement. Inutile de vous dire que cet état de santé psychique n'est à l'heure actuelle qu'un état idéal imaginaire, que l'individu ne peut encore atteindre qu'imparfaitement.

Les troubles dynamiques dans les relations des trois instances psychiques peuvent se manifester sous les formes les plus variées et avec les conséquences les plus diverses. Nous allons brièvement les passer en revue.

I. — La Névrose.

La névrose doit être considérée somme une lutte entre le surmoi et le ça pour le déversement des pulsions, c'est donc un trouble de l'équilibre entre le surmoi et le ça. L'individu névrosé est incapable

de renoncer à la satisfaction de certaines pulsions défendues, de même qu'il ne peut pas arriver à leur sublimation. Son surmoi, par contre, est tellement puissant — parfois même investi d'une forte agressivité — que les tendances au déversement de ces pulsions (il s'agit de tendances destructives et prégénitales) sont mises en échec. Le ça ne renonce pas à la satisfaction des pulsions, mais le surmoi empêche le passage des tensions de ces pulsions au centre moteur, de telle sorte que la lutte entre les deux instances du moi se déroule dans l'esprit seul. Le symptôme névrotique est le résultat de la lutte des deux instances contradictoires. Il contient en même temps une satisfaction symbolique et voilée des pulsions interdites et une autopunition comme réaction du surmoi. Le surmoi, corrompu par la souffrance, permet aux pulsions défendues du ça de se satisfaire au moins symboliquement dans le symptôme.

En cas de névrose, le moi est relativement intact et se trouve du côté du surmoi. C'est pourquoi les tendances du ça ne peuvent pas aboutir au centre moteur. En ce qui concerne les troubles des relations entre le ça et le surmoi, les personnes capables de supporter de grandes tensions seront particulièrement prédisposées à la névrose plutôt qu'à d'autres désordres.

II. — La Psychose.

Dans la psychose nous rencontrons des troubles importants de l'équilibre des trois instances du moi, et c'est tout particulièrement la fonction d'examen des réalités (fonction du moi) qui est presque complètement troublée. La lutte entre le surmoi et le ça se déroule sous des formes plus ou moins anarchiques.

Du point de vue des trois instances du moi, les PERVERSIONS constituent un état intermédiaire entre la psychose et le crime. A l'encontre de la névrose, les perversions ont ceci de caractéristique, que les symptômes prégénitaux des pulsions ne se satisfont pas sous forme de compromis symptomatique, mais se déversent dans la réalité, sous une forme plus ou moins modifiée, et ceci souvent avec l'appui conscient du moi. Mais le surmoi n'a pas cessé de fonctionner.

Comme en cas de symptôme névrotique, la perversion est le produit d'un compromis entre les tendances du ça et la fonction d'inhibition du surmoi. La perversion manifeste sert à faciliter le

refoulement d'autres contenus plus profonds et encore plus choquants, dont le déversement est interdit par le surmoi. Le mécanisme de la perversion est analogue à celui du crime par sentiment de culpabilité dont nous nous occuperons plus tard.

Le Crime.

En cas de crime c'est le surmoi qui ne fonctionne pas exactement. Les tendances antisociales du ça se réalisent en partie directement, et pour le reste sous une forme voilée et légèrement modifiée. Le moi se trouve plus ou moins aux côtés du ça.

En cas d'un déséquilibre dans les trois instances du moi, les individus incapables de supporter de grandes tensions seront prédisposés aux perversions et au crime.

La confrontation à laquelle je viens de procéder ne concerne évidemment que le fonctionnement de l'appareil psychique, ce qui n'explique en rien *les causes dynamiques* ayant *provoqué* ces diverses manifestations de troubles psychiques.

En ce qui concerne particulièrement le crime, nous constatons qu'un acte criminel peut s'élaborer, par exemple, si le surmoi n'est point formé. C'est ici le cas extrême imaginaire du criminel-né n'étant pas adapté du tout à la société, et qui matérialise immédiatement ses pulsions, qui n'est dompté par aucune instance psychique et qui n'est retenu que par l'obstacle des réalités extérieures, par la peur réelle des représailles. Bien que cela paraisse paradoxal, l'homme normal ne se distingue pas qualitativement, mais simplement quantitativement du criminel-né, de ce groupe théoriquement délimité, dont l'existence véritable nous paraît être douteuse. Car la plupart des individus s'abstiennent d'actes antisociaux, non pas parce que leur morale les leur interdit, mais principalement par peur réelle, parce qu'ils craignent des suites fâcheuses.

L'adaptation profonde aux exigences de la société pouvant aller jusqu'à une modification de l'appareil psychique, comme par exemple le redressement d'un surmoi fonctionnant automatiquement dans le sens voulu par la société, se réalise assez rarement. Les lois les plus anciennes de la société, qui semble-t-il, sont fondamentales pour la formation d'une société, ainsi que l'interdiction du parricide ou de l'antropophagie, sont à peu près les seules règles qui seraient observées même sans police. Les autres tendances antisociales de

l'individu ne sont efficacement réfreinées que grâce à sa crainte de sanctions de la part de la société. L'assassinat même ne nous est pas rendu impossible par les seules inhibitions intérieures. Sous certaines conditions, il peut même être ordonné, comme par exemple au soldat. Les inhibitions intérieures ne permettraient pas aux hommes de commettre un parricide ou de devenir antropophages, même si on le leur ordonnait.

La tendance au crime est par conséquent une qualité propre à tous les hommes. Si elle ne se satisfait pas toujours, ce n'est que grâce à l'action combinée de l'angoisse devant le surmoi, et de la peur devant les conséquences réelles. Par suite, le rôle de la criminologie psychanalytique se borne à rechercher à quoi est dû le fait, que chez certains individus ou dans certaines circonstances, l'action combinée du surmoi et de la peur réelle n'est pas suffisante pour empêcher un acte criminel.

A côté des criminels n'ayant pas développé un surmoi, il existe un autre groupe dont le surmoi est à caractère criminel. Ce sont là des individus groupés dans une communauté à structure particulière, ayant une morale à caractère criminel qui diffère de la morale normale. Ce sont souvent des individus dont les fonctions du surmoi sont bien développées, qui ont un mécanisme d'inhibition assez fort et qui obéissent à des lois sociales restrictives, ayant seulement le malheur d'être adaptés à une société différente de la nôtre. Toute leur personnalité s'identifie par suite avec leur acte criminel, si bien qu'on pourrait dire que leur action antisociale est juste du point de vue de leur moi et de leur surmoi. Dans cette catégorie nous pouvons classer les vagabonds organisés, les mendiants, les criminels de métier, les cambrioleurs, les receleurs et les bandes de gangsters américains. Du point de vue de la classe dirigeante de la société il faut encore y ajouter les révolutionnaires politiques.

Dans le cas du criminel-né, ainsi que dans celui du malfaiteur à surmoi criminel, le moi du délinquant s'identifie entièrement avec son crime. Nous distinguons en outre d'autres groupes de criminels chez lesquels la fonction du surmoi est supprimée, soit par des intoxications, soit par d'autres conditions organiques à caractère pathologique. Dans cette catégorie nous pouvons classer tous les cas d'irresponsabilité constatés par la jurisprudence et la médecine légale. Le degré de participation du moi à l'action criminelle peut dans de tels cas être presque nul, comme chez les imbéciles, les

aliénés organiques, les alcooliques et dans certaines maladies contagieuses. Néanmoins, il faut tenir compte du fait qu'un état d'intoxication peut être créé artificiellement pour supprimer les instances d'inhibition du délinquant (par exemple quand on boit pour se donner du courage avant de commettre un acte agressif projeté). Dans d'autres cas, comme par exemple chez les contagieux, le crime peut être la suite et la manifestation d'une névrose grave, qui a provoqué la contagion. Souvent l'intoxication n'est que la cause immédiate de l'acte, la cause réelle est due à la névrose du criminel, celle-ci l'a mené à l'intoxication et par suite au crime.

Le fonctionnement du surmoi peut aussi être temporairement suspendu en cas de délits d'actualité. Il en est ainsi en particulier pour les délits provoqués par un acte manqué que l'on nomme généralement « délits par imprudence ».

Le moi de l'individu étant occupé ailleurs permet le passage des tendances inconscientes et antisociales à la motilité, mécanisme comparable en quelque sorte à un court-circuit électrique. Le moi ne s'identifie point avec cet acte manqué. Il existe d'autre part certaines catégories de criminels qui sont sujets à des courts-circuits chroniques, c'est-à-dire qui ont tendance à répéter des délits par imprudence. Je vous mentionnerai tout simplement la tendance qu'ont certains domestiques à laisser tomber par terre tous les objets en verre et en porcelaine qu'ils tiennent dans leurs mains. Ces cas aussi sont l'œuvre d'un trouble névrotique de l'équilibre des trois instances du moi.

La deuxième catégorie des délits d'actualité peut être groupée sous la dénomination de « délits de circonstance ». Certaines circonstances provoquent un développement d'affectivité qui, quand il mène à un crime, est compris et pardonné par tout le monde. Pour comprendre la psychologie de tels cas, il faut tenir compte du fait qu'il s'agit de circonstances exceptionnelles réelles violant si fortement le sentiment d'équité, que les forces de résistance d'un surmoi fonctionnant d'habitude normalement, sont inefficaces devant cet acte. Sont compris dans cette catégorie les actes agressifs commis, soit en état de légitime défense, soit pour se venger d'une injustice ou d'un affront. De tels actes sont compréhensibles pour tout le monde.

A côté de la délimitation des actes criminels qui nous est déjà assez connue grâce à la criminologie et à la psychologie normale,

il existe un groupe important de criminels, chez lesquels le crime est provoqué par un trouble névrotique dans l'équilibre des trois instances du moi. Le crime prend chez eux la place du symptôme névrotique et par conséquent nous pouvons les classer dans la catégorie des *crimes conditionnés par la névrose*. La leur est une criminalité maladive dont le diagnostic psychique est celui d'une névrose. Ils ne forment pas de symptômes bien nets, mais ils s'écartent dans toute leur façon de vivre de l'individu normal. A l'encontre des vrais névrosés, qui sont passifs, ceux-ci sont des hommes d'action, leur vie se déroule dramatiquement. Cette caractéristique de la névrose, qu'un trait particulier du ça, étranger au moi, n'ait qu'une satisfaction compensatrice sous la forme d'un symptôme, ne s'applique pas à ce groupe. Ils agissent, ils réalisent les exigences des pulsions défendues, même les tendances antisociales et étrangères au moi, et *malgré cela* ce ne sont pas de véritables criminels. Certains éléments de leur personnalité condamnent ce déchargement impulsif, bien qu'ils n'arrivent pas à le supprimer et c'est ce qui les distingue de la personnalité antisociale des criminels-nés. Des actes étranges dirigés contre eux-mêmes, une tendance irrationnelle, démoniaque et dramatique à se détruire eux-mêmes, nous prouvent que l'acte est condamné par l'instance intérieure du surmoi. Le conflit entre les deux parties hétérogènes de la personnalité, le ça et le surmoi, qui caractérise la névrose, existe ici en toute évidence. Ce trait caractéristique qu'est la scission de la personnalité en une partie agissante, et en une autre autopunissante et autodestructrice, nous montre que ces hommes sont malades.

En cas de criminalité conditionnée par la névrose, le crime est provoqué en tout premier lieu par des mobiles inconscients à l'égard desquels les éléments conscients de la personnalité ne peuvent pas prendre position, car ils ne leur sont pas accessibles. Ces mécanismes névrotiques relâchent les liens qui unissent le moi au surmoi. Ils trompent le moi sur la nature des mobiles inconscients et le mènent ainsi à accomplir l'acte criminel.

Bien que le moi facilite l'exécution des tendances du ça, il est consciemment du côté du surmoi. De là vient l'état de tension qui doit être supprimé ultérieurement par les mécanismes de souffrance et d'autopunition. La criminalité névrotique a ceci de typique, que toute la personnalité est irrationnelle, tous les actes stéréotypés, et qu'il existe un conflit psychique. Le rôle des éléments conscients de

la personnalité, en particulier le degré de participation du moi conscient au crime, est extrêmement varié chez les divers criminels névrotiques. Selon les mécanismes qui entrent en jeu pour tromper la surveillance du surmoi, nous distinguons premièrement les délits compulsifs et symptomatiques (tels ceux des cleptomanes, incendiaires et mythomanes). Ces délits se rapprochent le plus du symptôme névrotique. Le sentiment compulsif apparaît comme un corps étranger dans le moi, sans signification, et isolé du reste de la personnalité. Les tendances compulsives inconscientes triomphent du moi qui est, pour ainsi dire, comme hypnotisé.

Nous distinguons en outre l'action criminelle névrotique avec participation de la personnalité entière. Le moi se trouve plus ou moins du côté de l'acte criminel, et par conséquent du ça. La séparation complète entre le moi et le surmoi se produit grâce aux mécanismes de souffrance dont nous avons déjà parlé, et qui sont parfois à caractère névrotique, parfois à caractère psychotique (comme la projection paranoïde de la culpabilité).

Enfin, le crime est souvent rendu possible par le fait qu'affectivement il y a falsification quantitative du dynamisme psychique, exagération des mobiles conscients approuvés par le moi pour mettre l'acte en accord avec la conscience. Nous désignons ce mécanisme qui trouve un emploi fréquent dans la vie courante, même chez les personnes saines, sous le nom de rationalisation. Vous n'avez qu'à penser aux délits tellement fréquents où un individu réagit avec une forte agressivité contre des injures ou des offenses insignifiantes ou parfois même imaginaires. Dans tous ces cas de délits affectifs nous trouverons le mécanisme de la projection paranoïde de la culpabilité comme facteur déterminant. Si nous supposons le cas d'un individu qui s'est enrichi en détournant l'argent de l'Etat et qui, pour tranquilliser sa conscience, se dit que l'Etat vole aussi les hommes, et que d'ailleurs l'organisation actuelle de la société ne vaut rien, nous avons trouvé un cas typique de rationalisation.

Un cas extrême d'action névrotique est celui du « criminel par sentiment de culpabilité », qui commet un crime pour rattacher un sentiment inconscient de culpabilité à un délit réel et relativement peu important. Il arrive beaucoup plus fréquemment qu'on ne le croit, qu'une personne commette un crime en premier lieu pour en subir la sanction. Dans ce cas, le moi n'est poussé à l'action que

par le mécanisme de souffrance, et le rôle principal de l'acte criminel est de provoquer la souffrance. Un cas typique, tiré de mon expérience personnelle, vous expliquera clairement les rapports psychologiques.

Un jeune homme d'excellente famille viennoise qui n'avait pas réussi à se créer une situation pendant sa jeunesse vint à la consultation analytique. Il raconta qu'il s'était enfui de l'école d'officiers pour vol de bonbons. Officier pendant la guerre, il avait volé un appareil photographique, ce qui provoqua sa dégradation. Après la guerre il fit ses études de médecine sans être bachelier, falsifia son diplôme de doctorat et devint le brillant assistant d'un professeur de chirurgie. Tout alla bien tant qu'il n'eut qu'une place d'assistant non rémunéré, mais dès que, par suite de ses capacités, on lui offrit une place payée de chef de clinique, il entra dans une librairie médicale, où il était connu, vola quelques livres scientifiques et les porta dans une librairie voisine pour les vendre. Il n'avait pas effacé le timbre de la première librairie. En outre, il avait laissé son nom et son adresse et fut arrêté tout de suite. Interrogé par la police, il avoua le vol ; on découvrit la falsification de son diplôme de doctorat, et il perdit sa place. Mais il ne fut pas retenu en prison. Il se rendit alors de Vienne à Berlin, entra dans une librairie, vola quelques ouvrages médicaux et les revendit dans une librairie voisine. Il n'avait pas effacé le timbre et avait laissé son nom et son adresse, avec la prière de lui envoyer un mot à son hôtel pour lui dire si les livres étaient vendus. Ensuite, il se rendit dans un autre magasin médical s'empara des lentilles d'un microscope, rentra dans son hôtel et attendit. La police qui avait été avertie vint d'ailleurs peu après. Pendant l'interrogatoire il avoua le vol des livres, on dressa un procès-verbal et on lui dit de rentrer. Mais alors il expliqua au commissaire qu'il avait encore volé les lentilles d'un microscope dans un autre magasin. Le commissaire dressa le procès-verbal du deuxième vol et lui dit qu'il entendrait les suites de cette histoire plus tard. Mais le jeune homme s'accusa alors d'un autre vol. Pendant son voyage il s'était arrêté à Leipzig, y avait visité une exposition d'objets de porcelaine et en avait volé quelques-uns. L'analyse révéla par la suite que sa mère possédait une collection de bibelots qui ressemblait fort aux objets volés. Enfin, il se fit arrêter. Dans le peu de temps qui nous reste, il m'est impossible de vous donner une analyse minutieuse de ce cas. Qu'il

me suffise de vous dire que les vols correspondaient à des désirs inconscients, profonds et défendus, et que tout le comportement compulsif de cet homme, le commencement, la fin et le cours de sa carrière étaient déterminés par des pulsions inconscientes.

Ce qui est particulièrement frappant dans ce cas et ce qui nous démontre que la façon d'agir du jeune homme avait un caractère nettement névrotique, c'est la persévérance avec laquelle il cherchait la punition. Ses vols, ainsi que son attitude après le délit semblent parfaitement irrationnels, si l'on ne tient pas compte du fait qu'il ne les avait commis *que pour être arrêté et mis en prison*. Il aurait pu s'acheter les livres qu'il avait volés, car il avait assez d'argent pour vivre ; l'intelligence et le bon sens dont il témoigne habituellement, sont en contradiction évidente avec son attitude vraiment stupide au moment de la vente des livres. Tout ceci, et l'aveu des autres petits vols, dont personne ne se doutait, nous force à conclure qu'il n'avait commis ces délits que dans le but inconscient d'être puni. L'analyse du cas confirma l'exactitude de ces observations. Elle révéla qu'un fort sentiment de culpabilité refoulé et inconscient, cherchait à se matérialiser dans une faute réelle. Par conséquent les vols n'ont été commis que pour rattacher le sentiment inconscient de culpabilité à un délit réel. Ne croyez pas qu'il s'agisse ici du cas isolé d'un individu très malade. Ce mécanisme qui se manifeste par la tendance à matérialiser un sentiment de culpabilité inconscient et indistinct en le rattachant à la réalité, et qui pousse l'individu à commettre des crimes à cet effet, se trouve beaucoup plus fréquemment qu'on ne pourrait le croire. Je me souviens d'un autre cas typique, celui d'un rat d'hôtel international, qui comptait parmi les plus adroits de ce métier. Pour escalader les façades des maisons ou pour s'introduire dans les chambres d'hôtels, personne ne pouvait l'égaler. Mais il avait une certaine particularité. Quand il avait réussi à cambrioler une chambre d'hôtel, il n'avait pas l'habitude de s'enfuir ; au contraire, il restait dans le couloir pour regarder comment la police opérait ses recherches. Dans la plupart des cas, il était arrêté et faisait un aveu complet, puis il rendait les objets volés et allait en prison. Si par hasard le vol n'était pas découvert immédiatement, si la police ne venait pas et qu'il était obligé de s'en aller, il donnait le produit de son vol (il ne volait que des bijoux et de l'argent) à sa fiancée. Lui-même menait une vie extrêmement simple. L'appareil judiciaire, qui ne

savait pas le distinguer d'un cambrioleur professionnel ordinaire, avait réussi à faire passer à ce jeune homme de 35 ans, 18 ans de sa vie en prison. Ce cas présentait encore d'autres particularités intéressantes. Tant qu'il était en liberté, il était sujet à des accès de peur et d'excitation, qui ne cessaient qu'au moment du cambriolage. Mais dès qu'il se trouvait en prison, il se sentait tranquille et bien à son aise, travaillait scientifiquement, étudiait des langues, s'occupait avec beaucoup d'adresse de dessin et de peinture et se trouvait dans un équilibre psychique parfait. Là aussi on voyait nettement qu'un sentiment inconscient et indistinct de culpabilité provoquant de l'angoisse, poussait cet individu au crime, et qu'il n'était tranquille qu'au moment où cette angoisse inconsciente et sourde devant une chose inconnue et terrible était transformée en une peine qu'il subissait pour un acte commis consciemment. Faute de temps, il m'est impossible de donner d'autres exemples cliniques ; qu'il me suffise de vous dire que le nombre de criminels chez lesquels les mécanismes névrotiques sont les principaux facteurs déterminant le crime, est beaucoup plus grand qu'on ne pourrait le croire.

Permettez-moi encore d'attirer votre attention sur un mécanisme qui est très répandu. Ce mécanisme, qui est d'ailleurs le meilleur allié de la police dans la lutte contre le crime, dénote, dans beaucoup de cas du moins, l'existence d'un sentiment de culpabilité inconscient qui obsède le criminel. Je veux faire allusion à ce qu'on appelle « la bêtise du criminel ». C'est un fait étrange que beaucoup de crimes sont commis avec une intelligence remarquable et avec beaucoup de précautions ; mais à l'encontre de l'intelligence déployée pour les exécuter, le malfaiteur commet une imprudence grossière, qui finira par amener sa découverte et son arrestation, ainsi quand, par exemple, il abandonne un objet très caractéristique sur le lieu du crime. Mais il est contraire à la logique d'admettre qu'un individu puisse être à la fois très intelligent et réfléchi, et bête et imprudent ; d'autre part la bêtise et l'imprudence sont en contradiction avec l'instinct de conservation. C'est pourquoi il faut conclure qu'un sentiment de culpabilité inconscient a provoqué ces imprudences qui ressemblent à des actes manqués compulsifs ayant pour but de se faire prendre et punir. L'analyse de tels cas, qui d'ailleurs sont très nombreux, nous révèle souvent — pas toujours évidemment — que ce senti-

ment de culpabilité qui a poussé le criminel à se trahir lui-même, n'est pas un remords consécutif au crime, mais que c'est plutôt le désir d'être arrêté et puni, qui forme le mobile essentiel du crime.

*
* *

Et maintenant se pose la question de savoir si, et dans quelle mesure, la criminalité peut être traitée par la psychanalyse.

En ce qui concerne les criminels-nés, ainsi que les criminels à surmoi criminel et les auteurs de délits d'actualité, la psychanalyse est évidemment inapplicable. On ne peut les influencer qu'en faisant appel à leur conscience, et en agissant sur eux pédagogiquement. Mais nous n'attachons qu'une valeur provisoire à cette règle et nous ne la croyons exacte que dans une certaine mesure. Le criminel de métier, qu'il faut considérer comme le type du malfaiteur pur, semble nous poser toute une série de problèmes psychologiques, dont la solution est extrêmement difficile. Je n'ai pas eu souvent l'occasion de traiter analytiquement des criminels de métier. Mais les quelques cas dont je me suis occupé, m'ont porté à croire que ce genre de criminalité représente souvent une sorte de psychose avortée, comme si l'activité criminelle se manifestait sous la forme d'une tentative de guérison spontanée, mais n'ayant réussi qu'en partie. La personnalité du criminel de métier est déjà assez curieuse en elle-même. Pour pouvoir réussir dans son métier le cambrioleur moderne doit jouir d'une adresse remarquable. Il doit avoir des connaissances techniques et souvent même scientifiques, qui ne peuvent être acquises que par un long travail et par des études persévérantes. Ainsi un individu anti-social possède une adresse et des connaissances avec lesquelles il aurait pu (du moins avant la crise), gagner sa vie honorablement et sans aucun risque. La disproportion existant dans ce métier entre le travail et l'énergie dépensée, et les résultats obtenus, semble nous montrer l'existence d'un grand nombre de problèmes psychologiques. En étudiant analytiquement quelques-uns de ces cas, j'ai pu observer constamment que ces individus ne pouvaient pas agir autrement. Tous leurs rapports avec la société se résument dans l'attitude agressive et hostile qu'ils manifestent dans l'exercice de leur métier. Dans les quelques cas que j'ai pu étudier, j'ai remarqué un mécanisme maniaque et paranoïaque qui se cachait derrière cette attitude compulsive et hostile.

Je me rappelle un cambrioleur professionnel bien exercé, le seul cas que j'aie eu l'occasion d'analyser pendant quelques mois, et chez qui j'ai pu remarquer que toute sa tendance au crime était fondée sur un système maniaque et paranoïaque. J'eus l'impression qu'il n'avait pas d'autre moyen pour maintenir les rapports avec le monde extérieur que ces actes criminels et hostiles. La perte des rapports avec la réalité, provoquée par la psychose, me semblait être retardée par le fait que, bien que son attitude criminelle fût agressive et hostile, elle représentait quand même une sorte de rapport réel et direct avec le monde extérieur. Je ne veux point prétendre que nous trouverons le même mécanisme quasi psychotique chez tous les cambrioleurs professionnels, mais j'ai l'impression qu'il pourra être trouvé assez fréquemment. En outre, je suis convaincu que dans certains délits commis par opposition politique passionnée on pourrait démontrer un mécanisme semblable.

Les cas de tendance chronique aux délits d'imprudence ou de crimes commis en état chronique d'intoxication, nous permettent un pronostic plus favorable au traitement psychanalytique. La tendance chronique aux actes manqués, ainsi que la manie, sont des symptômes de comportement névrotique, et peuvent être guéries par l'analyse. Mais c'est surtout dans le cas de criminalité conditionnée par la névrose (qui semble d'ailleurs être la plus fréquente) qu'il est possible de traiter psychanalytiquement le comportement névrotique qui l'a provoqué. Je ne veux pas dire par cela que la psychanalyse prétende guérir tout criminel névrosé. Je dois vous rappeler que les conditions de la criminalité névrotique sont tout autres que celles de la névrose. Vous savez que la névrose se déroule à l'intérieur de la personnalité psychique, que le symptôme névrotique est le résultat d'un conflit psychique et que le caractère de souffrance est tellement fort que le névrosé a vraiment le sentiment d'être malade. Puisque la tension n'est pas supprimée dans la névrose, les tendances inconscientes ne peuvent pas se déverser dans la réalité, elles doivent se contenter de la satisfaction illusoire du symptôme. Vous n'ignorez pas non plus que le but de tout être humain est de dissoudre les tensions désagréables et d'obtenir du plaisir. Or, le traitement psychanalytique de la névrose consiste à essayer de dissoudre les tensions désagréables de souffrance avec la perspective d'obtenir plus tard des plaisirs réels quoique modifiés. C'est de cet espoir

donné au malade que la psychanalyse reçoit son plus important adjuvant.

Par conséquent, plus l'individu souffre de sa prédisposition criminelle, plus les chances de guérison sont grandes. Les cleptomanes, ainsi que les autres maniaques, les criminels par sentiment de culpabilité, ceux qui se trahissent toujours eux-mêmes, certains délinquants sexuels dont la souffrance est particulièrement forte et surtout les exhibitionnistes, qui ne peuvent obtenir de satisfaction sexuelle en dehors de leur perversion, donnent tous dès le début un pronostic favorable. Mais, il se pose alors une autre difficulté thérapeutique.

A mesure que la participation du moi au crime devient plus grande, et que les réalités extérieures fournissent des excuses au moi et parviennent à tranquilliser le surmoi, la guérison est rendue de plus en plus difficile. Cela explique le fait, regrettable au point de vue sociologique, mais qui ne peut pas être évité dans la société actuelle, que la femme cleptomane riche et appartenant à la bonne société a beaucoup plus de chances de guérison que la cleptomane prolétarienne. Car la femme riche et de la bonne société, bien qu'elle éprouve un plaisir véritable à voler des objets qui n'ont pour elle aucune utilité, ou qu'elle pourrait facilement s'acheter elle-même, souffre aussi profondément, car elle se sent mise au ban de la société par sa façon d'agir. Chez la prolétaire, cette compulsion à voler est en rapport avec sa situation réelle, et la conscience de sa maladie est très difficile à obtenir. C'est ce facteur sociologique dont je viens de parler, qui constitue un des principaux obstacles au traitement de la criminalité névrotique dans le cadre de la société actuelle. Il faut tenir compte de la différence entre la criminalité et la névrose. La satisfaction névrotique par le symptôme n'est pas une satisfaction véritable, la tension subsiste ; malgré son érotisation la souffrance reste et la guérison doit dissoudre la tension en la déversant dans la motilité, ce qui correspond à la structure naturelle des pulsions. Dans la criminalité, par contre, le but thérapeutique consiste à obtenir la *renonciation* à certains actes, à *amplifier* les inhibitions, à augmenter la tension ; par conséquent la thérapeutique est dirigée dans ce cas *contre* la tendance naturelle des pulsions. L'homme a ceci de caractéristique, que si jamais il renonce à certains plaisirs, ce n'est que s'il lui reste l'espoir d'en avoir plus tard d'autres sans danger. C'est le caractère

du principe de réalité. Mais qu'est-ce qu'on pourrait promettre au criminel névrosé du prolétariat, pour qu'il renonce à ses tendances criminelles ? La religion a essayé de le faire en nous promettant le paradis ; la science ne peut pas nous procurer une illusion pareille. C'est pourquoi les chances de guérison de l'homme occupant un rang social et intellectuel élevé resteront longtemps beaucoup plus favorables que celles du criminel névrosé du prolétariat.

Les premiers ont la possibilité d'avoir recours à la sublimation, c'est-à-dire qu'ils peuvent modifier les exigences des pulsions défendues en les réalisant d'une façon utile pour la société et satisfaisante pour eux-mêmes. En cas de guérison, l'individu criminel occupant un rang social élevé est libéré des souffrances provoquées par le mépris de la société. Mais en ce qui concerne le prolétaire, la plupart des facteurs pouvant contribuer à sa guérison sont inefficaces, car l'éducation qu'on lui donne actuellement ainsi que les exigences que l'on impose à sa capacité de travail, ne lui rendent guère la sublimation possible. En outre, la prison ne représente pas un abaissement pour lui, ni souvent même une vie matérielle plus mauvaise que celle dont il a l'habitude. Il en résulte cette conséquence déplorable du point de vue sociologique, mais qui pratiquement serait très difficile à éviter, que la criminalité est la névrose prolétarienne et que toutes les exigences des pulsions inconscientes, dont le refoulement a échoué, et que la classe aisée peut transformer en symptôme névrotique, s'extériorisent chez le prolétaire sous forme de criminalité. Puisque le moi du prolétaire a moins à perdre que le moi du bourgeois, il est naturel que la capacité d'inhibition de son surmoi soit beaucoup plus faible. Le succès du traitement des névroses dépend d'ailleurs en grande partie de l'intérêt que le malade peut avoir à être guéri. Nous savons que dans la névrose comme dans la souffrance névrotique, certains mécanismes de plaisir trouvent leur satisfaction. L'individu n'est donc prêt à abandonner un plaisir que s'il a la possibilité d'en acquérir un autre quoique modifié. Le déchargement dans le crime des pulsions défendues est accompagné, même en cas de criminalité névrotique, d'un plus grand plaisir que n'en procure une névrose qui ne s'extériorise pas. Si, comme c'est le cas pour le prolétaire, des primes de plaisir pour l'abandon de la criminalité n'entrent pas en jeu, il manque ce plus important stimulant de guérison qu'est le désir d'être guéri.

*
* *

Quant à la méthode de traitement psychanalytique de la criminalité névrotique, elle est en principe la même que celle employée pour le traitement de la névrose. C'est-à-dire qu'elle vise au déversement des conflits intérieurs inconscients dans la conscience par la méthode de l'association libre et de l'interprétation des manifestations psychiques inconscientes. Mais il est recommandé d'employer une activité un peu plus grande pour le traitement de la criminalité névrotique, que pour le traitement de la névrose pure. Pour cette dernière, il s'agit en général de *détruire* les inhibitions trop grandes, tandis que pour la criminalité, il faut en *créer de nouvelles* pour empêcher le déchargement des pulsions interdites. La méthode du traitement analytique de la criminalité consistera donc pour une part beaucoup plus grande que dans la névrose, à éduquer l'individu et à mieux l'adapter à la réalité. Puisque la psychanalyse n'a pas la possibilité d'agir directement sur le surmoi par des postulats moraux comme, par exemple, la religion ou les institutions analogues, le psychanalyste ne peut faire d'éducation que par l'examen des réalités, en faisant appel à l'intelligence et au moi conscient du malade. Le moi de l'individu ne peut donc être fortifié qu'en faisant appel à sa logique par l'examen de la réalité, et en lui faisant mieux comprendre tout ce que la criminalité névrotique a d'imprudent. Ici nous sommes à la limite des possibilités d'action thérapeutique. Chez l'individu d'une intelligence au-dessous de la moyenne, ainsi que chez le criminel névrosé du prolétariat, qui désespère de jamais pouvoir améliorer sa situation matérielle, la guérison est souvent presque impossible. Bien plus, la sublimation est impossible pour des individus qui ont été brisés par des réalités trop cruelles ou pour ceux qui par leur situation sociale sont obligés de considérer la satisfaction des nécessités vitales les plus élémentaires comme des problèmes presque insolubles. Vous voyez bien que les possibilités de traitement de la criminalité par la psychanalyse ne sont pas encore très favorables, du moins pour ce qui est de la majorité des crimes commis par des prolétaires. En outre, la thérapeutique psychanalytique ne peut s'appliquer qu'à la criminalité névrotique qui d'ailleurs est beaucoup plus fréquente qu'on ne l'imagine. S'il existe une volonté de guérison suffisante au début ou si elle peut être créée au cours du

traitement, la guérison de la criminalité névrotique est toujours possible. J'ai essayé de vous montrer quels sont les facteurs sociaux et psychologiques dont dépend le succès du traitement. Mais les conditions ne diffèrent que quantitativement de celles de la névrose. Quelque bienfaisante que puisse être la thérapeutique psychanalytique des névroses, un rétablissement général et durable de l'état de santé nerveuse de la société dépend en premier lieu d'une prophylaxie clairvoyante, basée sur la connaissance analytique de l'inconscient.

Il en est de même pour la lutte contre ce fléau de la société qu'est la criminalité. Seules des mesures raisonnables d'ordre général, basées sur la psychologie des profondeurs, peuvent contribuer efficacement à la diminution de la criminalité, et encore ne peuvent-elles le faire que quand il n'y a pas d'obstacles d'ordre social.

Je dépasserais les cadres de ma conférence si je voulais vous donner une critique à fondement psychologique de la juridiction criminelle actuelle. Je me contenterai de vous dire que les méthodes de la société actuelle à l'égard du malfaiteur sont tout à fait inaptes, et cela surtout à cause de l'irrationalité et de l'affectivité dont elles sont dominées. N'oublions d'ailleurs pas que nous nous chargeons d'une certaine responsabilité, si nous faisons la critique d'une institution sociale dont le but principal est de protéger la société et de garantir son existence. Nous savons très bien, nous autres psychanalystes, qu'ici plus qu'ailleurs il ne suffit pas de détruire ce qui existe et de s'épuiser en critiques négatives ; il faut aussi montrer le chemin qui mène aux actions plus raisonnables et plus utiles. Et pour finir, je voudrais vous exposer brièvement une solution à ce problème qui d'ailleurs peut se résumer sous une forme beaucoup plus simple qu'on ne pourrait le croire.

Je vais vous en indiquer seulement quelques principes : Il faudra isoler de la communauté le criminel chronique, l'assujettir toute sa vie à un travail sans que cela prenne un caractère pénal infamant et sans tenir compte des idées de responsabilité ou de culpabilité, mais avec l'espoir que le traitement infligé rendra le délinquant apte à retourner dans la société après sa guérison, ou son adaptation (un peu comme la société procède aujourd'hui avec certains individus atteints de troubles mentaux). Voilà, me semble-t-il, ce qu'il y a de mieux à faire avec des coupables dans le but de protéger la société. L'obligation logique de réparer dans la mesure du possible

le dommage causé ou d'en atténuer les conséquences, la mise en pratique de l'idée de « réparation », un relâchement aussi grand que possible de la loi sur la protection du débiteur, quand il y a dommage causé par un délit et, le cas échéant, l'assujettissement à un travail au bénéfice de la victime, voilà le maximum de ce que l'on peut faire pour protéger la propriété légale contre le délit, par des ordonnances de droit civil permettant d'atteindre facilement ce but. Et je crois aussi que cette obligation inéluctable de réparer le dommage causé, jointe au danger de perdre la libre disposition de soi-même par séparation de la société, peut promettre un large succès aux raisonnables pensées de prophylaxie générale. En tout cas, cette obligation ne s'adresse pas à l'affectivité : elle arrache au coupable le bénéfice du plaisir que devait lui procurer son acte illégal ; elle refroidit et intimide bien plus que toute réaction affective et sadique, qui permet au délinquant de réaliser, par la souffrance, ses tendances masochistes, de s'acquitter envers la société en supportant sa peine et de se rendre ainsi libre de commettre de nouveaux méfaits. Et la transfiguration romantique aussi, qui entoure encore aujourd'hui le criminel banni de la société, et lui permet de se sentir un être extraordinaire et véritablement à part, tout ce romantisme du crime, stimulant appréciable dans une carrière criminelle, s'évanouirait si l'on traitait le *crimen* avec la même objectivité que le typhus ou la variole.

Et les fonds économisés par cette justice d'une nouvelle sorte, qu'on pourrait encore considérablement augmenter par la généralisation d'un travail approprié des prisonniers au service de la société, trouveraient un emploi des plus utiles dans une organisation adéquate de la protection de l'enfance, en particulier dans l'éducation des enfants abandonnés.

Comme vous le voyez, ces raisonnements ne se distinguent guère des propositions du biologiste, du criminologiste et du sociologue d'aujourd'hui. Mais assurément, les moyens que nous proposons d'appliquer pour traiter ou guérir chaque délinquant selon son cas, sont foncièrement différents de toutes les méthodes actuelles, dont la société a, malgré de nombreux essais de toutes parts, enregistré les échecs.

Notions élémentaires de Biologie Psycho-Sexuelle [1]

Par le Dr J. LEUBA

I

Mesdames, Messieurs,

C'est de « sexologie » que je dois vous parler. Nous allons commencer par l'exécution de ce mot : il est affreux, il est mal construit et il est vague. Bien qu'il soit fâcheusement consacré par un usage de plusieurs années déjà, bien que de savants congrès se soient réunis sous ce vocable et que notre collègue, M. le professeur Hesnard, ait consacré un important traité à la science nouvelle qu'il prétend désigner, je n'en ferai point usage.

Le terme de biologie sexuelle dit beaucoup mieux ce dont il s'agit. Si je n'avais été pris de court, lors de l'élaboration du programme de nos leçons, j'aurais aimé de dire, plus précisément encore : « biologie psycho-sexuelle ».

Nous voici sur un terrain bien mal délimité. Car cette désignation implique l'étude de l'ensemble des faits biologiques au sens le plus large du mot, c'est-à-dire l'ensemble des faits botaniques et zoologiques, paléontologiques et actuels, — considérés sous tous leurs aspects (anatomo-physiologique, biochimique, psychologique, etc.), — en rapport avec la notion de sexe d'abord, puis avec la reproduction et les phénomènes qui la préparent.

Il nous faut tout d'abord, selon la bonne méthode, tenter de serrer de près la définition et le contenu des termes que nous employons.

La notion de sexe est de celles que nous n'éprouvons pas le besoin de définir, tant elle nous paraît naturelle. Nous l'avons acquise, dès l'enfance, par la constatation de l'ensemble des différences morpho-

(1) Trois leçons professées, en avril-mai 1934, à l'Institut de psychanalyse de Paris.

logiques et physiologiques que nous appelons les caractères sexuels primaires et secondaires. Mais nous l'avons tout d'abord acquise chez les mammifères, et c'est cette notion qui se présente à l'esprit quand on parle de sexes.

A y regarder de plus près, en suivant la filière phyto-zoologique jusqu'aux unicellulaires, on s'aperçoit que cette notion des sexes s'évanouit. Et elle s'évanouit précisément avec le dimorphisme des êtres. Nous concluons de cette indifférenciation en mâles et femelles, chez la plupart des unicellulaires, qu'ils son asexués. En réalité, nous n'en savons rien. Et même on peut, sans avoir à chercher longtemps, trouver à certains moments de l'existence de beaucoup d'unicellulaires des indices favorables à l'idée d'un dimorphisme.

C'est ainsi que chez les Vorticelles on observe, en dehors de la division directe qui est une propriété commune à toute cellule en vie, une conjugaison d'individus différenciés qui ont la valeur de gamètes : l'un est petit, très mobile, l'autre volumineux, tel un ovule. Cette même anisogamie s'observe chez certains Flagellés.

Quand nous refusons aux protozoaires le droit d'avoir un sexe, je ne sais si nous ne portons pas un jugement entaché d'anthropomorphisme et si ce jugement ne correspondrait pas à l'idée préconçue que le fait du sexe implique obligatoirement l'apparition de caractères sexuels secondaires, par quoi, précisément, nous définissons les sexes. Nous ne cessons, dans toutes les sciences, de commettre de ces énormes pétitions de principe.

Par ailleurs, il ne faudrait pas oublier que la division directe n'est pas propriété exclusive de la cellule vivante considérée en tant qu'entité organique, car la division est aussi propriété des parties constituantes de la cellule. C'est ainsi que les sphérules flottants, dits sphérules plasmatiques, des sarcodes âgés se multiplient par division à l'intérieur des sarcodes. Ce fait donne à penser que la vie élémentaire n'est pas simplement le grossier phénomène que nous appelons la vie cellulaire, mais la vie des éléments intracellulaires qui constituent la cellule. On peut même pousser les choses plus loin et concevoir la vie élémentaire sous la forme des micelles colloïdales. On y est pleinement autorisé par les faits bien connus de fécondation, suivie de division, d'œufs d'invertébrés par des milieux chimiques insolites.

Que devient, noyée dans cette conception élargie jusqu'aux équilibres hétérogènes des systèmes électro-colloïdaux, la notion de

sexe ? Un modeste moyen de description, qui, ne pouvant servir à établir des différences entre des objets apparemment identiques, tels que les unicellulaires, ne commence à jouer qu'en faveur des êtres produisant des excreta différenciés de leurs organes reproducteurs. Théoriquement, rien ne s'oppose à ce que l'on admette l'existence de paramécies mâles et de paramécies femelles, de stentors mâles et de stentors femelles. Pratiquement, ces différences ne sont pas visibles à l'œil nu. Cependant, si l'on éprouve le besoin de savoir a partir de quelles différences sensibles on a le droit de parler de sexes, on peut dire, sans crainte de se compromettre, que c'est à partir de l'anisogamie des êtres unicellulaires.

Pour la commodité des descriptions, nous sommes bien obligés de nous en tenir aux faits sensibles. Car il nous serait tout aussi difficile de nous exprimer d'une façon compréhensible en ramenant les phénomènes de la sexualité à leurs éléments primordiaux intracellulaires qu'à un chimiste d'abandonner le langage atomique pour un langage planétaire qui n'est pas encore inventé.

Nous dirons donc que le sexe se définit par les caractères morphologiques des produits qui interviennent dans la fécondation ou par les caractères des porteurs de ces produits.

Et alors nous pourrons définir la sexualité : l'ensemble des faits anatomo-physiologiques, physico-chimiques, nerveux, humoraux, psychiques, qui aboutissent, chez l'individu, à l'expulsion ou à la réception de ces produits sexuels, c'est-à-dire à l'orgasme sexuel.

Cette définition pèche évidemment par plus d'un point, car elle ne fait pas le départ entre les activités sexuelles au sens le plus large, c'est-à-dire au sens libidinal, et les activités proprement génitales. En fait, la sexualité comprend toutes les activités somatiques et psychiques qui aboutissent à l'orgasme ou à ses caricatures.

En outre, si l'orgasme est le fait culminant de la sexualité, il faut bien convenir que ce fait ne s'observe avec certitude que chez les êtres complexes, pourvus d'organes différenciés. Pour les êtres plus simples, la sexualité est l'ensemble des phénomènes qui aboutissent soit à la conjugaison de deux individus, soit à la division directe, soit à l'expulsion de gamètes pouvant être considérés comme mâles et femelles, le plaisir que nous supposons accompagner ces divers phénomènes ne pouvant être qu'une simple inférence, en l'absence de renseignements directs communiqués par ces êtres.

Cet orgasme s'accompagne généralement d'un plaisir intense, qui

est vraisemblablement recherché, d'instinct et avec véhémence, par tout être animal. Je dis généralement parce que, encore un coup, nous ne savons pas avec certitude si tous les êtres, sans exception, en éprouvent du plaisir. La passivité de l'individu femelle, que sa conformation anatomique voue à un rôle récepteur, diminue peut-être, sans l'abolir tout à fait, le plaisir éprouvé.

Chez certains insectes, chez la taupe, la pariade est un viol hideux, consommé après un patient affût ou après un pourchas désespéré.

Il ne faut pas oublier non plus que la douleur peut naître d'un excès de plaisir. Témoins les gémissements qu'exhalent, en copulant, certains animaux, même réputés supérieurs. Témoins également les cris et les embarras de certains chiens qui se satisfont d'une manière auto-érotique, soit par la masturbation, soit par simple association avec un objet érotique (cas d'un chien qui entrait en érection et éjaculait en poussant des cris, à la vue d'une certaine personne. Un fait digne de remarque est que ce chien entrait dans sa puberté et ne produisait pas encore de spermatozoïdes).

On peut objecter que certaines femelles semblent ne recevoir le mâle qu'au prix d'une vive douleur, et l'on se demande, pour cette raison, si les chiennes, par exemple, éprouvent un orgasme. Le fait, d'observation si fréquente, que des chiennes en rut se masturbent, avec tous les signes de la plus intense volupté, sur les pieds de leur maître, prouve à l'évidence que la question ne se pose pas.

D'ailleurs, tout besoin physiologique qui se satisfait procure du plaisir.

Les hurlements de douleur que poussent certaines femelles de mammifères, surtout domestiques, lors de l'accouplement sont provoqués par des causes pathologiques (vaginisme, vaginites, intromission d'un organe mâle disproportionné à la taille de la femelle, etc.).

Nous pouvons poser en fait, parce que nous en avons la preuve à tous les degrés de l'échelle zoologique, et bien que ce ne soit qu'une simple inférence pour un grand nombre d'êtres qui ne nous communiquent jamais leurs impressions, que l'accouplement, sous quelque forme qu'il s'effectue, et, chez les animaux les plus complexes, l'expulsion des produits sexuels s'accompagnent de plaisir et qu'ils sont préparés par toute une série de phénomènes qui comportent probablement, eux aussi, un élément de plaisir. L'on ne s'expliquerait pas, autrement, ces étonnants voyages de nuées de

mâles à la recherche d'une femelle, tels qu'on les observe chez beaucoup de papillons, par exemple (cas du grand paon de jour).

Le plaisir peut n'être pas, dans tous les cas, dévolu en partage aux deux partenaires. Nous y reviendrons.

Quoiqu'il en soit, définir la biologie psycho-sexuelle ainsi que nous venons de la définir, c'est autant dire embrasser toute la biologie générale, en lui adjoignant la psychologie humaine, normale et pathologique, et le peu que nous puissions soupçonner de la psychologie animale. Car les activités sexuelles *sensu latiore* retentissent sur toutes les activités physiologiques.

Vous savez déjà, par l'étude des névroses, que les fonctions en apparence les plus éloignées de la sexualité proprement dite, telles que les fonctions de nutrition, la fonction simplement alimentaire, les fonctiones d'excrétion, notamment d'exonération intestinale, peuvent, dans un très grand nombre de cas, être troublées par des causes qui ressortissent à la sexualité. On en peut dire autant de toutes les fonctions physiologiques, même et surtout cérébrales, sans execption.

Les névroses viscérales, si rebelles aux traitements médicaux, et qui font le désespoir des médecins ignorants de ces relations — ils sont, hélas, la très grande majorité — sont le type de ces troubles.

Les fonctions de motilité peuvent, de même, être gravement troublées par des mécanismes inhibiteurs ou excitateurs en rapport direct avec la sexualité. Les hystéries dites de conversion, manifestées soit par des paralysies, soit par des contractures musculaires, les tics nous le démontrent et surdémontrent quoditiennement.

Vous apprendrez peu à peu comment ces « troubles moteurs », ainsi que nous disons dans notre impayable jargon médical (car moteur signifie qui engendre le mouvement, et une paralysie est dite un trouble moteur), sont commandés, à l'insu du malade, par des conflits d'ordre sexuel.

Pour le moment, notre objet est tout autre. Mais il ne me déplaît pas, au début de ces leçons, de jeter un regard d'ensemble sur le vaste domaine que nous aurons à explorer. L'ayant embrassé du regard, vous accorderez qu'il faut nécessairement nous limiter et nous arrêter à un choix arbitraire des sujets.

Donnons la préférence aux sujets qui permettent, partant de faits simples, de conduire avec aisance aux idées générales, et arrêtons notre choix, pour cette première leçon, à l'étude générale de la

sexualité. Elle nous conduira au problème de la dualité des sexes, qui soulève le problème plus général de l'unité organique, mais aussi une foule de problèmes importants, que nous traiterons dans les leçons suivantes, et qui sont relatifs à l'hermaphrodisme, à l'ambivalence sexuelle, aux manifestations sociales de la sexualité chez les êtres sociaux. Ce programme alléchant ne saurait être traité à fond. Nous ne laisserons pas, au cours de ce grandiose, mais superficiel défilé de problèmes, de lancer quelques fructueux coups de sonde en profondeur.

Il nous faut commencer par serrer de près la définition de la sexualité par rapport au phénomène capital qui en est le corollaire : la reproduction.

Si la fécondation, c'est-à-dire la rencontre et la conjugaison de deux gamètes considérés comme mâle et femelle, n'est pas le centre de la sexualité, elle en est en tout cas, dans certaines conditions, un des effets. Quand le train des choses suit son cours normal, la fécondation suit obligatoirement l'attraction sexuelle. C'est pourquoi nous avons la tendance à regarder l'attraction sexuelle et, d'une manière plus générale, toute la sexualité comme une préparation à la reproduction.

Nous allons voir qu'il faut apporter pas mal de restrictions à cette conception finaliste et que l'appétit sexuel ne correspond pas exclusivement à un besoin de nature qui doive aboutir à la reproduction.

Chez l'homme, par exemple, où le psychisme intervient constamment dans l'activité sexuelle, introduisant, ici le jeu de représentations érotiques stimulantes, là des inhibitions qui interdisent les activités sexuelles *sensu strictiore,* c'est-à-dire les activités génitales, la faculté d'inhiber ou d'exalter l'appétit sexuel a pu donner à penser que l'acte sexuel est une fonction de luxe, et nous tirons grand orgueil (au prix de quelles diminutions, de quels tourments, l'étude des névroses vous le montre) de croire nous être élevés au-dessus d'une fonction vitale primordiale, que son caractère animal nous fait regarder comme indigne de notre adorable cerveau, en prétendant asservir cette fonction qui nous asservit, ou l'ignorer, ou doser les satisfactions que nous lui accordons. Cependant, l'influence du cerveau sur la vie sexuelle de l'homme est telle que l'on peut dire sans paradoxe : le principal organe sexuel de l'homme, c'est son cerveau.

Le seul fait que l'on observe chez l'homme des périodes de rut,

peu apparentes, il est vrai, mais que prouve clairement, pour ne citer qu'un exemple, la plus grande fréquence, à l'automne et au printemps, des attentats sexuels, tels que viols, attentats aux mœurs, outrages publics à la pudeur, crimes de sadiques, etc., ce seul fait devrait nous induire à nous réintégrer modestement dans la zoologie.

En pratique, chez l'homme, c'est la fécondation qui est devenue une fonction de luxe, tant sont nombreuses les manières de satisfaire aux appétences sexuelles, du coït normal aux plus caricaturales expressions névrotiques de cet acte.

Et non seulement chez l'homme, car nous en avons des preuves multiples, indiscutables, chez les insectes sociaux, notamment chez les abeilles, les fourmis et surtout chez les termites. Nous en fournirons des exemples précis à propos du dimorphisme sexuel. Chez les termites les plus évolués, la fécondation est un effroyable privilège réservé à un couple royal prisonnier, tous les autres membres de la cité ayant dû renoncer aux joies de l'amour. Sordides esclaves de sordides besognes, monstrueusement adaptés, sous une « monarchie » de gauche, à un communisme répugnant, ces cellules de la cité ont perdu parfois jusqu'aux vestiges de leurs organes sexuels. En vertu d'un mystérieux consensus, toute la fonction s'est concentrée sur une reine somptueusement logée et servie, entourée d'une garde d'honneur de soldats redoutablement armés, posée comme une mitrailleuse à œufs au centre d'une crypte obscure où s'agite un peuple de nourrisseurs, de nurses, de nettoyeurs, d'agents de police, qui veille à ce que la machine à pondre fonctionne à plein rendement et permet au roi, de temps à autre, une copulation économiquement réglée.

Chez ces termites, la fécondation est tellement une fonction de luxe que tout attribut sexuel, en dehors du dimorphisme, est ôté à quiconque n'y est pas destiné, dès les premiers stades larvaires, par le consentement unanime.

Chez beaucoup d'hyménoptères, en particulier chez les guêpes, la fonction de reproduction est mise en veilleuse. Vienne à disparaître la reine ou à cesser sa ponte, on voit apparaître plus d'un tiers d'ouvrières fécondes, dont les ovaires avaient subi un arrêt de développement par castration nutricielle.

Depuis que la folie communiste s'est répandue dans les sociétés d'insectes humains, on voit apparaître cette même tendance à régler

la fécondation et à dégénitaliser les mauvais reproducteurs. En Allemagne, en Suisse, dans les Amériques, on châtre à tour de bras les producteurs de déchets sociaux. Dérisoire précaution !

Car notre « civilisation », pour des raisons sur lesquelles nous reviendrons, et dont la principale est qu'elle constitue une effroyable névrose collective, s'en charge automatiquement : le nombre des impuissants augmente de jour en jour.

A tous les degrés de l'échelle zoologique, même chez les invertébrés et les protozoaires, on remarque que certaines activités, qui sont proprement sexuelles, n'aboutissent pas forcément à la fécondation. Ces faits, dont nous allons voir quelques exemples, infirment donc, jusque chez les êtres que nous voulons non doués de conscience, l'idée que l'attraction sexuelle aboutisse obligatoirement à la reproduction.

Cela est vrai quand les processus se déroulent suivant un cours normal, c'est-à-dire suivant le cours le plus général. Mais nous connaissons des déviations très nombreuses de l'activité sexuelle normale chez les êtres les plus divers, et même chez des êtres réputés très inférieurs.

(A ce propos, je tiens à exprimer ici une idée à laquelle j'ai la faiblesse de tenir beaucoup, parce que je l'ai trouvée tout seul. Quand on dit l'échelle zoologique, on veut simplement établir, pour la commodité de la description et des repères, des différences morphologiques entre les êtres, qui permettent de les classer suivant un ordre de complexité croissante. Bien entendu, l'homme s'est modestement juché au haut de l'échelle, en vertu de sa conception égocentrique du monde. Je trouve assez piquant de le faire descendre de son perchoir en soutenant que, du point de vue biologique, il n'y a pas lieu de faire cette distinction en inférieurs et supérieurs. En biologie, où l'on voit tout le monde exercer au dépens d'autrui son droit de vivre, il n'y a qu'une supériorité, c'est celle qui consiste à se maintenir en vie et, si possible, à perpétuer son espèce. La vraie supériorité, ce n'est pas dans ces mécanismes compliqués, d'équilibre si fragile, des métazoaires que je la vois, c'est dans le protozoaire, qui a réalisé depuis des cent millénaires le miracle de condenser dans une molécule de matière vivante toutes les fonctions de la vie.)

Voyons donc les faits. Vous savez, ou plutôt vous ne savez plus, mais je vais vous le rappeler, ce que sont les anthérozoïdes de fougères.

Sous les frondes fertiles des fougères se développent des amas de sporanges, microscopiques sphérules pédiculés remplis de spores. Ces

spores sont mises en liberté par l'éclatement du sporange, tombent à terre et germent, au bout d'un temps plus ou moins long, en un minuscule prothalle : c'est le cycle asexué des fougères. Sur ce prothalle apparaissent des organes reproducteurs mâles, les anthéridies, qui libèrent des anthérozoïdes, cellules flagellées, de l'ordre de grandeur d'un spermatozoïde de batracien. Ces anthérozoïdes nagent activement dans la rosée que retient le prothalle et gagnent les archégones, où gîte un ovule. C'est de cet ovule fécondé que germe la plantule qui deviendra fougère : le cycle de la reproduction est fermé par cette phase sexuée.

Pour autant que l'on puisse l'inférer de réactions microchimiques, l'archégone sécréterait un acide organique voisin de l'acide malique. Or on peut attirer, dans une solution d'acide malique, des anthérozoïdes de fougères avec la même frénésie qu'ils mettent à plonger dans l'archégone. Dans ce cas, ils nagent au-devant d'une mort certaine, non d'une fécondation.

Vous objecterez qu'il s'agit ici d'êtres très simples, qui subissent, sans en être conscients (qu'en savons-nous ?) un chimiotropisme positif, et qui peut-être n'a aucun rapport avec l'attraction sexuelle des métazoaires ? Répondons : prouvez que, chez les métazoaires, une attraction du même genre ne joue pas, de femelle à mâle, par l'intermédiaire du système nerveux. Vous trouvez cet argument douteux ? Bien. Prenons la question par un autre bout. Que savons-nous, au juste, de ce qui joue dans cette mystérieuse attraction ? Exactement rien. Il y intervient manifestement jusqu'à des causes cosmiques. J'ai l'air de verser dans le spiritisme : voyez plutôt.

Tous les paysans vous diront qu'il faut se donner garde de semer les fèves à la lune rousse, parce que la plante sera « mangée » des pucerons. Ce que l'empirisme observateur a découvert depuis des siècles, les zoologistes ne l'ont compris que depuis quelques lustres. Les cycles sexués de la reproduction des pucerons qui parasitent les fèves ont des rapports étroits avec les phases de la lune.

Et le palolo ! Voilà un phénomène impressionnant ! Le palolo est une néréide, gros ver annélide marin, pélagique, vivant au large des Caraïbes. Ce ver est dioïque. Chez le mâle comme chez la femelle, les glandes sexuelles sont portées par les segments de la moitié postérieure du corps. Au moment de la maturité des produits sexuels, ces vers gagnent en foule le littoral. Cette migration s'effectue à une date qui a une fixité astronomique, après l'équinoxe du printemps, si je ne fais erreur, et correspond à une phase précise de la lune. C'est si vrai que tout le monde le sait, sur le littoral : les indigènes, et tout le

petit peuple des tortues terrestres, des crabes terrestres, etc., qui tous descendent, au soir de la nouvelle lune, vers le littoral pour faire ripaille. Les vers, venus en masses denses pour mêler leurs précieux produits, en abandonnant les segments chargés de semences, sont un régal pour tous ces goinfres, qui s'imposent de longs et périlleux voyage afin de ne pas manquer l'heure du banquet.

C'est l'occasion de grandioses orgies pour les indigènes, qui s'empiffrent de palolos, de crabes et de tortues, et se soûlent somptueusement de vin de palme.

Cet été, j'ai observé chez des infusoires un phénomène qui, à ma connaissance, n'a jamais été décrit. J'avais expérimenté, dans différents buts, la valeur nutritive de certains milieux où j'élevais des infusoires, et j'avais obtenu, dans l'un de ces milieux, une « culture », ou plutôt un élevage, puisqu'il s'agit d'animaux, de paramécies, de stentors et de stylonichia qui était une véritable bouillie d'infusoires.

Dans ce milieu nutritif favorable, les divisions directes s'observaient à foison. Un jour, disposant de quelques loisirs, je me vissai au microscope tout un après-midi, et j'eus la surprise de voir, chez des paramécies en gouttelette pendante, ces animaux se livrer à de véritables simulacres de conjugaison. Il ne s'agissait pas du tout d'accolements fortuits, bouche à bouche, de deux individus attelés à une même particule alimentaire. Il s'agissait bel et bien d'accolements par un point quelconque du corps, tout à fait identiques à ceux que l'on observe au début de la conjugaison, mais sans résorption de leur membrane au point de contact. Ces infusoires manifestaient une activité tout à fait insolite, une agitation frénétique et incessante.

On avait vraiment l'impression, quand on est familiarisé avec le tempo habituel de leur activité, que tous ces infusoires étaient en rut. On les voyait s'accoler durant un laps qui variait de quelques minutes à plus d'une heure, sans que jamais leur membrane se résorbât, ni que l'on pût observer le moindre mouvement de leurs noyaux.

J'ai suivi, dans cette gouttelette, un certain nombre de divisions, sans qu'aucune eût été précédée d'une conjugaison vraie, avec fusion des noyaux.

Vous direz que l'interprétation de ces faits est bien délicate, qu'il est facile de projeter son propre érotisme sur les bêtes que l'on

observe. Accordé : c'est d'autant plus facile que la curiosité des naturalistes procède en ligne droite d'une sublimation des curiosités sexuelles de l'enfant ; l'analyse des naturalistes le révèle. Mais, je le répète, à observer ces faits de l'extérieur, en naturaliste désintéressé, on ne pouvait pas ne pas voir, dans l'agitation exceptionnelle de ces infusoires, dans leurs accolements stériles, une sorte de satisfaction érotique en soi.

Et puis, ce n'est pas seulement cette agitation insolite qui le donne à penser : on ne peut comparer la conjugaison à une fécondation, l'un des infusoires étant regardé comme mâle, l'autre comme femelle, puisqu'il n'y a chez eux aucun dimorphisme sexuel.

La fécondation est la compénétration de deux cellules différenciées, produites par un ou deux êtres impliquant un sexe ou individu mâle, un sexe ou individu femelle, les deux sexes étant très souvent portés par le même individu.

Chez les protozoaires (à l'exception des phytoflagellés réunis en colonies), on ne peut se permettre cette identification, à moins d'admettre, ce qui est concevable, les individus étant hermaphrodites ou même de sexes différents, que la conjugaison réalise un échange de particules mâles et femelles. Mais, pour réaliser cet échange, de même que pour réaliser le coït, il y a rapprochement préalable des individus. Et, dans le cas de la conjugaison, c'est le corps du protozoaire en tant qu'entité animale qui s'accole au corps de son partenaire.

Il y a donc quelque chose de plus, dans l'attirance mutuelle de deux infusoires avant leur conjugaison, que dans la fusion de deux gamètes mâle et femelle différenciés. Et l'on peut admettre que cet accolement, en vertu de la même attraction mystérieuse qui joue entre mâle et femelle chez les métazoaires, s'accompagne d'un plaisir érotique diffus (conscient ou non : même si l'infusoire en a conscience, ce n'est qu'un épiphénomène).

Cet érotisme diffus pourrait alors, dans certaines conditions, trouver à se satisfaire dans un acte qui n'aboutit pas à la reproduction, mais qui peut aboutir à une mort subite dans l'acide malique, comme chez les anthérozoïdes de tout à l'heure, ou à un accolement passager, sorte de baiser prolongé, dans le cas des infusoires qui se livraient à des simulacres de conjugaison.

Tout cela vous semble bien théorique et invérifiable par vos propres moyens. En ce cas, recherchons d'autres preuves d'une activité nettement sexuelle qui demeure stérile.

Voyez les hannetons, qu'une prédominance des mâles sur les femelles a (peut-être ; ce n'est qu'une explication anthropomorphiste) induits à des accouplements homosexuels des mâles.

Chez un hyménoptère du genre *Schizaspidia,* sur lequel nous aurons l'occasion de revenir, les mâles, dans l'attente des femelles à naître, sont si ardents qu'ils copulent entre eux.

Je ne vous apprends rien en disant que les chiens en font autant, *coram populo,* d'où l'adjectif cynique.

Les génisses en rut se cavalent dangereusement et se lèchent mutuellement la vulve, refusant parfois le taureau, quand elles sont particulièrement ardentes à cette perversion. Faut-il invoquer ici les coïts anaux ?

D'ailleurs, chez les métazoaires, tous les préparatifs à l'acte sexuel proprement génital, c'est-à-dire à l'expulsion des produits sexuels pendant l'orgasme, tout ce que nous appelons les bagatelles de la porte, tend avant tout, non pas à la conjugaison des sexes et des éléments sexuels, mais à un plaisir préalable à l'union des individus. L'acte fécondant ne dure en général que peu de temps, comparativement au temps dépensé en préliminaires. C'est très loin d'être toujours vrai. Rien de plus nuancé que les cérémonies de la pariade dans la zoologie. L'escargot des vignes (*Helix pomatia*) prélude — au sens le plus étymologique du mot — à la copulation par une interminable friction des lèvres, face à face. J'ai observé, sans interruption, ces amusettes de six heures à treize heures chez un couple d'escargots. Après sept heures de ces préparatifs, aucun des deux n'avait encore dégaîné son dard.

Chez certains poissons, ces préliminaires durent plusieurs jours ; ils ont une grâce qui en font un spectacle agréable à observer. Tels sont ceux des macropodes.

Dans le sens opposé, vous connaissez déjà les amours orageuses des félins, accompagnées de redoutables soufflets, des vagissements diurnes et nocturnes des chattes inconsolables et des cris de colère des matous qui se chamaillent pour la possession de la femelle. Chez eux, la copulation est très rapide.

Chez les insectes, si les préliminaires, les voyages d'exploration à la recherche des femelles, les longues attentes des mâles à l'affût, les batailles des mâles pour le choix d'une femelle (comme chez notre grillon, par exemple ; c'est aussi vrai de nombre d'oiseaux et d'ongulés) durent assez longtemps, la pariade se fait avec une rapidité variable.

Ainsi, chez *Schizaspidia tenuicornis,* hyménoptère térébrant qui parasite les fourmis et dont les larves se font transporter dans les terriers de celles-ci, les mâles, nés les premiers, attendent, frémissants, trépignant sur les feuilles des plantes à l'entrée des terriers d'où elles vont éclore, la naissance des femelles et se précipitent sur elles dès leur apparition au jour.

D'autres, après les cérémonies des fiançailles, vaquent pendant des jours à leurs occupations, accouplés sans paraître bien pâmés. C'est avant l'accouplement et dans les premiers temps de l'intromission que se situe probablement le plaisir.

Tout cela prouve que les phénomènes qui précèdent l'orgasme, ceux que l'entomologiste Fabre appelle « les saintes agaceries des amours », ont un caractère de nécessité propre qui les rend indépendants du phénomène de la fécondation. Ils deviennent une nouvelle fonction de l'individu, fonction procréatrice au bout du compte, mais qui absorbe tout l'individu et met en jeu toute sa sensibilité, sa motricité, son psychisme. *C'est la fonction érotique.*

En résumé, il y a deux ordres de faits dans la sexualité : une sexualité primitive, élémentaire, qui attire l'un vers l'autre deux éléments considérés comme mâle et femelle, et que l'on pourrait dire étrangère à la conscience, celle-ci n'étant qu'un épiphénomène. Et une sexualité individuelle, qui consiste en un ensemble de phénomènes très complexes : phénomènes humoraux, psychiques, nerveux, musculaires, vasculaires, etc., qui aboutissent normalement à l'union sexuelle des individus. A certains égards, il serait préférable de dire : à l'émission des produits sexuels. Car dans les cas où il n'y a pas copulation, — et ils sont très nombreux, — les apprêts de l'émission et l'émission elle-même sont empreints d'une volupté très manifeste. Il suffit d'avoir vu opérer des poissons ou des tritons pour s'en convaincre.

Toutefois, il serait hasardeux de conclure de tous ces faits que l'accouplement implique toujours, sinon le consentement heureux de la femelle à l'agression du mâle, du moins un plaisir réciproque, encore qu'inégal.

La dramatique pariade de la taupe semble offrir une exception difficilement explicable, quand tout ce que nous savons de la copulation des mammifères tend à montrer une ardeur égale chez le mâle et chez la femelle (1).

(1) Les organes de fixation, annexés au pénis ou aux membres, que l'on

Mme Marie Bonaparte a fait ressortir, récemment, la crainte qu'éprouve toute femelle de l'effraction du mâle et la nécessité, pour que la femelle accepte cette effraction, d'une érotisation de la zone destinée à cette effraction. On peut donc supposer que la taupe femelle a une connaissance innée du danger qui la menace, mais que, par une singulière exception chez les mammifères, elle n'est pas érotisée.

Peut-être aussi ce pourchas de la femelle par le mâle n'est-il que la conséquence d'une feinte, une de ces dérobades dont sont coutumières les femelles de mammifères. La taupe aussi, peut-être, *fugit ad salices, sed se cupit ante videri*. Elle est aveugle ? Comme si les odeurs ne jouaient pas, dans la fonction érotique, un rôle énorme, développé au degré d'une véritable perversion chez une foule d'insectes sociaux et sub-sociaux, l'homme y compris.

Mais ceci est une autre histoire. Elle doit être traitée avec les instruments et les déviations de la fonction érotique.

Quoi qu'il en soit, le cas de la taupe laisse subsister un doute quant au plaisir éprouvé par la femelle de certains animaux. Ce doute s'aggrave quand on interroge les insectes.

Prenons le cas des *Scleroderma*, guêpes américaines, et, plus précisément, le cas de *Scleroderma macrogaster*, des Etats du Sud. Cet insecte est ainsi nommé parce que, comme son nom l'indique, il a un tout petit abdomen. Mais il est susceptible de grossir. La femelle (notons, en passant, qu'il en existe deux formes, ainsi que deux formes de mâles : ailée et aptère), lorsqu'est venu le moment de pondre, se met à la recherche d'un garde-manger pour sa progéniture. Il lui faut chair vive et succulente. Ce moucheron de trois millimètres s'attaque à une chenille ou à une larve de coléoptère mille fois plus grosse que lui. Pendant trois à quatre jours, il s'acharne sur cette proie vivante, la mordillant partout, notamment vers les muscles des puissantes mandibules, crainte de malentendu. La larve finit par être paralysée. La petite guêpe se gorge alors des sucs qui suintent de ses morsures. Son ventre grossit très vite, ses ovaires se développent et elle pond ses œufs, fécondés auparavant, vous aller voir comment.

Les larves consomment le monceau de chair demeurée vivante et

observe chez nombre d'espèces animales, auraient pour effet d'empêcher la femelle de se dérober à l'acte sexuel, écrit un naturaliste des pays nordiques, et ce serait la preuve que la femelle ignore l'orgasme. C'est surtout la preuve que ledit naturaliste est nordique.

fraîche, quoique inerte. La mère, soit dit en passant, dévore parfois ses propres larves, apparemment pour proportionner leur nombre à la quantité de nourriture dont elles disposent. Leur développement achevé, les larves tissent chacune son cocon, tous les cocons étant en fin de compte réunis en une masse commune.

Au bout de treize à trente jours, les mâles éclosent, les premiers. Leur premier soin, à peine secs, est de perforer le cocon des femelles, qui n'ont pas encore terminé leur temps de nymphose, et de les féconder. Les femelles mûres sont aussi fécondées par ces mâles enragés, si ardents qu'ils cherchent à s'accoupler entre eux. Ils ne redoutent pas non plus l'inceste, s'accouplant avec leur propre mère, dont la vie est assez longue pour qu'elle puisse s'unir encore à ses petits-fils.

Ici, nous sommes en présence d'un phénomène vraiment troublant : la fécondation d'une femelle à l'état de nymphe, c'est-à-dire dans un état tel que nous ne savons pas quelle consistance ont ses organes.

En pareil cas, l'on a le droit de se demander dans quelle mesure la femelle, endormie dans sa vie latente, prend part à la copulation et quel plaisir elle en peut éprouver.

Quoiqu'il en soit de ces cas particuliers, la sexualité individuelle aboutit normalement au plaisir procuré par l'union sexuelle des individus. Cet aboutissement n'implique pas que la fécondation soit le phénomène essentiel de la sexualité. C'est l'union sexuelle de deux individus qui devient le phénomène essentiel, ou sinon l'union, leur rapprochement en vue de l'émission des produits.

Dès lors, l'objet de la biologie sexuelle n'est pas uniquement la fécondation. C'est, avant tout, le mécanisme individuel qui prépare l'union sexuelle et, secondairement, la fécondation, celle-ci n'ayant lieu que par l'heureuse rencontre de conditions indispensables.

Il nous faut donc examiner maintenant ce que nous devons entendre par le sexe.

Aussi longtemps que nous n'aurons pas pu donner des sexes une définition neuro-chimique, distinguer un sexe mâle et un sexe femelle impliquera toujours des différences morphologiques entre les individus et les produits sexuels que l'on regarde comme mâles et femelles (1). Cela nous amène tout droit à la notion du dimorphisme sexuel.

(1) La définition génétique du sexe, pour rigoureuse qu'elle soit, est une explication morphologique.

A vrai dire, chez les êtres réputés inférieurs, ce dimorphisme n'est pas toujours très apparent. Il y a même des cas où les éléments sexuels sont peu différenciables. Ainsi des Hydrozoaires quand ils recourent, à côté de la multiplication par bourgeonnement, à la reproduction sexuée. Les éléments femelles sont alors constitués par des cellules mobiles qui se promènent entre l'endoderme et la mésoglée et se phagocytent mutuellement. C'est la cellule qui a réussi à absorber toutes les autres qui devient l'ovule, fixé dans le gonophore femelle. Les spermatozoïdes se forment dans un gonophore mâle. Ces divers éléments sont expulsés au dehors et se rencontrent on ne sait comment.

Sans nous attarder à ces détails, sauf à énoncer ce fait, capital, de l'indifférenciation des glandes, au début du développement embryonnaire de tous les métazoaires pourvus de glandes sexuelles, allons tout droit à l'essentiel.

Le fait essentiel, en ce qui concerne la différenciation des produits sexuels mûrs, c'est que les gamètes mâles sont mobiles, les gamètes femelles immobiles.

Les gamètes mâles ont une structure qui leur confère un rôle actif, moteur, de pénétration. Ce même caractère se retrouve dans l'organe copulateur mâle, que cet organe soit dépendant de l'individu ou qu'il en soit détaché, comme c'est le cas chez certains céphalopodes octopodes ou décapodes. Chez les mâles de ces mollusques, les spermatophores sont contenus dans un bras qui se détache, nage pour son propre compte à la recherche de la femelle et s'insinue dans la cavité palléale de celle-ci. C'est la femelle qui utilise ensuite les spermatophores, en les répandant sur ses œufs.

C'est à dessein que j'ai dit « organe copulateur » plutôt que pénis, car la copulation peut s'effectuer de façons très diverses, voire sans pénis. Ainsi, chez une araignée exotique du genre *Linyphia*, le mâle utilise une de ses palpes maxillaires pour féconder la femelle. Cette palpe possède une ampoule avec un canal spiralé. A l'aide de cette palpe, le mâle recueille tout d'abord son liquide séminal, puis il l'introduit, comme avec le doigt, dans le vagin de la femelle. Cette singulière manœuvre prend l'aspect d'une opération gynécologique faite chastement et avec gravité.

Vous savez déjà qu'à de rares exceptions près, telles que celles du canard et du cygne, les oiseaux ne possèdent pas de pénis et se bornent à affronter leur cloaques.

La copulation des anoures, de même, se fait sans pénis, par simple apposition des orifices cloacaux.

Les mâles de plusieurs poissons vivipares sont pourvus d'un pénis ; ce sont des exceptions au mode habituel de fécondation, à l'extérieur, des produits expulsés.

Les gamètes femelles, à l'inverse, ont une structure qui leur confère un rôle passif de réception. Et cela est aussi vrai des organes génitaux femelles, auxquels est dévolu, dans la règle, un rôle récepteur de l'organe mâle. (Il peut arriver que l'organe femelle soit préhenseur, quand il n'y a pas pénétration. C'est le cas chez les tritons femelles, qui appréhendent avec leurs grandes lèvres, œdématiées à la saison des amours, les spermatophores déposés par les mâles.)

Cette règle générale est aussi vraie des végétaux : urne de l'archégone ←— anthérozoïdes mobiles ; urne de l'ovaire des phanérogames ←— tube pollinique, etc.

Nous voici venus à bout de ces définitions. Je m'y suis attardé un peu longuement pour vous montrer, avec preuves à l'appui, que, chez les métazoaires qui ont atteint à un certain degré de complexité — c'est particulièrement net chez l'homme, — on est amené à regarder la fonction érotique comme ayant la primauté sur la fonction de reproduction.

Nous nous arrêtons au seuil de l'étude du dimorphisme sexuel, qui fera l'objet de la leçon suivante.

II

Le Dimorphisme Sexuel

LES CARACTÈRES SEXUELS PRIMAIRES ET SECONDAIRES. — NOTIONS ÉLÉMENTAIRES D'EMBRYOLOGIE. — LES HORMONES SEXUELLES ET LA GÉNÉTIQUE.

Il faut entendre par dimorphisme sexuel l'ensemble des différences morphologiques entre les individus producteurs d'éléments sexuels. Cette définition est des plus pauvrement approximatives, parce que la botanique et la zoologie ont été pendant très longtemps des sciences purement descriptives, attentives surtout à la forme extérieure des êtres et à leur classification. Cependant, il

faut bien partir de quelque part, et, à tout prendre, c'est bien en partant de la morphologie que les choses se présentent le plus simplement.

Nous avons vu, partant des éléments sexuels, que le dimorphisme consiste en ce que la structure des éléments et organes reproducteurs mâles leur confère un rôle actif, de pénétration, tandis que celle des éléments et organes reproducteurs femelles leur confère un rôle passif, de réception.

Nous examinerons plus tard quelles conséquences psychiques ces différences entraînent chez les êtres qui ont atteint à un certain degré de développement intellectuel. Rien ne s'oppose à ce que nous soulignions, dès à présent, l'agressivité du mâle, d'où découle le sadisme, dans ses rapports avec la femelle et avec ses rivaux mâles. Nous nous bornerons pour l'instant à l'énoncer. Il nous faut tout d'abord rechercher jusqu'à quel point ces différences physiques sont perceptibles et à quoi elles sont dues. Car des différences aussi marquées que celles qui existent entre une poule et un coq, entre une cochenille mâle et une cochenille femelle, entre l'homme et la femme, semblent impliquer une répartition nette et strictement générique des causes qui déterminent ces caractères.

En effet, si ces différences sautent aux yeux chez les êtres dioïques, on est bien obligé de constater que les êtres monoïques ne sont pas différenciés. C'est le cas d'un très grand nombre d'invertébrés, chez qui l'on ne peut distinguer ni mâles, ni femelles : tous les individus sont semblables.

Prenons le cas des cestodes, fort instructif parce que l'uniformité des conditions dans lesquelles ils vivent, en tant qu'endoparasites délivrés du souci de rechercher des proies, simplifie au maximum les appareils d'adaptation à des conditions d'existence variables et difficiles. Chez eux, à de rares exceptions près, toutes les espèces sont monoïques. Entre cent tænias, cent triænophorus, cent dibothryocéphales, rien ne nous permet de discerner des individus qui soient plus mâles que femelles, ou inversement. Dès lors, n'est-ce pas un fait frappant de voir apparaître des différences morphologiques dès qu'intervient une séparation des sexes ?

C'est ce qui s'observe chez *Dioïcocestus acotylus*, espèce chez laquelle les sexes sont séparés. C'est déjà, en soi, un fait intéressant que cette exception dans une classe de vers où le gonochorisme est de règle. Mais, ce qui nous intéresse, ce n'est pas tant

l'exception comme telle que les conditions dans lesquelles on la voit apparaître. Car le parasite ne se rencontre jamais à l'état isolé, soit mâle, soit femelle : on le trouve toujours en double exemplaire, l'un mâle, l'autre femelle. C'est donc que d'un œuf unique naissent deux êtres qui refont une unité organique bipartite.

Nous touchons ici à un problème capital, auquel est lié le problème de l'ambivalence sexuelle : c'est le problème de l'unité organique.

En disant que la présence constante du *Dioïcocestus* à l'état de paire dans l'intestin de son hôte réalise l'unité organique, nous sommes peut-être victimes d'une illusion. Car, précisément chez les cestodes, nous ne savons pas si l'entité que nous appelons *un* tænia, *un* triænophorus, *un* dibotryocéphale, représente réellement un organisme unique. Chaque proglottis (ou segment) de ces vers est pourvu des organes, nécessaires à la vie, que nous avons accoutumé de constater chez l'animal isolé (compte tenu des modifications entraînées par le parasitisme). De quelque façon que l'on résolve pour son propre compte la question de savoir si l'on a affaire, dans ces cas, à une colonie animale ou à un être unique, on est bien obligé de s'arrêter à l'idée que le *Dioïcocestus* rétablit l'unité du cestode monoïque au moyen de deux organismes distincts, quoique toujours appariés, et présentant des caractères particuliers aux deux formes mâle et femelle.

Certes, on peut objecter que nous ne savons pas si le gonochorisme est originel chez les cestodes, ni si le *Dioïcocestus* ne représente pas un type primitif de cestode dioïque. Il semble bien, cependant, que l'organisation générale des cestodes soit dans la droite ligne de celle des invertébrés hermaphrodites. Or, la femelle du *Dioïcocestus* est ratée, si l'on peut dire. Tandis que tous les cestodes ont, dans chaque proglottis, un vagin et un pénis, le *Dioïcocestus* mâle a bien un pénis, mais la femelle n'a pas de vagin. Les dards du mâle, véritables perforateurs, pénètrent en un point quelconque des proglottis femelles et déversent les spermatozoïdes dans le parenchyme. Ceux-ci gagnent les oviductes par des mouvements amiboïdes.

Chez les cœlentérés vivant en colonies, par exemple chez de nombreux hydrozoaires, chez les méduses siphonophores et acalèphes, chez les bryozoaires, la différenciation est poussée beaucoup plus loin ; elle aboutit à une spécialisation des fonctions par le moyen d'individus distincts et pourtant soudés à la colonie.

On peut même se demander si, chez les insectes sociaux très évolués, comme le sont certains termites et fourmis, l'on n'a pas affaire à une entité organique dont les diverses fonctions soient réparties sur des individus vivant d'une vie apparemment autonome, au lieu d'être inclus dans une même enveloppe tégumentaire ou réunis sur un commun appareil de fixation. Cela serait gros de conséquences philosophiques. Cette manière de voir aurait, pour le moins, le pouvoir de rassurer les gens que révolte l'idée d'être normalement et originellement bisexués au point de vue psycho-physiologique, l'ambivalence sexuelle apparaissant alors comme étant de l'essence même de tout être animal, si ce n'est de tout être vivant.

On est vraiment fondé à se poser ce problème de l'entité organique multipartite, quand on sent, dans chaque mode d'activité de certains termites, et jusque dans la manière rigoureuse dont est réglé le nombre des individus constituant les différentes classes sociales, une autorité qui ressemble étonnamment au libre-arbitre d'une intelligence unique, exerçant sa « mon-archie » sur les cellules de la cité (voir p. 543).

Parler ici de mon-archie, c'est évidemment tomber dans l'erreur anthropomorphiste. La reine est un monstrueux sac à œufs, qui entonne de la nourriture par un bout et pond à chaque seconde un œuf par l'autre bout. Le roi ? C'est presque un parasite, tout à fait effacé. Mais enfin, les choses se passent comme si.

Nous en savons encore trop peu sur la psychologie des insectes sociaux pour nous attarder à ce problème. Il suffit qu'il soit posé.

Pour l'instant, retenons un fait : les animaux dioïques offrent une différenciation morphologique qui est liée à la présence de glandes sexuelles mâles ou femelles. Ce dimorphisme sexuel s'observe aussi chez beaucoup de phanérogames et de cryptogames dont les sexes sont séparés (palmiers, fougères, etc.). Il nous faut examiner avec quelques détails ce dimorphisme.

Cet examen peut vous paraître superflu : les différences morphologiques entre les organes génitaux masculins et les organes génitaux féminins sont si évidentes ! C'est que le dimorphisme n'est pas limité à ces seules différences. Et même, dans l'ensemble de ces caractères locaux, que nous appelons *les caractères sexuels primaires,* les différences ne sont pas partout aussi évidentes que chez l'homme. Chez l'homme lui-même, l'identique origine embryologique de ces organes fait qu'ils peuvent, à la faveur d'un trouble du développement, s'arrêter dans leur évolution à un stade mal diffé-

rencié, dont on ne peut dire, d'après son seul aspect, s'il est mâle ou femelle.

Il importe donc de montrer comment ces organes se développent, car les conditions de leur développement, et notamment les rapports intimes de l'appareil génital avec l'appareil urinaire, entraînent des conséquences psychiques d'importance.

Anfin de n'avoir pas à y revenir, soulignons tout de suite, parmi ces conséquences, le caractère général de l'érotique uréthrale. Le Dr Nacht, qui vous parlera des troubles de la sexualité, ne manquera pas de développer les faits concernant cette déviation, normale peut-on dire, de l'érotisme sur le canal urinaire.

Cette érotique uréthrale joue un rôle chez des gens qui ne sont nullement névrosés, si cette espèce existe vraiment. Je ne pense pas qu'il y ait au monde un homme qui, dans sa prépuberté, ne soit entré en compétition avec ses *æquales* pour la puissance du jet de son urine. Il y a des perversions bénignes, mais extrêmement fréquentes, qui consistent, pour un homme, à retenir son urine parce qu'il éprouve un vif plaisir au spasme du *verru montanum* et du périnée pendant qu'il la retient, et un plaisir non moins vif à vider sa vessie.

Voici un exemple très typique du plaisir que procure la miction, chez des hommes survirils. Je l'emprunte à un livre admirable : *Les hommes sans nom,* de M. Jean des Vallières. L'auteur prête à son héros, qu'il appelle le colonel de Joyeuse, caractère d'une virilité exceptionnelle, les propos suivants :

« Un instant, le colonel s'est interrompu pour sauter sur un talus ; solidement établi sur ses jambes, le regard haut, le fume-cigarette dressé entre les dents, il continue en pissant face à la mer :

» Je hais, par exemple, les gens honteux d'eux-mêmes qui se cachent pour pisser. C'est un geste viril, qu'il est agréable d'accomplir au soleil, devant un horizon vaste. Mais de là à faire ça exactement devant la baraque de ces dames et demoiselles de messieurs les adjudants, qui peuvent y voir une offense, ou au contraire un spectacle trop plaisant, il y a une nuance, une nuance que n'ont pas saisie, la semaine dernière, une dizaine d'acrobates, fin saouls, d'ailleurs, qui revenaient du port et se sont alignés tous les dix en travers de la route devant ladite baraque, pour faire un concours à celui qui pisserait le plus loin. Il y en a un, paraît-il, qui pissait à sept mètres, raide comme une trajectoire de 75. Un type épatant ! Je leur ai naturellement foutu quinze jours à tous, huit seulement au type des sept mètres, parce que c'est un talent. »

Mais laissons ces bagatelles et revenons-en à l'embryologie des

organes génitaux externes. Je n'en ferai d'ailleurs qu'une rapide esquisse, à l'usage de ceux d'entre vous qui ne sont pas médecins.

Premier fait à retenir : chez l'embryon de tous les métazoaires, l'homme y compris, les glandes sexuelles ne sont pas différenciées histologiquement. Il en résulte que, pendant toute une période du développement, le sexe est indéterminé et indéterminable, les organes émetteurs eux-mêmes n'étant pas non plus différenciés. Pendant toute cette phase de développement, à ne juger que sur la morphologie, les deux sexes sont donc en puissance chez l'embryon.

Cette indifférenciation peut subsister jusqu'à l'âge mûr chez certains invertébrés. C'est ainsi que, chez l'escargot, il n'y a pas, comme il est de règle chez les êtres hermaphrodites, une glande mâle et une glande femelle : il y a une glande hermaphrodite, identique à elle-même dans toutes ses parties, et qui déverse des produits différenciés par un oviducte et un canal déférent distincts, mais contigus. Nous verrons plus loin que la glande sexuelle primitive du crapaud mâle est un ovaire en puissance ; cet ovaire ne parachève pas son évolution tant que sa croissance est inhibée par le testicule, mais il peut devenir un ovaire fertile, même chez un crapaud adulte, par simple suppression du testicule. Nous verrons aussi que, chez les oiseaux, la femelle, à l'inverse, est un mâle en potentiel.

En ce qui concerne les organes génitaux externes, sans nous attarder aux mille variétés qu'ils offrent chez les animaux, car cette anatomie comparée pourrait nous entraîner fort loin, restons-en à l'homme.

Chez l'embryon humain, c'est le corps de Wolff, appelé aussi mésonéphros ou rein intermédiaire (au rein segmentaire, dit pronéphros, et au rein définitif, dit métanéphros), qui va former les glandes génitales, ovaires et testicules. Quand il évolue dans le sens du testicule, le canal de Wolff, qui est le canal excréteur du corps de Wolff, persiste ; il formera les voies séminales. Le canal de Müller, tantôt dérivé du pronéphros et communiquant avec le cœlome, comme chez les sélaciens, tantôt, comme chez l'homme et le poulet, dérivé du canal de Wolff, disparaît en presque totalité. Ses reliquats forment l'hydatide non pédiculée du testicule et l'utricule prostatique, ou vagin mâle.

A l'inverse, chez la femme, c'est le canal de Müller qui persiste, tandis que disparaît le canal de Wolff. Dans sa partie supé-

rieure évasée, le canal de Müller devient la trompe utérine. La partie postérieure des deux canaux devient accrescente sur la ligne médiane et forme l'utérus et le vagin. Cette double origine de l'utérus et du vagin demeure visible chez les mammifères archaïques, les didelphes, qui partagent ce privilège avec les lézards, pourvus en outre d'un double pénis. Chez la femme, il n'est pas rare de voir des utérus à deux cornes, ou même des utérus doubles, séparés par un septum.

Le développement des organes génitaux externes offre un intérêt plus immédiat, parce que c'est de leur morphologie que découlent les conséquences psychiques les plus importantes. Il vous suffit de vous reporter aux magistrales leçons de Mme Marie Bonaparte sur la théorie des instincts pour saisir d'un seul coup l'importance qu'a pour l'individu la possession ou la non possession d'un pénis.

Jusqu'au troisième mois de la vie embryonnaire, le sexe n'est pas encore déterminé. La différenciation des organes génitaux externes se fait dans le courant du troisième mois. Il peut se résumer ainsi, d'après Hertwig :

En avant de l'éminence coccygienne, si l'on enlève par la pensée le bouchon cloacal, on découvre un vaste cloaque dans lequel aboutissent l'intestin, le conduit commun aux canaux de Müller, les deux canaux de Wolff et l'allantoïde. C'est autour de ce vestibule cloacal que vont se développer les bourgeons cutanés qui deviendront les organes externes.

A mesure que le bouchon cloacal se résorbe, les ouvertures se dégagent et le sinus uro-génital s'ouvre à l'extérieur par une fossette, le vestibule uro-génital. Dès le début du troisième mois, l'extrémité du tubercule génital se renfle en un gland qui sera le gland balanique. A ce stade, on ne peut dire encore quel sera le sexe du fœtus. Mais, dès la fin du troisième mois, l'évolution de ces divers bourgeons aboutit à deux morphologies distinctes.

S'ils évoluent vers le type féminin, le tubercule génital conserve sa forme et devient le clitoris, qui est un pénis arrêté dans son développement. Quand donc la fillette pense qu'il lui poussera plus tard, elle y est fondée embryologiquement. Un bourrelet, né de la base du gland, devient le capuchon du clitoris, ouvert à sa partie inférieure. La gouttière génitale ne se ferme pas. Elle constituera l'orifice vaginal et le méat urinaire. Les deux replis génitaux, séparés par un sillon, deviendront les grandes et les petites lèvres. Le bord antérieur de l'orifice vaginal devient l'hymen.

Si les bourgeons évoluent vers le type masculin, le tubercule génital s'allonge en un pénis, surmonté d'un gland.

Le capuchon du clitoris devient le prépuce. La longue gouttière uréthrale se soude en urèthre, et les bourrelets latéraux se soudent par un raphé médian en une double poche, le scrotum, où descendront — à moins qu'ils ne descendent pas (cryptorchidie) — par le canal inguinal les testicules.

Ce rapide résumé nous fait comprendre quelles peuvent être les malformations de ces organes (hypospades, et toute la gamme des malformations que l'on appelle, de termes déplorablement inadéquats, hermaphrodisme vrai, pseudo-hermaphrodisme), en dehors des cas, relativement rares, où les glandes sexuelles elles-mêmes sont mal différenciées et constituent un ovo-testis.

Tels sont les caractères sexuels primaires. En outre de ces caractères, il existe des *caractères sexuels secondaires*. Quand on cherche à préciser ce qui, anatomiquement, relève de la fonction sexuelle, on s'aperçoit bien vite que la différenciation dépasse de beaucoup la sphère proprement génitale et qu'elle s'étend à toute la morphologie, à toute la neuro-chimie. L'individu tout entier est influencé : dans sa structure, dans la composition chimique de ses humeurs, dans son psychisme, jusque dans de subtiles différences histologiques, par le genre sexuel auquel il appartient. C'est l'ensemble de ces modifications que nous appelons les caractères sexuels secondaires.

On peut distinguer, avec Hesnard (1), parmi ceux de ces caractères qui sont proprement morphologiques :

1° ceux qui sont en rapport direct avec la fonction de rapprochement des sexes : glande anale du chevrotin porte-musc, glande du castor, parure des noces (tritons, oiseaux, poissons, ver luisant) ; organes producteurs de son (oiseaux, grenouilles, grillon, cigale) ; organes préhenseurs (pouce des crapauds) ;

2° ceux qui n'ont pas de rapport direct avec la fonction de rencontre des sexes, mais qui jouent cependant un rôle dans l'attraction sexuelle : taille, forme du corps, seins et hanches, peau, poils, cornes, crinières, appendices « ornementaux », plumage.

Il faut ajouter à ces caractères apparents des caractères anatomiques plus ou moins cachés : ceux du squelette, plus grêle chez la

(1) A. Hesnard : *Traité de sexologie normale et pathologique*, Payot, Paris, 1933.

femme, avec une boîte crânienne un peu plus petite, un bassin plus ouvert ; mais aussi les caractères anatomiques des viscères, qui sont, chez la femme, de plus petit volume. Les tissus de la chatte sont plus fins, en coupes histologiques, que ceux du matou.

Enfin, la qualité mâle ou femelle entraîne des différences physico-chimiques des humeurs. Ces différences commencent à être mieux connues depuis quelques années. On les perçoit chez tous les animaux dioïques. Les tissus du ver à soie mâle renferment moins de glycogène et plus de graisse que ceux de la femelle (1) ; les muscles du cobaye et ceux de la carpe femelles sont aussi moins riches en glycogène que ceux de leurs homologues mâles ; la castration diminue ou équilibre cette divergence. Chez certains insectes, le sang est diversement coloré chez le mâle et chez la femelle. Le sang de la femme est plus hydraté que celui de l'homme et moins riche en hématies et en hémoglobine.

On a aussi distingué des *caractères sexuels tertiaires*. J'avoue n'en pas apercevoir l'utilité. Tout ce qui touche aux différences des activités somatiques se range très naturellement dans les caractères secondaires. Ainsi de la différence des mouvements de l'homme et de la femme, de la démarche particulière de la femme, de sa grâce, en bref, de tout ce que l'éternel féminin met en œuvre pour séduire. Ces caractères ressortissent autant aux différences psychiques qu'aux différences physiques. Elles sont liées aux différences physiques en ce que le tonus musculaire est conditionné, pour une part, par la qualité des hormones sexuelles. Il en est de même de la voix, plus haute chez la femme et chez l'enfant impubère. Tout le monde sait que les jeunes castrats conservent une voix de chapelle Sixtine.

Quand on dit que l'homosexualité est une déviation purement psychique, on méconnaît certainement la constitution physiologique qui est à sa base. Certains homosexuels manifestes se reconnaissent d'emblée à leur seul aspect physique, à leur démarche, à la grâce féminine de leurs mouvements, souvent à leurs hanches plus larges, à la forme féminine de leurs fesses. Nous reviendrons sur ces faits d'intersexualité.

Les variations sexuelles du comportement sont de nature pure-

(1) D'une manière générale, les femelles des métazoaires contiennent plus de substances graisseuses que les mâles.

ment psychique en apparence. Les jeux des enfants, par exemple, semblent être uniquement en rapport avec les différences de mentalité et d'affectivité qui existent entre les filles et les garçons. En réalité, elles sont liées aux variations sexuelles du trophisme général et constituent des faits proprement biologiques d'une parfaite unité (Hesnard). Les jeux des garçons ne sont pas les mêmes que ceux des filles. C'est que les garçons ont une énergie musculaire bien plus vive que les filles. Et c'est si vrai que les garçons traitent leurs camarades débiles de filles et de mazettes, tandis que l'on dit couramment d'une fillette qui se livre avec joie aux mêmes jeux que les garçons, se battant avec eux, grimpant aux arbres : « c'est un vrai garçon ». De nos jours, il est vrai, nous voyons la femme adopter les mœurs masculines, s'adonner aux sports masculins, même brutaux. Cela tient à une évolution sociale des tendances sexuelles que nous soulignerons dans notre dernière leçon.

Evidemment, il y a une part d'intervention psychique dans ces différences de comportement ; mais, encore un coup, ces différences constituent des faits avant tout biologiques. Cela prouve simplement que les tendances psychiques et les processus d'assimilation qui président au développement des caractères somatiques et aux activités somatiques elles-mêmes obéissent à une même cause déterminante.

Le sexe mâle est le sexe de la prodigalité : il étale des parures brillantes. Le sexe femelle est tout épargne et prévoyance (Hesnard).

L'organisme femelle tend à accumuler des réserves nutritives et sacrifie toutes les productions de luxe. On voit certaines femelles d'insectes réduites à d'informes sacs à œufs, tandis que leur mâle, brillant et pimpant, n'est qu'un éphémère feu d'artifice, éteint dès après la consommation du mariage. Certains n'ont que des ornements et sont privés des organes de nutrition. Ils meurent le jour même qu'ils sont éclos, immédiatement après la pariade.

Chez nombre d'invertébrés, le mâle est même totalement inconnu et n'apparaît que de temps à autre (mâle d'automne des entomostracés, de nombreux insectes ; cas des *Carrausius* et des *Dixippus*). En d'autres cas, le mâle est sacrifié par la femelle pendant l'accouplement. C'est un rite habituel chez les scorpions et chez la mante religieuse. La femelle de la mante religieuse, Messaline jamais assouvie, tue, à la lettre, plusieurs mâles sur elle. Tandis qu'ils la

fécondent successivement, elle les dévore placidement en tournant la tête vers eux (la mante religieuse et la larve du dytique sont, que je sache, les seuls insectes qui dirigent leur regard en tournant la tête). Le mâle éprouve peut-être une joie intense de ce sacrifice. Peut-être aussi faut-il voir dans cet acte, qui nous apparaît d'un sadisme raffiné, une nécessité physiologique, comme celle qui pousse les femelles de beaucoup de mammifères à dévorer l'arrière-faix de leurs fœtus. Les génisses en liberté le font toujours. Le placenta contient peut-être des substances qui stimulent la lactation. Peut-être aussi le corps du mâle de la mante religieuse contient-il des substances particulières qui jouent un rôle dans la suite des opérations (?).

On pourrait citer sans fin des exemples de ce sacrifice des ornements de la femelle en faveur du mâle. Le contraste entre les deux époux n'atteint nulle part le degré auquel il s'observe chez les invertébrés. Chez les papillons, par exemple, que l'on a accoutumé de voir ailés et ornés de vives couleurs, la pauvreté relative des ornements de la femelle peut aller jusqu'à la suppression, non seulement des couleurs des ailes, mais des ailes elles-mêmes.

Ainsi de l'*Orgya antiqua,* dont le dimorphisme sexuel, déjà très marqué au stade larvaire, car la chenille du mâle est somptueusement ornée, relativement à l'aspect terne de la chenille femelle, est poussé au point que la femelle n'a plus l'apparence d'un papillon : elle a l'aspect d'une punaise aptère. Il en est de même de la phalène défeuillée, de la phalène hiémale, de *Nyssia zonaria,* etc. (Figuier).

C'est d'ailleurs chez les insectes que ces différences sont le plus fréquentes et le plus remarquables. Il n'est que de puiser au hasard. Citons encore le cas de la cochenille, dont la femelle est un sac aptère, fixé par un rostre dans les tissus végétaux où elle puise sa nourriture, tandis que le mâle est au contraire un élégant spadassin ailé, empanaché de superbes antennes et orné de deux balanciers caudaux d'une ligne admirable. Et le cas de la bonellie, dont le mâle est réduit à un être microscopique, endoparasite de sa femelle. Et celui de la Bilharzie.

Il serait fastidieux de multiplier les exemples : ou pourrait puiser dans la zoologie descriptive jusqu'à la consommation des siècles.

Ce qui désormais doit retenir notre attention, c'est la cause de ces différences. Après quoi nous pourrons jeter un regard d'ensemble sur les conséquences psychiques, individuelles et sociales, de ce dimorphisme.

Depuis que le monde est monde, on a établi un rapport étroit entre les caractères mâles et les testicules. L'usage de châtrer les taurillons pour en faire des bœufs se perd dans la nuit des temps. L'observation courante des formes plus arrondies du corps et de la placidité des bœufs a été mise sans discussion au compte de la suppression des sources de la masculinité.

De tout temps aussi les hommes ont regardé comme une diminution dérisoire d'être privés de leurs testicules. Les Orientaux les considèrent tellement comme l'organe primordial, sans lesquels la vie n'aurait plus aucun sens, qu'ils prêtaient serment entre eux en soupesant ces parties nobles et les prenant à témoin. D'où leur nom, diminutif de *testis,* le témoin. Les Arabes, lorsqu'ils s'emparent d'un ennemi héréditaire, commencent par l'humilier en l'amputant de ses ornements naturels, barbe et le reste ; après quoi, souvent ils le sodomisent, pour bien marquer qu'ils le « possèdent » comme une femme. Il n'y a pas d'injure à laquelle un homme soit plus sensible que celle de castrat. D'un homme sans courage physique ni civique, ni sans caractère, le peuple de France dit avec une verdeur gauloise : « C'est une couille molle ».

C'est que l'on n'était pas peu frappé de voir quels étaient les résultats de la castration. Les eunuques, en effet, ne se développent pas d'une façon normale. Vous savez déjà que ces anomalies portent sur la forme plus féminine du corps, sur le revêtement adipeux, plus développé, sur le registre de la voix, sur l'arrêt de développement du système pileux, du pénis, toutes choses qui font tendre le jeune castrat vers un type neutre, de caractère indécis, tenant d'Hermès et d'Aphrodite. De là à conclure que les caractères de la virilité sont liés à la sécrétion de substances particulières par la glande sexuelle, il n'y avait qu'un pas à faire, vite franchi.

Quand, au surplus, on s'aperçut que toute la physiologie féminine était bouleversée d'une façon analogue par l'ablation des ovaires, car on voit alors la femme prendre un aspect adipeux comme l'eunuque, mais, à l'inverse, sa voix se faire plus grave et son système pileux se développer, ainsi qu'il arrive normalement à la ménopause, on ne manqua pas d'établir des rapports de même qualité entre ces phénomènes et la castration.

Puis, les effets des rayons X vinrent préciser davantage les idées que l'on se faisait de ces rapports. Dans les premiers temps de leur usage, beaucoup de manipulateurs furent frappés de stérilité, tout

en conservant intégralement leurs caractères sexuels secondaires et leur *potentia coeundi.* On établit alors que les rayons X avaient le pouvoir de détruire temporairement, chez l'homme, la faculté de la spermatogenèse, ou, sinon de la tuer, de rendre les spermatozoïdes inaptes à la fécondation, mais sans toucher à la fonction de sécrétion interne de la glande interstitielle. On déclara alors avec simplicité que la glande interstitielle du testicule sécrète une hormone qui détermine les caractères sexuels secondaires mâles, tandis que la glande interstitielle de l'ovaire (en dehors de la glande à lutéine, qui est un phénomène à part) détermine les caractères sexuels secondaires femelles.

On savait déjà, par les expériences de Brown-Sequard, qui, à un âge très avancé, présidait, grâce à une opothérapie testiculaire, avec une ardeur juvénile aux travaux d'un congrès de physiologistes, que l'absorption d'extraits testiculaires animaux était capable de rajeunir un vieillard et de lui redonner une certaine verdeur.

Si la réalité de ces faits est indiscutable, l'interprétation que l'on en donne est bien loin d'être aussi simple que celle qui vient d'être dite. Les recherches physiologiques qui se poursuivent aujourd'hui dans le domaine de l'endocrinologie montrent que le problème est des plus complexes. Car l'hormone-substance isolée par les bio-chimistes n'est pas exactement superposable à l'hormone-propriété, c'est-à-dire à l'hormone considérée, non pas en tant que substance chimique définie, mais dans ses effets physiologiques. Physiologiquement, le plumage mâle des oiseaux, que l'on attribue à l'action de l'hormone mâle, est de cause ovarienne, non de cause testiculaire. Par ailleurs, on peut provoquer des effets physiologiques identiques à ceux de l'hormone testiculaire au moyen de substances autres, telles que la folliculine ou l'équiline.

Il nous faut nous arrêter à ces faits d'endocrinologie parce que tous les troubles psychiques, quels qu'ils soient, ont certainement, à des degrés divers, pour substratum organique des troubles endocriniens. Pour ne citer qu'un exemple du rôle que jouent les glandes endocrines dans certaines psychoses, arrêtons-nous aux récentes découvertes de Zondek sur la sécrétion du lobe antérieur de l'hypophyse. Zondek a trouvé, tout dernièrement, que l'hypophyse serait, de tous les tissus de l'organisme, celui qui contient le plus de brome (15 à 30 mmg. pour 100, contre 1 mmg. pour 100 dans le sang). Il a extrait du lobe antérieur une hormone qui contient 60 pour 100 de

brome hypophysaire. Cette hormone paraît avoir des propriétés hypnogènes très intenses.

Or, dans la psychose maniaque-dépressive Zondek aurait observé, lors des phases de dépression, une diminution du taux du brome dans le sang et, parallèlement, dans le liquide céphalo-rachidien. Dans cette psychose on observe souvent des indices de dysfonction hypophysaire et des anomalies de structure histologique de la glande. Dans les états de dépression, Zondek aurait observé, de même, des variations transitoires du taux du brome dans le sang.

Ces dysfonctions des glandes endocrines sont en rapport avec les équilibres des synergies glandulaires. Aussi peut-on espérer de pouvoir traiter, quelque jour, les psychoses et les névroses par des hormones. En attendant ce beau miracle, nous n'avons que la ressource de chercher à rétablir, par des voies psychiques, l'équilibre psychique qui commande le fonctionnement harmonieux de ces organes délicats. Car le tonus nerveux qui régit ces fonctions est intimement dépendant des conditions de l'équilibre psychique.

En ce qui concerne les fonctions de sécrétion ovarienne et testiculaire, leurs troubles sont manifestes dans les psychoses dites constitutionnelles, ou endogènes, que l'on oppose aux psychoses organiques dues aux maladies qui ont un nom, comme la paralysie générale, l'alcoolisme chronique, la démence « artérioscléreuse », la psychose de Korsakow, etc. En réalité, toutes sont organiques.

C'est un fait évident que beaucoup de schizophrènes sont bisexués. Ils ne le sont peut-être pas plus que les gens dits sains d'esprit, et les manifestations de leur ambivalence sexuelle sont peut-être simplement moins inhibées que chez ces derniers. Toujours est-il que telle malade catatonique, éprise de son infirmière, à qui elle marque un ardent amour, ne se prive pas, quand l'idée lui en vient, de se jeter sur le premier homme venu et de le baiser à pleine bouche, en lui demandant s'il a « la clé pour l'endormir ». Ses tendances bisexuées n'ont rien d'étonnant quand on considère son physique : elle a un masque dont on ne peut dire s'il est masculin ou féminin, son infirmière lui fait la barbe tous les dimanches, et elle est d'une vigueur physique redoutable.

Tel autre schizophrène, paysan âgé de 55 ans, marié, interné depuis des années, est un colosse de type athlétique, d'une force herculéenne. Dans ses crises d'agitation, il nous recevait toujours,

au cours de la visite, en se proclamant fou. Il y tenait essentiellement, et il donnait ses preuves : « Je suis fou, irrémédiablement fou, reconnu fou par tous les médecins de l'univers ; et puis d'ailleurs, ajoutait-il en présentant ses petits témoins, je suis taureau de corps et vache d'âme. » Il ne disait pas cela pour la beauté de la période : on était obligé de le surveiller étroitement, la nuit, parce qu'il était trop entreprenant auprès de ses camarades de dortoir, à qui il s'offrait en tant que femme.

J'ai déjà souligné, précédemment, l'aspect particulier des pédérastes, leurs mouvements efféminés, leur démarche onduleuse, et ce je ne sais quoi d'indéfinissable qui inspire aux gens « normaux » une insurmontable répulsion physique. Bien que l'on n'ait pas démontré scientifiquement des troubles endocriniens en rapport avec leur déviation, la difficulté que l'on éprouve à corriger cette déviation chez ce type d'homosexuels tient probablement à une qualité particulière de leurs gènes héréditaires et de leurs sécrétions internes ; le caractère nettement intersexué de ces malades en est un indice tangible.

Il importe de dire, ici, que tous les homosexuels ne répondent pas à ce type morphologique. On peut en effet distinguer deux types extrêmes d'homosexuels : les uns, d'aspect viril, généralement curables, que l'on pourrait appeler des homosexuels psychiques, encore que nous ignorions tout des causes organiques intimes qui forment le substratum de leur déviation, et, à l'autre bout, les homosexuels de type nettement intersexué.

Ces derniers sont généralement adipeux, blonds, de teint pâle, d'un type que j'appellerais volontiers le type « veau froid-mayonnaise ». Ces homosexuels ne sont généralement pas curables.

Entre les deux extrêmes, il y a naturellement place pour tous les intermédiaires possibles. Ce n'est pas à la psychanalyse, mais peut-être à la génétique qu'il faut demander l'explication des homosexuels du second type. Cela ne nous empêche pas de rechercher des rapports possibles entre les troubles endocriniens et les troubles psychiques de l'activité sexuelle.

Auparavant, je dois faire remarquer un fait extrêmement important. Nous nous sommes embarqués dans l'examen du dimorphisme sexuel en partant des seules différences morphologiques. Cela pourrait vous donner à penser que tout repose sur une différence de qualité des sécrétions testiculaires et ovariennes.

On y est évidemment fondé, puisque nous savons que les effets de la castration, chez un mâle impubère, peuvent être réparés, soit par la greffe d'un testicule, soit par l'absorption, par des voies quelconques, d'extraits testiculaires. Nous savons aussi qu'un faisan femelle, privé de son ovaire actif, peut prendre la parure d'un mâle dans les mêmes conditions. Ces faits, sur lesquels nous aurons à revenir, montrent à l'évidence que les testicules sécrètent une substance qui stimule le développement des phanères cutanées, ornements du mâle. On en a conclu que le testicule sécrète, dans sa glande interstitielle, une hormone mâle dont la présence est nécessaire pour qu'apparaissent les caractères sexuels secondaires mâles.

Mais une question se pose tout naturellement à l'esprit : la plaque génitale étant indifférenciée dans les premiers stades du développement, pourquoi, à un moment donné de l'évolution ontologique, son développement se fait-il tantôt dans le sens mâle et tantôt dans le sens femelle ? Cette orientation est-elle fortuite ? Ou bien peut-on lui découvrir une cause ? Car enfin, nous sommes partis de la différenciation des glandes sexuelles comme si cette différenciation constituait un point de départ. Peut-être n'est-ce qu'une étape ? Et alors, si nous voulons faire partir les différences sexuelles d'un commencement, jusqu'où remonter dans l'embryogénie ? C'est bien simple, il nous faut remonter jusqu'aux éléments sexuels, à l'ovule et au spermatozoïde, et rechercher si la structure intime de ces éléments nous fournit un indice.

C'est donc à une science toute nouvelle, la génétique, que nous allons demander la réponse à notre question.

Il y a vingt ans à peine, on rattachait la transmission des caractères héréditaires au transfert de particules matérielles hypothétiques, que l'on nommait les facteurs ou gènes, sortes de charges héréditaires ponctuelles, comparables à des électrons. Mais à la même époque, certains biologistes, dont M. Morgan, professeur de biologie en Californie, était le plus ingénieux représentant, tendaient à faire porter l'ensemble des facteurs mendéliens par ces particules avides de colorants que l'on observe dans le noyau des cellules et qui ont nom chromosomes. C'est en étudiant la répartition, le volume, le nombre de ces chromosomes que l'on en vint à découvrir les rapports qui existent entre le nombre des chromosomes et le sexe de l'individu. C'est de là qu'il faut partir si l'on veut comprendre les faits si contradictoires de biologie expérimentale rela-

tifs au déterminisme et à l'hérédité du sexe. Et nous allons voir que la théorie construite sur la répartition des chromosomes s'accorde fort bien avec ce que l'on a appelé les faits d'intersexualité, ce qui revient à dire, en termes concrets, les faits de neutralisation des caractères sexuels secondaires.

Prenons le cas du crapaud vulgaire, qui offre une tendance marquée à l'hermaphrodisme. Non pas seulement à un hermaphrodisme transitoire, au cours du développement larvaire, ainsi qu'il arrive chez nombre d'animaux, ni à un hermaphrodisme successif, généralement protandrique, comme chez certains nématodes parasites, qui sont successivement mâles, puis femelles, mais à un hermaphrodisme vrai, consistant en la possession simultanée de glandes sexuelles des deux sexes normalement développées.

Voici comment on peut s'expliquer cet hermaphrodisme (1). Toutes les cellules du crapaud contiennent dans leur noyau vingt-deux chromosomes répartis en onze paires. Chacune de ces paires comporte un chromosome d'origine maternelle et un chromosome d'origine paternelle.

Chez tous les animaux qui ont été étudiés à ce point de vue, on a constaté, quel que soit le nombre des chromosomes, que toutes les paires de chromosomes sont identiques deux à deux, sauf une, qui diffère selon le sexe.

Chez le crapaud femelle, cette dernière paire serait (je dis serait, parce que, pour le crapaud, c'est une simple inférence ; mais c'est bien ainsi que les choses se passent chez les vers nématodes, chez les mouches, chez nombre d'autres animaux qui ont servi à cette étude), cette dernière paire serait donc, chez le crapaud femelle, formée de deux chromosomes identiques. Appelons-les chromosomes X. Chez le mâle, elle serait formée de deux chromosomes dissemblables, l'un identique aux chromosomes X, l'autre différent, propre au sexe mâle ; appelons ce chromosome aberrant chromosome Y. La femelle pondrait des ovules dont tous les chromosomes sont identiques ; ce sont tous des chromosomes X. Le mâle, lui, formerait, en nombre égal, deux sortes de spermatozoïdes : les uns contiennent un chromosome X, les autres contiennent un chromosome Y.

Dès lors, les œufs fécondés par un spermatozoïde à chromosome X

(1) Cf. Jean ROSTAND, *La vie des crapauds*. Chez Fasquel, Paris. Voir aussi : R. GOLDSCHMIDT, *Le déterminisme du sexe et l'intersexualité*. Chez Alcan, Paris, et F. GUYÉNOT, *L'Hérédité*, IIe éd., chez Doin, Paris.

donnent naissance à des femelles XX ; ceux qui sont fécondés par un spermatozoïde à chromosome Y donnent naissance à des mâles XY.

Cela nous permet de comprendre que dans l'œuf qui deviendra un crapaud femelle il n'y a pas exclusivement des facteurs femelles, pas plus qu'il n'y a des facteurs exclusivement mâles dans les œufs destinés à devenir des crapauds mâles. Les facteurs féminins prédominent sur les facteurs masculins chez la femelle. Aussi bien la glande sexuelle primitive est-elle de type féminin. Mais ils sont aussi prédominants chez le mâle, quoique à un moindre degré quantitatif, de sorte que le testicule primitif (qui précède le testicule définitif comme le mésonéphros précède le rein définitif) est aussi de type féminin.

Ce n'est que dans le testicule définitif que les facteurs masculins l'emportent sur les facteurs féminins.

Or, la glande sexuelle primitive, qui est de type féminin, ne disparaît jamais complètement, ni chez la femelle, ni chez le mâle. Chez le mâle, elle constitue même un organe que l'on appelle l'organe de Bidder. Chez à peu près 10 pour 100 de crapauds mâles, cet organe contient des ovules (1). Si donc on châtre un jeune mâle, cet organe de Bidder, n'étant plus inhibé par le testicule, se mue en un véritable ovaire. Il en est d'ailleurs de même si l'on châtre un crapaud femelle, avec cette seule différence qu'alors la transformation de l'organe de Bidder est plus lente, parce que cet organe a subi une régression plus profonde chez la femelle que chez le mâle.

Mlle Ponse, de Genève, a transformé ainsi d'authentiques mâles en femelles qui ont pondu des œufs parfaitement viables, encore que la mortalité des larves eût été très élevée, parce que les œufs étaient déformés pendant la ponte. Dans ce cas, Mlle Ponse a obtenu une *génération de crapauds issus de deux mâles.*

Il résulte de ces faits que tout crapaud mâle contient une femelle en puissance. M. Jean Rostand écrit, fort spirituellement, « qu'il porte en lui un ovaire refoulé, si l'on ose dire, et toujours prêt à se développer, pour peu qu'on lève la censure testiculaire ».

L'interprétation que je viens de donner de ces faits, en les rap-

(1) La constatation de cet hermaphrodisme du crapaud vulgaire (*Bufo vulgaris*) avait déjà été faite, dès 1906, par mon maître, M. le professeur Fuhrmann, à Neuchâtel.

portant à la répartition des chromosomes, se vérifie exactement, mais en sens inverse, chez les oiseaux. C'est-à-dire que, chez eux, au rebours des batraciens, c'est le mâle qui porte les chromosomes XX et la femelle les chromosomes XY. Or, chez les oiseaux, et notamment chez les gallinacés, dont les caractères sexuels secondaires sont très marqués, par le développement des crêtes, par les différences de plumage, et qui par conséquent se prêtent très bien à ces expériences, on constate précisément que c'est la femelle qui contient un mâle en puissance. Et cela se vérifie par le fait que l'ablation précoce de l'ovaire gauche, seul développé, le droit demeurant rudimentaire, entraîne l'apparition de caractères sexuels secondaires mâles et la transformation de l'ovaire droit en testicule.

Bien que ces faits nous éloignent apparemment de la psychologie, il importe de les préciser, car nous touchons ici à la base biologique, organique, des tendances ambosexuelles des humains.

Ces faits se vérifient sur toute la ligne par les expériences de castration suivie d'injection d'extraits testiculaires et ovariens. Ils sont extrêmement complexes, parce que le seuil d'action de ces extraits est déterminé par des interventions d'autres glandes endocrines, telles que la thyroïde et l'hypophyse. Laissons de côté, pour le moment, ces interactions, ces synergies glandulaires, trop complexes, pour nous en tenir aux faits simples. Pour simples qu'ils soient, je serai cependant obligé de vous demander un petit effort d'attention.

Un premier point est établi, qui détruit l'idée simpliste exprimée tout à l'heure, qu'une hormone spécifiquement mâle soit sécrétée par la glande interstitielle du testicule : cette hormone réputée mâle, si l'on a pu l'extraire de l'urine des mâles, on la trouve aussi dans l'urine des femelles (dans une proportion moindre, il est vrai : 1/3). On ne voit pas très bien dans quel testicule la femme l'élabore.

Autre fait, qui détruit l'idée que l'hormone mâle détermine spécifiquement les caractères mâles : on considérait la crête du coq comme le type du caractère mâle, chez les gallinacés. Or, le même tissu existe chez la poule, et, s'il disparaît chez le coq châtré, il disparaît de même chez la poule châtrée.

Voilà qui modifie de fond en comble la question. Aussi l'a-t-on reprise expérimentalement. Les coqs, les canards, les tritons, en raison de leur dimorphisme accentué, se prêtent fort bien à ces expériences.

Goodale a montré que la castration des coqs n'entraîne pas de modification du plumage, mais seulement l'atrophie des organes charnus de la tête. Chez les canards mâles, au contraire, la castration empêche l'apparition du plumage d'été, qui, normalement, prend un caractère féminin. Autrement dit, le canard châtré garde son beau plumage toute l'année. En revanche, chez les oiseaux, les femelles châtrées prennent un plumage de mâle. Cela prouve que l'ovaire inhibe le développement du plumage du mâle. Je vous ai montré, précédemment, à propos des chromosomes, que, chez la poule châtrée, l'ovaire droit, normalement arrêté dans son développement, se transforme en testicule.

De même, M. Champy a découvert que, chez les tritons, tous les caractères sexuels sont réversibles, aussi bien les caractères permanents (crête et cloaque) que les caractères temporaires (œdème de la crête et du cloaque, couleurs plus vives à la saison des amours). Or, chez les batraciens, comme chez les oiseaux, il suffit, après castration, d'injecter des quantités relativement faibles de la glande extirpée pour maintenir intégralement ces caractères.

Pézard a montré que, chez un coq châtré, il suffit d'injecter une certaine quantité de testicule pour empêcher la disparition de la crête. Et il a formulé la « loi du tout ou rien », fondée sur cette observation, que, dans ce cas, il y a un seuil d'action au-dessous duquel la crête disparaît quand même. Ainsi, si l'on injecte 0 gr. 40 de testicule à un coq châtré, sa crête ne disparaît pas. Elle disparaît si l'on injecte une quantité moindre. En réalité, cette loi du tout ou rien n'est qu'approchée, comme toutes les lois biologiques. Chez le mâle normal, le testicule agit très au-dessus de ce seuil liminaire. La preuve, c'est le phénomène que M. Champy a appelé la « dysharmonie de croissance ». Il faut entendre par là que le développement d'un caractère sexuel secondaire suit une courbe de croissance beaucoup plus rapide que les autres parties du corps.

Ainsi, un cerf de dix ans est à peine d'un dixième plus gros qu'un cerf d'un an, mais ses cornes sont vingt à vingt-cinq fois plus développées. Cette dysharmonie ne s'observe que dans les parties du corps qui constituent des caractères sexuels secondaires. Elle n'existe donc qu'en tant que particularité sexuelle de croissance (Champy).

M. Champy résume ainsi les faits (1) : l'hormone active n'est pas

(1) Ch. Champy : « Les hormones du mâle » ; *Annales de thérapie biologique*. Laboratoires Debat, Paris, 15-1-1934.

spécifiquement mâle ; c'est une hormone ambo-sexuelle de maturité. Dans l'action de cet hormone, il y a deux choses à considérer : l'hormone et la sensible locale. Ce qui a dérouté les interprétations premières de ces phénomènes et qui a pu faire croire à une hormone spécifique pour chacun des deux sexes, c'est qu'en réalité, l'hormone étant ambo-sexuelle, il suffit que l'un des sexes soit privé de la sensible locale pour que l'hormone ne puisse manifester son action. On en conclut faussement qu'elle ne peut agir que sur l'autre sexe.

Nous en trouvons la preuve chez le triton. A la saison des amours, on voit apparaître, dans les deux sexes, un œdème du cloaque ressemblant à celui qui donne sa turgescence à la crête du coq. De plus, chez le mâle seul la crête s'œdématie. Or, cette crête, le mâle en possédait l'ébauche, tandis que chez la femelle cette ébauche est inhibée par l'ovaire, puisqu'elle apparaît chez la femelle châtrée. Si donc la crête de la femelle ne se développe pas au printemps, comme chez le mâle, c'est simplement parce qu'elle n'en a pas l'ébauche primitive ; cela ne prouve nullement qu'elle se développe chez le mâle sous l'effet d'une hormone spécifiquement mâle. Autrement dit, l'œdème de la crête est provoquée par une hormone ambo-sexuelle, mais seul le mâle possède le réactif, la sensible locale, c'est-à-dire l'ébauche d'une crête.

Le cas du pénis du canard est exactement du même ordre. Son développement est déterminé par une hormone, puisqu'il s'arrête par castration et reprend après greffe testiculaire. Or, à chaque printemps, le pénis est le siège d'un œdème muqueux identique à celui que l'on observe dans les actions ambo-sexuelles du triton. Comme la femelle n'a pas de pénis, cet œdème semble être exclusif au mâle. En réalité, il y a bien une action mâle, spécifique, très précoce, car le pénis du canard commence à se développer avant que ses testicules montrent une action sur les réactifs ambo-sexuels, action qui aboutit précisément à la croissance du pénis ; mais il y a ensuite une action ambo-sexuelle à laquelle seul réagit le mâle, la femelle étant dépourvue du réactif pénis.

En ce qui concerne l'homme, l'hormone dite mâle est en réalité, d'après tout ce que nous savons des autres vertébrés, petits mammifères y compris, une hormone ambo-sexuelle. Au nombre des caractères qui sont déterminés par cette hormone, il y a les caractères du tonus nerveux et ceux de l'activation du métabolisme ; ces carac-

tères ne diffèrent, d'un sexe à l'autre, que quantitativement, non qualitativement. Du simple point de vue thérapeutique, dit M. Champy, cette notion d'une hormone ambo-sexuelle capable d'agir sur le tonus nerveux est beaucoup plus intéressante qu'une hormone mâle spécifique, qui se bornerait à faire pousser la barbe ou à modifier la voix, sans agir sur le tonus nerveux.

Un dernier point à retenir : tous les faits précédents montrent que la plupart des caractères ambo-sexuels sont labiles et réversibles, tandis que ceux qui sont propres au mâle sont irréversibles une fois développés. Ainsi, la castration d'un canard mâle adulte n'a pas le pouvoir de faire disparaître son pénis. Si ces caractères ne peuvent apparaître quand on supprime la glande génitale dans le jeune âge, ils ne peuvent plus disparaître, ni régresser, quand on supprime la glande après leur développement. Par exemple, la castration d'un homme adulte n'aura pas le pouvoir de faire disparaître sa barbe, tandis que la castration de l'enfant impubère empêche chez lui la croissance de ce caractère secondaire.

Il semble donc qu'il existe, en dehors des hormones ambo-sexuelles, des substances qui déterminent les développements irréversibles. Ces substances, nous ne les connaissons pas encore ; nous devons simplement admettre leur existence en tant qu'hormones-propriétés, et donc admettre la notion d'hormones multiples chez le mâle. Ces substances sont les hormones de premier ordre, contenues dans les gènes. Ce sont elles qui donnent aux développements tissulaires leur première orientation dans le sens mâle ou dans le sens femelle. Les hormones sexuelles proprement dites, sécrétées par les gonades, peuvent ultérieurement, à partir d'un certain point de virage, renverser le sens primitif. Il en résulte un être intersexué, qui a commencé son développement dans le sens de son sexe génétique, conforme à son assortiment chromosomique, et qui l'achève dans le sens du sexe opposé.

Nous savons avec certitude que le testicule sécrète des substances analogues, sinon identiques, à celles que sécrète l'ovaire. Chez certaines races de poules, en effet, dont les coqs ont un plumage de poule, on voit apparaître, par la castration de l'un et l'autre sexe, un plumage de coq qui n'est naturel ni à l'un ni à l'autre sexe (Morgan).

Les récentes études de M. Goldschmidt sur l'intersexualité montrent qu'en dernière analyse la différenciation des glandes génitales

est, elle aussi, déterminée par les gènes héréditaires contenus dans les hormones. C'est donc à la génétique qu'il faut s'adresser pour comprendre les caractères sexuels secondaires, et c'est par l'étude des phénomènes d'intersexualité qu'il faut aborder ce difficile problème, dont la complexité réserve encore bien des surprises.

J'ai tenté de résumer, de mon mieux, les données les plus récentes et le mieux établies du problème. Ces données sont, comme toutes les données biologiques, très provisoirement définitives, sauf celles qu'a établies la génétique, qui sont d'une rigueur scientifique inattaquable.

III

Les hormones parasexuelles. — De quelques aspects sociaux du dimorphisme chez l'homme. — Le polymorphisme des insectes. — Sociétés d'insectes et sociétés humaines.

En résumé, ce que nous savons aujourd'hui des hormones sexuelles nous induit à abandonner :

1° L'idée simpliste qu'une hormone mâle soit sécrétée par la glande interstitielle du testicule : cette hormone réputée mâle se retrouve aussi bien dans l'urine de la femelle que dans l'urine du mâle ;

2° L'idée que l'hormone mâle détermine spécifiquement les caractères sexuels secondaires mâles. La crête du coq, réputée caractère mâle, est formée d'un tissu qui existe aussi dans les appareils charnus de la poule. La castration a le pouvoir de faire disparaître ce tissu aussi bien chez la poule que chez le coq.

En revanche, il semble provisoirement établi que l'hormone réputée mâle est en réalité une hormone ambo-sexuelle de maturité, ce qui explique la labilité et la réversibilité des caractères sexuels secondaires ambo-sexuels. Cela explique aussi pourquoi, dans le développement ontogénique, l'homme passe par un stade féminin, quel que soit son sexe. Passée la phase phallique, jusqu'à la puberté, le jeune garçon est psychiquement et physiquement féminin. C'est à l'âge des éphèbes que ce caractère ambo-sexuel est le plus frappant.

En outre, comme les caractères propres aux mâles, par exemple le pénis, la barbe, ne disparaissent pas par castration lorsqu'ils ont achevé leur développement, on est bien obligé d'admettre qu'il

existe, en dehors des hormones ambo-sexuelles, d'autres hormones qui déterminent le développement des caractères irréversibles (hormones de premier ordre).

Enfin, nous devons admettre, parce que les études contemporaines sur l'hérédité des facteurs mendéliens et sur les propriétés des chromosomes nous permettent de serrer de beaucoup plus près que jadis le problème du déterminisme du sexe, que l'action des hormones elles-mêmes sur le développement des caractères sexuels secondaires est liée, elle aussi, aux facteurs héréditaires contenus dans les chromosomes.

*
* *

Les hormones parasexuelles. — Pour compléter cette vue d'ensemble, il nous faut jeter un coup d'œil sur les corrélations entre les glandes sexuelles et les glandes endocrines non sexuelles, celles que l'on peut appeler parasexuelles, et dont les hormones joueraient, selon Marañon, le rôle de facteurs extragonadaux.

Parmi ces glandes parasexuelles, on cite toujours en première ligne la glande thyroïde. En fait, son rôle, encore que très important, est bien loin d'être comparable à celui de l'hypophyse.

L'hypophyse est une minuscule glande logée à la base du crâne, sur la selle turcique. C'est certainement la glande la plus importante du corps, le lieu géométrique de toutes les fonctions primordiales. Comme la surrénale, elle a une double origine embryologique, son lobe antérieur procédant du cerveau moyen et son lobe postérieur de l'épithélium du voile pharygien primitif. Cette minuscule glande, pas plus grosse qu'une noisette, apparaît très précocement chez l'embryon. Elle est la première différenciée de toutes les glandes, et ce n'est pas par hasard qu'elle est si admirablement protégée, au centre du crâne, comme le sont les organes vitaux.

Nous savons aujourd'hui que l'hypophyse sécrète pour le moins cinq hormones différentes. L'une règle le métabolisme de l'eau ; son injection provoque une oligurie artificielle. Une autre, le métabolisme des protides et des glucides. Une troisième, le métabolisme des glucides seuls. Une quatrième stimule toutes les autres glandes endocrines et les glandes génitales. Enfin une cinquième préside à l'harmonie de la croissance du corps.

Nous connaissons quatre syndromes qui dépendent d'une dysfonction de l'hypophyse. Deux d'entre eux, le diabète hypophysaire

et la cachexie de Simmonds, ne nous intéressent pas ici. En revanche, les deux autres sont d'importance : ce sont le syndrome acromégalique et le syndrome adiposo-génital.

Le fait saillant, dans ces deux syndromes, c'est un développement tout à fait anormal du corps, sous deux aspects d'ailleurs très différents, mais tous deux accompagnés d'un arrêt de développement des organes génitaux externes.

L'acromégalie vous est bien connue. En termes plus simples, c'est la maladie qui fait les géants.

Dans le syndrome adiposo-génital, les enfants frappent par un développement excessif du tissu adipeux. Les adiposo-génitaux ont, même à vingt ans, l'aspect de gros bébés joufflus, fessus, qui remplissent trop bien leurs pantalons, dont les pectoraux bombent et tremblottent comme des seins de jeune fille nubile, et qui parviennent très tardivement à la puberté. Leurs organes génitaux externes conservent un aspect tout à fait infantile ; les poils du pubis sont rares et clairsemés. Au point de vue fonctionnel, ces malades sont des débiles génitaux. Sauf dans les cas où l'adénome de l'hypophyse qui provoque ces graves désordres est trop volumineux, leur intelligence n'est nullement atteinte.

Chez les géants, qui, par l'aspect de leur visage, la dimension de leurs membres, ont quelque chose de surviril, même débilité génitale, encore que leurs organes soient mieux développés que chez les adiposo-génitaux.

Dans l'acromégalie, l'on a aussi affaire à une tumeur du lobe antérieur de l'hypophyse, tumeur qui entraîne, dans les cas graves, des troubles cérébraux de compression rapidement mortels.

Le nanisme aussi peut être provoqué par une insuffisance hypophysaire. Dans ce cas, il y a de même un certain degré d'infantilisme des organes génitaux, avec insuffisance du système pileux. Cette insuffisance s'observe aussi chez les acromégaliques : les poils du pubis sont disposés suivant le type féminin, ou même sont inexistants.

D'ailleurs, il ne faut pas s'imaginer que les aptitudes génitales soient proportionnées à la dimension des organes. Mme Marie Bonaparte vous a montré que cette activité est surtout liée à l'évolution psychique pendant la période de latence. Certains hommes, pourvus d'organes véritablement monstrueux, sont des impuissants. L'hypophyse joue aussi un rôle dans la fonction ovarienne. L'im-

plantation de fragments de cette glande chez une rate impubère provoque une ovulation exagérée et la formation de vrais corps jaunes.

Lorsque chez des rongeurs la castration a entraîné une régression des vésicules séminales, l'implantation d'un morceau d'hypophyse emprunté à n'importe quel autre mammifère, mâle ou femelle, provoque la réactivation des vésicules et leur augmentation de volume.

Vous savez qu'une méthode très sensible pour reconnaître précocement la grossesse chez une femme, avant que l'on observe des signes de certitude, consiste à injecter, suivant une technique spéciale, à des souris blanches de l'urine de cette femme. Cette urine contient l'hormone hypophysaire qui active le développement des vésicules séminales, si la femme est enceinte.

En résumé, le lobe antérieur de l'hypophyse produit une hormone sexuelle, la même dans les deux sexes, qui régit le fonctionnement des glandes sexuelles. C'est à ces substances que Zondek a donné le nom de *prolan*.

*
* *

Le corps thyroïde joue aussi un rôle considérable dans le développement et le fonctionnement des organes sexuels. D'une manière générale, on peut dire qu'il tend, comme l'hypophyse, à accentuer les caractères féminins. Car les hypothyroïdiens présentent des troubles morphologiques discrets et des troubles plus évidents du développement des phanères cutanées : à côté de l'infiltration myxœdémateuse plus ou moins marquée de la peau, telle qu'on la voit au plus haut degré chez les crétins goîtreux, les poils sont beaucoup plus rares.

A l'inverse, les hyperthyroïdiens ont un système pileux excessif et, en outre, une pigmentation anormale de la peau.

L'insuffisance thyroïdienne va très souvent de pair avec une diminution de l'érotisme. Du moins de l'érotisme normal, car beaucoup d'hypothyroïdiens présentent des tendances auto-érotiques perverses.

Les hyperthyroïdiens ont plutôt la tendance, inverse, à être des hyperérotiques. Mais, chez eux aussi, cela se traduit souvent par un éréthisme génital auto-érotique avec masturbation et phantasmes pervers.

On ignore comment la sécrétion du corps thyroïde participe à l'harmonie des fonctions endocriniennes.

Jusqu'à présent, nous voyons l'action des hormones s'exercer soit dans le sens ambo-sexuel, soit dans le sens de la féminité. Pourtant, il est une glande antagoniste de celles qui tendent à féminiser les caractères. C'est la capsule surrénale. Cette glande tend en effet à accentuer les caractères sexuels secondaires masculins.

C'est à la substance corticale, née du paraépithélium cœlomien, qu'est dévolu ce rôle. La substance médullaire, formée à partir d'un ganglion sympathique, sécrète l'adrénaline, qui est la seule substance endocrine révélable, en l'état où elle est sécrétée, dans la cellule même qui la sécrète.

Le syndrome cortico-surrénal se caractérise, chez la femme, par l'aspect viril du masque, l'étroitesse du bassin, la disparition des seins, une hypertrichose de type masculin et une inversion des caractères sexuels primaires : atrophie du vagin, de l'utérus et des ovaires, hypertrophie du clitoris. Le clitoris hypertrophié peut même être perforé comme un pénis, selon la phase embryonnaire où la tumeur surrénale provoque ces troubles de croissance.

C'est à ce syndrome, désigné par le terme de *virilité surrénale* (1), que sont dus les cas d'hermaphrodisme ou de pseudo-hermaphrodisme féminins. (Ces termes font allusion à des différences purement morphologiques. Il vaudrait mieux les abandonner et parler, dans ces cas, d'intersexués.)

Toutes ces modifications anatomiques s'accompagnent de modifications psychiques qui vont dans le même sens. Elles se marquent sur le comportement instinctif, qui est tout à fait viril, et même sur les goûts érotiques. Beaucoup de ces femmes ont pu se faire passer pour des hommes leur vie durant, jusqu'à ce qu'une circonstance fortuite les fît découvrir.

Au total, l'écorce surrénale exerce une action, nettement établie, inhibitrice sur l'ovaire, et, peut-être, une action stimulante sur le tissu interstitiel testiculaire.

(1) Le même effet peut être produit par des tumeurs ovariennes. Il faut en outre signaler ici un phénomène des plus intéressants : c'est l'action de certains parasites sur les caractères sexuels secondaires. Un crabe mâle du genre Inachus, parasité par une sacculine, acquiert des caractères sexuels secondaires femelles de plus en plus marqués. Chez la Bonellie, le phénomène est encore plus complexe. Enfin, certains néoplasmes influent aussi très nettement sur les caractères sexuels secondaires.

Tous ces faits seront étudiés en détail, l'an prochain, avec les phénomènes d'intersexualité.

Passons sous silence l'action des parathyroïdes, du thymus, du système lympho-adénoïde, du pancréas, du foie, de la prostate, tous organes dont le rôle est mal défini, mais qui jouent un rôle dans l'équilibre hormonal réglant secondairement la morphogenèse sexuelle. La complexité de ces actions donne à comprendre que des modifications du milieu extérieur, notamment du milieu trophique, puissent retentir, elles aussi, sur le développement des caractères sexuels secondaires.

Nous avons, jusqu'à présent, cherché à définir uniquement les causes déterminantes individuelles du dimorphisme sexuel. Chez l'homme, il semble que la vie sociale, par le jeu des appétitions, et surtout par les réactions, soit individuelles d'agressivité, soit sociales de coopération qu'elle entraîne, puisse influer de quelque manière sur ce déterminisme.

Précisons : nous ne prétendons pas dire, par là, que les influences sociales soient capables de modifier ce qui est contenu en puissance dans les chromosomes. Nous voulons simplement dire que les contraintes sociales ont un immense retentissement sur les activités somatiques, et donc aussi sur les activités de la sphère sexuelle. Par exemple, un grave complexe de castration est parfaitement capable d'inhiber la croissance d'un enfant et d'en faire un greluchon, alors que, dans d'autres conditions psychiques, il se fût développé d'une façon normale. Ce n'est pas une hypothèse : on peut citer des cas cliniques. Oui, certes, on ne fait jamais la contre-épreuve, en médecine. Cependant, quand dans une famille saine on voit un enfant débile, véritable castrat psychique, au milieu de frères et sœurs débordants de santé, on imagine naturellement une cause organique à sa débilité. Mais, si l'on voit cet enfant s'épanouir psychiquement et physiquement après une psychanalyse, la contre-épreuve est faite ou bien rien ne signifie rien.

C'est évidemment dans le comportement psychique individuel et dans les manifestations psychiques sociales que l'on aperçoit le mieux ces effets. Nous allons en faire la démonstration tout à l'heure.

Auparavant, il faut faire ressortir, à cette place, qu'en opposition apparente avec ce qui se passe dans les sociétés humaines, on observe chez les insectes sociaux un déterminisme sexuel qui semble découler directement de la vie sociale, et dont les faits les plus frappants sont le polymorphisme et la castration nutricielle. Ce n'est aussi qu'une apparence. En réalité, c'est toujours aux facteurs héréditaires

contenus dans les chromosomes qu'il faut remonter. Seulement, tandis que chez les humains ces actions plastiques de la vie sociale sur l'individu sont discrètes au point d'être discutables, elles s'exercent sur les insectes sociaux avec une netteté qu'illustrent des exemples à foison. Nous n'en tirons aucune conclusion pour le moment. Ces conclusions doivent être appuyées sur des faits précis.

Nous allons donc nous arrêter un instant à certains comportements sociaux de l'homme en rapport direct avec la sexualité. Après quoi, nous étudierons rapidement le polymorphisme, pour terminer par une comparaison succincte entre les sociétés d'insectes et les sociétés humaines. Inutile de vous dire combien je déplore de ne pouvoir qu'effleurer ces problèmes. On ne peut résumer en quelques minutes les influences réciproques de la sexualité sur les sociétés humaines. Le seul énoncé des problèmes partiels que posent ces rapports remplirait des volumes. Aussi me bornerai-je, très arbitrairement et en y passant comme chat sur braise, à vous montrer les rapports entre le costume et l'évolution des tendances sexuelles collectives.

Si ce choix est apparemment arbitraire, il n'est cependant pas fortuit. Le vêtement de l'homme, est, sauf sous les latitudes tropicales, une nécessité biologique. Il marque, lui aussi, le dimorphisme sexuel. Il joue un rôle énorme dans l'érotisme individuel et social. Voyez plutôt *L'Ile des Pingouins*, d'Anatole France.

Les animaux ignorent l'usage du vêtement, à moins que l'on ne considère comme vêtement les cocons et autres enveloppes protectrices fabriquées par certaines larves, soit pour hiverner, soit pour achever à l'abri des nymphoses. Il ne faut pas assimiler à des vêtements les appareils de protection, même fabriqués avec des objets extérieurs à elles, des larves de phryganes, par exemple, qui utilisent pour leur fourreau les matériaux dont elles disposent. Ces abris ne comportent, autant que l'on puisse juger, nul élément affectif, et l'on n'y discerne aucun dimorphisme en rapport avec la différenciation des sexes.

Chez l'homme, nous voyons le vêtement apparaître même dans des régions où la température extérieure ne l'impose pas. La plupart des animaux exposés à des températures variables vivent d'une vie ralentie pendant la saison froide, en restant confinés dans leurs nids ou dans leurs terriers. Ces espaces clos leur tiennent lieu de vêtements dans les moments où leur activité se ralentit.

Selon l'attitude adoptée à l'égard du vêtement, sa valeur affective apparaîtra dans la manière dont l'individu s'habille. Et comme les individus représentent la somme des tendances sociales à une époque considérée, il en résultera que le costume variera et avec les tendances individuelles, et avec les tendances sociales.

Les affligeantes créatures qui palabrent dans les conseils féminins de la Société des Nations, les clergymen, les vertueux raseurs qui se sont donné pour mission de dégoûter les honnêtes gens de la vertu, tous ces gens-là portent des costumes austères et rigides comme leur morale. Ces femmes asexuées (1), qui se proposent de réformer les mœurs en désexualisant l'humanité, cachent soigneusement leur corps. Leur costume réfrigérant symbolise la vertu et le devoir sous leur aspect le plus cruel.

D'autres humains, fixés à leur narcissisme infantile, ne portent leur vêtement que de mauvais gré. Alors, ils ne s'y intéressent pas et s'habillent mal (2).

D'autres enfin — et c'est la majorité — déplacent l'intérêt qu'ils portaient à leur corps, ne pouvant plus le faire admirer, sur leurs vêtements. Le primitif commence à reporter cet intérêt sur des objets décoratifs, sur des plumes, des colliers, des bracelets. Graduellement il le reporte sur le costume tout entier.

Dans nos sociétés, la sexualité de l'homme, plus concentrée sur les objets génitaux, a conduit à un costume plus uniforme et d'une valeur symbolique phallique qui saute aux yeux.

La femme, qui conserve un narcissisme plus libre, se permet une plus grande variété dans son exhibitionnisme vestimentaire.

C'est peut-être aussi une compensation, provenant de ce que l'on a appelé, à tort je crois, l'âme collective, à la plus belle parure des mâles que l'on observe dans presque tous les ordres zoologiques. Aussi les variations du costume féminin sont-elles incomparablement plus étendues, individuellement et socialement, que celles du

(1) En réalité, elles ne sont pas asexuées, elles sont simplement d'un sexe différent du leur. Ce sont des femmes qui, enfants, n'ont pas accepté d'être privées de l'avantageux robinet que possèdent les petits garçons. Leur complexe de virilité explique leur acharnement à sauver les prostituées de leur « esclavage » et leur désir saugrenu et fanatique d' « émancipation » de la femme : « Moi, je ne veux pas subir ce traitement humiliant que subissent les autres femmes ». Aussi restent-elles célibataires, heureusement pour leurs victimes éventuelles.

(2) Dans J.-C. Flugel : « De la valeur affective du vêtement », *Revue française de psychanalyse*, III[e] année, n° 3, 1929.

costume masculin, qui demeure, de nos jours, uniforme et conventionnel.

Au XVIIIe siècle, ces différences n'étaient pas aussi marquées. L'habit de l'homme était même souvent plus beau que celui de la femme. Il dessinait un polymorphisme analogue à celui que l'on observe chez les insectes sociaux très évolués. Mais tandis que chez les insectes ce polymorphisme apparaît purement utilitaire, subordonné à une fonction spéciale, sans rapport avec la sexualité, puisque les castes inférieures y sont généralement dégénitalisées, chez l'homme cette bigarrure était un effet de la concurrence dans l'amour et dans la vie.

C'est à la révolution dite française que nous devons, entre autres méfaits, cette tentative de nivellement des classes sociales par l'abolition, d'ailleurs conforme au principe révolutionnaire d'égalité, des signes extérieurs des hiérarchies nécessaires. Dans les castes où la hiérarchie des fonctions est rigide par nécessité, cette hiérarchie se marque rigoureusement dans l'uniforme. C'est le cas de la caste militaire.

Ce qui nous frappe surtout, dans l'évolution du costume féminin, c'est la mise en valeur, en relief, d'une certaine partie du corps. Pendant très longtemps, à la Renaissance et depuis elle, c'est la poitrine qui avait été regardée comme essentielle. Les costumes féminins étaient décolletés, la taille serrée par un corset. Plus tard, pas très loin de nous, la femme mit aussi en valeur son bassin. Pendant la majeure partie du siècle dernier, le costume féminin était étroit, collant et lourd (Flugel). Les maternités nombreuses étaient prisées. L'homme recherchait les femmes qui avaient, ainsi que l'on disait à Paris, de la hanche et du téton. Vers 1840, la mode était aux crinolines, aux vertugadins, qui amplifiaient démesurément le bassin. Plus près de notre époque, il y a à peine cinq à six lustres, les femmes portaient des tournures qui leur donnaient l'apparence de chaises capitonnées.

De nos jours, nous voyons une tendance, qui va d'ailleurs régressant, du costume féminin à se rapprocher du costume masculin, en ce qu'il montre une prédominance des symboles phalliques sur les symboles utérins. Cette tendance se fait aux dépens de la maternité et se traduit par une préférence accordée aux lignes droites plutôt qu'aux lignes courbes et aux formes bouffantes (Flugel). On a vu cette tendance s'accentuer à mesure qu'augmentaient les com-

pétitions féminines dans les professions masculines. Les seins faisaient le désespoir des jeunes femmes ; celles qui étaient trop bien pourvues se faisaient amazones, par les soins d'un chirurgien complaisant, afin de n'être pas gênées au volant de leur quarante chevaux. La robe se raccourcissait forcément, car la femme, renonçant à la valeur érotique de ses seins, exposait ses jambes devenues symboles phalliques, ni plus ni moins que nos affreux pantalons.

Autant dire que la femme contemporaine, obligée, de par les bouleversements économiques qui ont suivi la guerre, de travailler comme l'homme, de le concurrencer dans toutes les professions, s'est faite virile. Vivant sur un pied d'égalité avec l'homme, elle a détruit le charme. Les époux travaillent chacun de son côté, se retrouvent, le soir, comme deux copains associés commercialement, et forment ainsi des couples homosexuels.

La névrose collective d'après-guerre se caractérise, entre autres symptômes, précisément par une homosexualité beaucoup plus ouverte, ainsi qu'il arrive à toutes les périodes de décadence, et par un nombre croissant d'impuissants des deux sexes, surtout de l'homme. Aboli l'attrait sexuel de la femme, abolies aussi les possibilités de sublimation : l'homme ne s'intéresse plus aux idées. Rentré chez lui, il n'a plus, pour se fuir, que la ressource d'une intempestive et stérile masturbation de l'ouïe par des bruiteurs mécaniques. Tous ces « radiomasturbateurs » (ah ! qu'en termes galants...) spasmodiques sont des impuissants.

On aperçoit, depuis quelques années, de vagues symptômes d'un retour à des tendances plus conformes aux habitudes millénaires de la femme maternelle. Oh ! bien vagues : une concession à la longueur de la robe, du moins de la robe du soir. Concession partielle puisqu'il n'y avait, voici quelque huit ans, qu'un côté de la robe qui s'allongeât. On revient aussi aux bouffants des épaules, mais en continuant de laisser dégagés les bras, que les robes actuelles mettent en valeur, symboles phalliques, eux aussi.

Ces données très succinctes ne touchent qu'à quelques aspects du problème : ceux qui concernent plus spécialement le dimorphisme sexuel dans ses rapports avec la vie sociale. Il m'a paru intéressant de les introduire ici, pour montrer le rôle important que joue le costume dans la biologie psycho-sexuelle, ne fût-ce que par le sentiment de la pudeur qu'il engendre, antagoniste des tendances exhibitionnistes. Il serait plus juste de dire : qu'il contribue à engen-

drer, car chez des peuples qui vivent nus la pudeur existe, et on la voit se localiser sur des parties déterminées du corps. Ainsi, pour certains nègres, il est de la dernière inconvenance de se montrer avec le gland du pénis découvert.

*
* *

Il nous reste à examiner le problème du polymorphisme dans ses rapports avec la sexualité.

Le polymorphisme s'observe chez un grand nombre d'animaux. C'est chez les insectes, et spécialement chez les insectes sociaux, qu'il est le plus marqué et a été le mieux étudié.

Que faut-il entendre par insectes sociaux ? Par quel bout saisir ce difficile problème du polymorphisme ? Prenons un bon guide, choisi parmi les plus éminents entomologistes contemporains : c'est M. W. Morton Wheeler qui va nous fournir toutes les précisions nécessaires (1).

Le comportement de tout animal gravite autour de deux axes : l'un est individualiste et agressif, l'autre social et coopératif. Naguère, on tenait pour exceptionnels les animaux sociaux. Encore une de ces erreurs d'optique dues à notre suffisance anthropocentriste. Aujourd'hui l'on s'aperçoit que les tendances solitaires sont l'exception, les inclinations sociales la règle.

L'instinct social est chez les animaux une appétition aussi vive que l'instinct sexuel. Il suffit, pour s'en convaincre, d'observer le désarroi d'un animal isolé de ses pareils.

On avait volontiers la tendance à généraliser des cas particuliers ; ils faisaient croire que beaucoup d'animaux n'aiment rien autant que leur propre société. Dans nos régions, c'est le cas des araignées, qui vivent solitaires, bien que certaines espèces, comme l'Epeire diadémée, prennent soin de leurs sacs à œufs, puis de leurs petits, durant tout un été. Il a fallu déchanter quand on a découvert des araignées exotiques subsociales, vivant dans de vastes nids à la construction desquels coopèrent jusqu'à plusieurs centaines de femelles.

Les sociétés d'insectes, disait-on, sont probablement dérivées de l'association fortuite de femelles de la même espèce. A regarder de

(1) W. Morton Wheeler : *Les sociétés d'insectes, leur origine, leur évolution.* Chez Doin, à Paris.

près, on voit que ces sociétés, quelle que soit leur population, sont de véritables familles, c'est-à-dire des affiliations entre parents, dans la plupart des cas entre une mère et sa descendance.

On voit tous les degrés de perfectionnement de ces associations. Au degré le plus humble, la mère dissémine simplement ses œufs dans le milieu même où vit normalement l'espèce, par exemple sur les feuilles dont se nourrissent les larves ; c'est le cas du papillon des choux. A un degré plus élevé, les mères pourvoient les œufs d'un revêtement protecteur (araignées, sauterelles, mante religieuse, etc.), puis restent avec les œufs et les larves comme pour les « protéger » (boule d'œufs de l'Epeire). Au degré le plus élevé, les mères « prévoyantes » construisent un nid et approvisionnent les larves d'une nourriture spécialement préparée (hyménoptères sociaux, fourmis, termites).

Chez les insectes sociaux dignes de ce nom, on voit en outre les jeunes demeurer avec leur mère, coopérer à l'élevage des nichées successives et constituer ainsi des sociétés bien organisées, annuelles ou durables. Ces mères réputées prévoyantes nous apparaissent très attendrissantes dans les soins qu'elles donnent à leur descendance. Méfions-nous des interprétations anthropomorphistes ! La réalité est beaucoup moins romanesque.

Déjà, chez les poissons qui ont des pontes gardées, le mâle voue des soins farouches à sa progéniture, « se privant de manger » pour se consacrer exclusivement à la construction et à l'entretien du nid, puis à la garde des alevins, fonçant comme une brute sur tout ce qui s'approche du nid, sautant au visage des curieux armés d'une inoffensive loupe. Il est touchant de sollicitude. En fait, si, la ponte achevée, il brutalise sa femelle, ainsi que tout le monde peut l'observer chez des macropodes en aquarium, la tuant parfois d'un direct au temporal, c'est que la femelle ne cesse pas de manger pendant la longue période estivale des amours. Le mâle, au contraire, ne peut plus manger, Avant le frai, sa muqueuse digestive s'atrophie, tandis que s'hypertrophient ses glandes génitales. Il se réserve donc un garde-manger. C'est si vrai qu'après les premières pontes, échelonnées de vingt en vingt jours environ, de mai à septembre, le mâle se met à gober çà et là ses alevins. Les pontes d'automnes sont dévorées, à peine émises, par le mâle et la femelle, réconciliés autour de leur caviar.

(Ce cannibalisme n'est pas le privilège exclusif des macropodes.

Ne voyons-nous pas tous les jours des papas et des mamans faire le geste d'avaler leur bébé, en disant : « Je te mangerais bien » ? Ce geste, le désir de « dévorer de baisers » ont, certes, un sens complexe. Ils représentent en tout cas une pulsion libidinale de même nature.)

Voyez la panique qui règne dans une fourmilière si quelque accident met au jour les pouponnières. Tout ce petit peuple, en proie à une émotion extraordinaire, se précipite au secours des œufs et des nymphes. Pas une fourmi qui ne soit prête à subir la male mort « pour sauver sa progéniture ». En réalité, c'est que les soins donnés aux œufs, aux larves et aux nymphes procurent aux fourmis une intense satisfaction libidinale. Bien que les ouvrières soient asexuées, cette satisfaction est bien une satisfaction sexuelle au sens libidinal du mot. C'est le parfum des larves qui est la source de ces plaisirs. Et cela explique l'étrange tolérance des fourmis à l'égard de leurs innombrables parasites. On voit en effet certains coléoptères parasites des fourmis, ainsi que de nombreux insectes appartenant à d'autres ordres, qui ne construisent jamais de cités, s'infiltrer dans les cités des autres espèces. Ces dangereux débaucheurs procurent à leurs hôtes des satisfactions intenses. Leurs aisselles sécrètent des parfums enivrants. Les délices qu'ils procurent font parfois oublier aux fourmis, trop absorbées par les saouleries qu'elles goûtent auprès de ces staviskyeux parasites, les délices que leur offrent leurs propres larves. Elles laissent la cité aller à vau-l'eau.

En général, cependant, tout en prenant leur plaisir en compagnie de ces dissolvants séducteurs, elles ne laissent pas de les tenir en respect. Il arrive même que la cité, mise en péril par le trop grand nombre de ces subtils envahisseurs, les décrète de mort et fasse des pogroms. Les parasites se défendent efficacement dans cette lutte millénaire. Ils se dissimulent très astucieusement, prenant parfois, par un miracle de mimétisme, l'aspect extérieur des fourmis leurs hôtes. Leurs ruses pour tromper la vigilance des laborieuses sont proprement diaboliques. Très souvent, les larves des parasites se font introduire dans la fourmilière par les fourmis elles-mêmes.

J'ai tenu à souligner en passant ces faits de parasitisme, parce qu'ils sont extrêmement importants pour l'étude du polymorphisme, c'est-à-dire de la plasticité, aussi bien des insectes sociaux que de leurs parasites. Ils présentent de grandes analogies avec la domes-

tication, qui est grosse de conséquences au point de vue de la sexualité.

Comment les associations durables d'insectes d'une même espèce sont-elles devenues possibles ? Par l'augmentation considérable de la longévité des parents. La longévité elle-même a vraisemblablement augmenté du fait que tous les insectes sociaux et subsociaux vivent dans des cavités closes, mal aérées, qui restreignent ou inhibent les mouvements musculaires et ralentissent les oxydations. Les femelles, ou reines, de ces sociétés sont en effet très apathiques. Elles perdent la faculté de voler et même leurs ailes. Leur métabolisme ralenti aboutit à une accumulation de graisses dans leur abdomen et de vitellus dans leurs œufs.

Leur fécondité est, pour une part, fonction de leur longévité : plus celle-ci est grande, plus les colonies sont peuplées. C'est le cas chez les termites les plus élevés, du genre Termes, chez des fourmis appartenant aux genres Eciton et Atta, et chez l'abeille domestique. La petitesse des colonies de plusieurs fourmis et termites primitifs paraît, au contraire, être en rapport avec la vie plus brève de la reine-mère.

Voilà pour les conditions qui favorisent les associations d'insectes. Il apparaît clairement qu'à la différence des colonies de cœlentérés ou de bryozoaires, qui sont des associations purement nutricielles, le caractère essentiel des sociétés d'insectes est de constituer des associations reproductives. Comment le polymorphisme y apparaît-il ?

Et tout d'abord, que faut-il entendre par polymorphisme ? Si l'on restreint ce terme aux cas dans lesquels deux ou plusieurs formes différentes coexistent dans la même espèce, le polymorphisme comprendra tout naturellement le dimorphisme et les différences entre les formes jeunes et les formes adultes.

On ne peut parler, dit M. Wheeler, de polymorphisme que lorsqu'apparaît une caste ouvrière, expression morphologique distincte de la division physiologique et éthologique du travail.

Il faut entendre par castes physiologiques les classes sociales constituées par des formes qui se sont spécialisées dans une fonction physiologique. Ainsi de ces formes de fourmis des régions arides, qui accumulent des réserves nutritives dans leur abdomen et se transforment en pots à miel, suspendues comme des outres dans des greniers. Ainsi de ces

formes gynécoïdes mises en réserve et susceptibles de développer leurs ovaires quand les colonies sont privées de reines.

Les castes éthologiques, c'est-à-dire fixées par les habitudes, sont celles qui se répartissent les besognes spéciales à l'intérieur des colonies : formes bouchons, formes diverses de soldats, formes seringues des termites, etc.

Les causes de ce polymorphisme sont très complexes. C'est un des problèmes les plus difficiles qui soient. Le peu que je vous en dirai ne vous en donnera qu'une faible idée.

Chez les hyménoptères non fécondés, les descendants sont généralement des mâles (c'est une règle qui souffre beaucoup d'exceptions). On pensait pouvoir en tirer une explication du polymorphisme. Or, chez les termites les deux sexes proviennent d'œufs fécondés et sont aussi polymorphes.

Chez les guêpes et les abeilles, toute la caste ouvrière paraît acquérir sa stérilité graduellement, avant ou pendant sa différenciation morphologique, tandis que la caste correspondante des termites, et surtout la caste des soldats, paraît s'être différenciée morphologiquement avant que sa fécondité se fût atténuée ou eût disparu.

Chez les fourmis, les choses se passent comme chez les guêpes, avec cette différence que la caste ouvrière présente des modifications de forme plus profondes et une dégénitalisation plus complète.

Un certain nombre de fourmis, très rapprochées des ancêtres archaïques de l'ordre des aculéates, ont conservé deux formes de femelles fécondes, ailée et aptère. Dans ce cas, le polymorphisme est antérieur à la stérilité. Il est probable que ce polymorphisme a persisté après la socialisation de ces formes solitaires. Seule, la forme ailée essaime et fonde des colonies, tandis que les formes aptères l'aident à nourrir sa couvée, puis s'aident mutuellement à nourrir leurs propres couvées. On peut supposer que les femelles aptères sont devenues progressivement stériles, tout en gardant leur forme particulière, et qu'elles ont ainsi donné naissance à la caste ouvrière.

En tout cas, que le polymorphisme relève d'autres causes que celles qui déterminent le dimorphisme sexuel, cela est nettement indiqué par le fait d'un polymorphisme identique dans l'un et l'autre sexe chez les termites.

On peut en chercher l'explication dans le fait que les insectes, ne pouvant, à l'instar des humains, modifier à leur gré le milieu exté-

rieur, ont été obligés de se plier aux conditions de ce milieu. Ils auraient ainsi acquis une plasticité plus grande, qui leur permet de s'adapter à des conditions non modifiables par les moyens dont ils disposent.

Les insectes, en effet, n'ont pas d'outils façonnés. Il est cependant intéressant de signaler, à cette occasion, une particularité d'une fourmi exotique qui peut être regardée comme une ébauche d'industrie. Cette fourmi coud avec une navette des nids faits de feuilles assemblées. La navette est la larve d'un petit insecte qui file un cocon pour sa nymphose. Ladite fourmi adopte ces larves comme instrument de travail. Les saisissant dans ses mandibules, quand elles commencent de filer leur cocon, elle les fait passer et repasser d'un bord à l'autre des feuilles qu'elle désire unir. Qui sait où cette industrie conduira ces fourmis ?

Le polymorphisme atteint chez les fourmis, et surtout chez les termites, à un degré de complexité stupéfiant. Passons sur ces détails, trop systématiques, de zoologie descriptive. Ceux d'entre vous que cela intéresse trouveront toutes les précisions désirables dans le remarquable ouvrage de M. Wheeler (loc. cit.), auquel j'emprunte en partie ces données. Si vous désirez des ouvrages moins systématiques, vous pourrez vous adresser aux études de M. Maeterlinck sur la vie des abeilles, des fourmis et des termites. Les faits qu'il y donne sont puisés aux bonnes sources. Tout le monde est libre de faire les réserves qu'il lui plaît sur les interprétations qu'ils suggèrent à l'auteur.

On peut prouver que la plupart de ces formes distinctes sont une réponse à des exigences spéciales, extérieures, le plus souvent de nature trophique. Ainsi, il existe des fourmis cambrioleuses qui vivent dans les murailles des termitières africaines et sud-américaines. Le nid est relié aux chambres des termites par des galeries très ténues, inaccessibles aux termites plus volumineux. Par ces galeries, ces fourmis naines se glissent dans les pouponnières des termites et en dévorent les couvées. La nourriture est si abondante que ces microbes élèvent des reines géantes.

D'autres faits, très nombreux, montrent que, dans la colonie de fourmis, le nombre et le caractère des castes femelles est réglé comme le sont le nombre et le caractère des cellules dans le corps d'un métazoaire. Cette régulation a un aspect à la fois ontogénique et phylogénique (Wheeler).

Le polymorphisme des termites est encore plus compliqué. Il

aboutit à huit castes comprenant seize formes différentes d'individus : rois et reines vrais, puis deux formes différentes de rois et de reines ; grandes ouvrières mâles et femelles ; petites ouvrières mâles et femelles ; grands, moyens et petits soldats mâles et femelles. Ce n'est pas, comme on pourrait le croire, chez les formes les plus civilisées que le polymorphisme est le plus marqué ; l'évolution paraît se faire d'un polymorphisme très varié vers des conditions plus simples.

Quand on essaie de comprendre ces différenciations, on tombe dans les problèmes de l'ontogénie et de la croissance, de l'évolution, des activités de l'organisme, bref, dans tous les problèmes biologiques fondamentaux.

On peut ramener le problème au choix à faire entre la prédétermination de l'embryon et l'épigenèse, c'est-à-dire à l'ensemble des causes qui s'ajoutent aux facteurs héréditaires (Wheeler).

Il faut cependant faire remarquer que, chez tous les insectes sociaux, la colonie étant fondée, c'est la caste ouvrière qui intervient seule dans l'alimentation de toutes les castes, la sienne comprise.

Si les facteurs de la différenciation ne sont pas contenus dans les germes, ils ne peuvent, pensait-on, provenir que de différences dans le mode d'alimentation des larves. Cette alimentation peut varier en qualité et en quantité. La quantité influerait sur la taille, la qualité sur la forme. Autrement dit, certains aliments seraient utilisés par les larves dans le métabolisme de croissance. D'autres auraient un effet stimulant ou inhibiteur sur la morphogenèse ; ils auraient une action comparable à celle des hormones. Chez les végétaux, on peut produire, dans une même espèce, par une différence de nutrition, des formes diverses de feuilles, des plants plus ou moins vigoureux, des variétés naines ou des formes géantes. Par la qualité des aliments, on peut modifier à volonté certains caractères. Il suffit de faire pousser un hortensia en sol acide pour que ses fleurs soient roses, en sol alcalin pour qu'elles soient bleues.

De très nombreuses expériences montrent que les différences dans les quantités de nourriture données aux larves agissent sur la taille de celles-ci. Il ne semble pas, en revanche, que cela influe sur leur forme, du moins chez les vespidés, où la castration ne se produit que si la larve est par trop sous-alimentée.

Chez les *Melipona,* dont les larves se nourrissent de provisions

emmagasinées, même nourriture chez toutes les larves : les unes deviennent des mâles, les autres des reines et des ouvrières. Chez d'autres espèces, les larves destinées à devenir des reines sont logées dans des cellules plus grandes. Elles reçoivent plus de nourriture, et leurs ovaires se développent plus vite. Si l'on prend, dans une ruche d'abeilles, une larve d'ouvrière d'un jour, et si on la transporte dans une cellule de reine, plus spacieuse et mieux approvisionnée, elle devient une reine parfaite. Si on la prend à deux jours et demi - trois jours, elle devient encore une reine, mais un peu différente des reines normales et portant quelques caractères d'ouvrière.

Pézard a, par ailleurs, obtenu la castration de poules en les nourrissant exclusivement de viande.

Tous ces faits indiquent que le développement des ovaires est lié quantitativement et qualitativement à la nourriture. Ils ne prouvent nullement que le genre sexuel, l'absence ou la présence de glandes sexuelles soient déterminés par le mode de nutrition.

Il faut donc se rabattre, pour expliquer en partie le polymorphisme, sur l'hypothèse blastogénique, à savoir que les caractères des castes sont contenus dans les gènes. Un fait capital vient à l'appui de cette hypothèse : l'existence de fourmis gynandromorphes. Ce sont des formes faites de deux moitiés gauche et droite, l'une mâle, l'autre femelle, ou l'une soldat, l'autre femelle, ou encore faites d'une mosaïque de parties mâles et femelles.

La fixation de ces caractères dans les gonades ne s'est faite qu'à la longue. Ces différenciations sont si anciennes et si strictement établies (les insectes sociaux supérieurs, termites et fourmis, sont très antérieurs à l'homme, puisqu'ils existaient au secondaire, peut-être à la fin de l'ère primaire déjà), que les mœurs et la structure spécifiques des différentes castes sont fixées dans les facteurs héréditaires.

C'est donc aux conditions de la vie sociale elles-mêmes qu'il faut remonter pour comprendre quels ont été ces facteurs initiaux de différenciation, transmis ensuite par les chromosomes.

Le caractère dominant des sociétés animales, mises à part les sociétés nutricielles comme celles des siphonophores et des bryozoaires, est qu'elles constituent des sociétés reproductives. C'est la reproduction qui est la raison d'être des sociétés d'insectes. Aussi est-ce le sexe femelle qui y prédomine : ces sociétés sont femelles.

Les mâles y sont réduits à des facteurs fécondants temporaires.

Les colonies d'insectes dépendent donc d'une élite de femelles fertiles, tandis que les progrès des sociétés humaines dépendent d'une élite intellectuelle des deux sexes. Les premières sont des matriarcats ; les secondes sont le plus souvent des patriarcats (le régime du matriarcat s'observe dans certains groupements très anciens, par exemple chez les primitifs du centre de l'Australie, chez les Touaregs du Hoggar). C'est un ,fait remarquable de voir une collectivité humaine régresser intellectuellement et se rapprocher du type des sociétés d'insectes lorsqu'elle se reproduit avec excès.

C'est, pour une part majeure, l'importance démesurée donnée à la reproduction qui a conduit les sociétés d'insectes au développement de castes sociales, et donc au polymorphisme. La reproduction est dévolue à quelques individus au service desquels se mettent tous les autres individus, spécialisés, eux, dans la récolte de la nourriture et dans les soins des jeunes. Ces fonctions sont si exigeantes que l'on voit apparaître une caste de soldats qui déchargent les nourrices des besognes subalternes, dont leur fonction essentielle aurait à souffrir.

Vu sous cet angle, le polymorphisme apparaît comme un phénomène dégénératif, comme le fait d'une évolution régressive, résultant d'une division toujours croissante du travail.

Chez les humains, nous voyons un polymorphisme de ce genre, non fixé dans l'ontogénie, non plus que dans la phylogénie, déterminé par la profession. Le comédien, exercé à représenter toutes les émotions, tous les types humains, prend souvent un aspect particulier que nous appelons cabotin. Un prêtre défroqué ne fait illusion à personne sur son étiologie : il garde toute sa vie l'empreinte de sa défroque (1). Un vieil officier de cavalerie se reconnaît à sa dégaine, d'aussi loin qu'on le voie. L'aspect d'un intellectuel cent pour cent offre un sensible contraste avec celui d'un oligophrène boxeur ou leveur d'haltères. Les types psychiques se marquent plus ou moins dans les types physiques. C'est en se fondant sur ces rapports de la constitution psychique avec la constitution physique que Kretschmer a tenté son essai : « Körperbau und Charakter ».

(1) Sans parler de l'empreinte psychique. Voyez *L'empreinte*, du médiocre M. d'Estaunié.

Dans le domaine psychique, on voit les insectes sociaux, surtout les guêpes, les abeilles domestiques et les fourmis, faire montre d'une émotivité violente, tout à fait comparable à l'émotivité des foules humaines. Ces manifestations émotives ne se produisent que dans les colonies populeuses. Les colonies peu nombreuses sont timides, à l'instar des petits peuples.

Cette évolution régressive, chez les insectes sociaux, est sans doute aussi liée à l'usage de nourritures artificiellement préparées. Cette domestication est proche-parente du parasitisme. La différence entre la faible contribution personnelle de l'individu et les substantiels avantages qu'il recueille comme membre de la société, sous forme de nourriture et de protection, cette différence est si grande que l'on peut la comparer à la différence entre l'hôte et le parasite.

La domestication entraîne, chez certains organismes, la stérilité, chez d'autres l'hypertrophie des glandes sexuelles et l'atrophie des organes de relation. Ces deux effets s'observent chez les ouvrières et les soldats d'une part, chez les reines d'autre part.

En ce qui concerne nos animaux domestiques, nous ne pouvons rien conclure, puisque nous sélectionnons les bons reproducteurs. Quant aux végétaux domestiqués, nous voyons aussi la surnutrition faire régresser chez eux les organes reproducteurs, à moins que nous ne sélectionnions au contraire les sujets rendus prolifiques. La culture intensive a pour effet de multiplier les pétales et les sépales des fleurs (fleurs dites doubles), par transformation des étamines, puis des organes sexuels femelles, en organes dits « ornementaux ».

Dans la race humaine, la domestication a pour caractères la peau claire, les yeux bleus, les cheveux blonds, de nombreuses anomalies dans l'activité sexuelle, la disparition d'un rut vrai, mais surtout le caractère névrotique de notre civilisation (Wheeler) : de nos jours, une multitude d'adultes demeurent des nourrissons.

A comparer les sociétés d'insectes avec les sociétés humaines, on s'aperçoit qu'il y a pas mal d'analogies entre elles et que ces analogies ne sont pas précisément réconfortantes. Les différences le sont encore moins. Chez les insectes sociaux, quand une colonie est parvenue à l'apogée de ses accumulations, elle produit des individus frais et jeunes, qui essaiment, et la vieille colonie rentre modestement dans le néant.

Au rebours, dans nos sociétés, conclut en substance, avec une amère ironie, M. Wheeler, la surproduction de nos échanges sociaux, l'accumulation des excreta de notre métabolisme social, sous forme de produits industriels, mais aussi sous forme de superstitions, de lois, de mœurs, d'interdictions, de contraintes, de perfectionnements techniques incessants (et qui n'excluent pas, loin de là, une certaine barbarie), font que les jeunes générations ont de plus en plus de peine à vivre. L'accoutumance à ces excreta nous a donné un saint respect des gérontocraties. Notre unique ressource pour briser la pression de ces contraintes, ce sont les révolutions et les guerres, jusqu'au jour où nous comprendrons la déplorable pression qu'exercent sur nous les fossiles du Sénat. Gœthe disait déjà, férocement, à Eckermann : « Nos funérailles nationales ne se suivent pas avec une fréquence suffisante. »

Mesdames, Messieurs,

Nous voici au terme de ce trop rapide défilé des problèmes biologiques en rapport avec la notion de sexe. J'ai été un tantinet trop modeste en ne me faisant attribuer que trois leçons sur cet immense sujet. Il eût fallu pouvoir développer un peu plus les anomalies sexuelles liées aux fonctions endocriniennes. C'est par l'étude des névroses que vous apprendrez le mieux à connaître ces anomalies.

Il eût fallu développer aussi l'origine des règles morales qui pèsent sur l'activité sexuelle dans les sociétés humaines, comparer entre elles les diverses formes de groupements, de mariages, sous l'angle des tendances sexuelles entre membres d'un même groupement. Cette étude sera inscrite quelque jour au programme, ainsi que le problème de l'intersexualité, qui n'a été que posé et qui sera traité l'an prochain.

J'ai voulu, cette année, montrer le problème sexuel sous ses multiples aspects biologiques. Vous serez par là, sinon renseignés sur des points particuliers, du moins munis d'un fil conducteur qui vous guidera dans votre étude personnelle des problèmes partiels. Pour la formation de l'esprit, l'enseignement des grands ensembles est plus hautement désirable que des catalogues de faits soigneusement expurgés de toute idée générale.

Paris, mai 1934.

MÉMOIRES ORIGINAUX

PARTIE APPLIQUÉE

VAGADU

Une analyse dans le miroir de l'intuition de l'artiste

Commentaire psychanalytique

par R. A. SPITZ

Le courant des idées de la psychanalyse, son usage de la symbolique, ses méthodes d'explication, peut-être même parfois les faits de certains tableaux cliniques, sont entrés depuis quelques années, sous une forme plus ou moins fidèle, dans la littérature moderne ; oui, et nous dirons que dans ces derniers temps on ne pouvait guère lire un livre anglais ou français (l'Allemagne est plus conservatrice) qui ne touchât en quelque manière à ce thème ou tout au moins n'en fît mention.

C'est avec des sentiments mélangés que nous considérons cette évolution. Si d'une part il nous est agréable de voir nos connaissances se frayer peu à peu un passage dans la formidable résistance qui jusqu'à présent faisait barrière, d'autre part il est bien clair pour nous que dans la plupart des cas cette réconciliation avec la psychanalyse, voire même sa reconnaissance, ne sont que choses superficielles, affaire de mode, et pour nous recouvrent une forme nouvelle, plus subtile, plus secrète, de résistance.

C'est donc avec une certaine méfiance que nous nous approchons des ouvrages qui prétendent être influencés par la psychanalyse. Mais l'ouvrage dont nous allons nous occuper diffère entièrement des productions littéraires de ce genre. L'auteur, Pierre-Jean Jouve, est poète et non psychanalyste ; il donne à son ouvrage le titre de *Vagadu* (1), et il explique ce titre par une phrase extraite de l'épopée

(1) *N. R. F.*, Paris, 1931.

africaine qui porte ce même nom (faisant partie du folklore du Sahel) : *Wagadu est la force qui vit dans le cœur des hommes.* Le livre dépeint l'état d'âme d'une femme au cours d'un traitement psychanalytique et le mouvement de ce traitement même. Voilà précisément en quoi cet ouvrage s'écarte de tous les autres : il a pour contenu la représentation d'un traitement psychanalytique et *rien de plus.*

On pourrait dire que le psychanalyste, dans la rédaction de ses histoires cliniques, ne procède pas autrement ; il n'en est rien, et la méthode qu'il emploie est radicalement opposée à celle dont il est fait emploi dans *Vagadu.* Nos observations saisissent la marche de l'analyse, ou en fonction du diagnostic, ou dans l'évolution du traitement, ou par la mise en évidence de certaines constellations des pulsions, etc. Munis d'une de ces boussoles, il nous est possible, parmi l'énorme matériel qui s'accumule au cours d'une analyse, de choisir ce qui importe et de l'ordonner selon certaines structures. Nous savons qu'il n'est guère facile de remplir cette tâche de telle manière que le lecteur ait du cas une image plastique.

Mais Pierre-Jean Jouve ne s'est pas servi de cette méthode, qui ne lui eût pas permis de faire œuvre de poète. Il n'a pas cherché non plus à décrire la marche de l'analyse, à reproduire par exemple ce que l'analyste entend dire à son patient ni ce qu'il lui répond. Cela eût produit un trop pesant amalgame. Il a suivi une autre voie, et nous avons quelque difficulté à dire en quoi sa méthode consiste. Nous essaierons plutôt de donner un aperçu sur le cas de l'héroïne du roman, Catherine Crachat, en tenant compte bien entendu du mouvement de son analyse. Il importe pour cela que nous donnions une série d'extraits du livre. Disons-le tout de suite, pas plus qu'il n'est possible de rendre dans tous ses détails une analyse clinique, il ne nous sera possible de détailler l'analyse de Catherine Crachat. Il est évident que nombre d'associations et d'interprétations analytiques ne pourront trouver ici de place — même de celles qui à travers nos citations seraient visibles, voire sauteraient aux yeux. A la fin, dans un petit résumé établi sur les observations que nous aurons eu le loisir de faire en partant des divers éléments de l'ouvrage, nous pourrons tâcher de saisir ce que le poète a créé ; peut-être aussi de mieux comprendre comment il arrive à ses buts.

Nous commençons avec le cas de la malade, on pourrait aussi bien dire avec le contenu du roman.

Catherine Crachat, une femme de 47 ans (1), ancienne actrice apparemment douée de talent, à la suite de « plusieurs périodes d'agitation en public et chez elle », après des « angoisses nocturnes redoublées qui débordent sur la vie et rendent la journée impossible », après des « malaises, blocages, arrêts », puis de « grands saisissements », « une envie incoercible de vomir » et « l'état mélancolique, la tête dans les jupes », Catherine a enfin pris la décision d'aller chez un analyste. Le livre débute par la première heure analytique :

... Elle se trouvait enfin dans la chambre inconnue de cet homme, couchée et à sa disposition. Lui derrière elle et elle devant lui. Il se tenait dans un fauteuil de cuir. Catherine allait comprendre la Chose qui se trouve derrière ; car dans la vie il y a toujours une chose essentielle derrière. Aussi vrai que cet homme est dans son fauteuil, silencieux. « Je vais apprendre ce qui a toujours été, mon secret, moi. Il faudra bien qu'il me le dise. » Car cela a toujours existé, en vue de pousser et d'arrêter les mouvements ; c'est le Passé, c'est aussi le présent, et enfin, disait cette dame, cela doit être mort et pourri. Cela empêche encore aujourd'hui de vivre convenablement. On allait bien voir. Elle pensa à quand elle était fillette. Un nommé Bob la tirait toujours par sa jupe, mais c'était pour découvrir ce qu'il y avait dessous. « Est-ce que cet homme-là dans le fauteuil va aussi me regarder mes dessous ? » Mme C. sourit drôlement à cette idée et sentit le cœur lui battre, tout comme celui d'un oiseau qu'on vient de prendre. Défense de se retourner. « Si tu te retournes, tu sera changée en statue de sel, comme la femme de Lot. » M. Leuven est d'ailleurs juif. Il manque de beauté. Ses lèvres rouges ressortent dans sa barbe. On sentait à le voir quelque chose d'épais et de mystérieux imparfaitement recouvert par la couleur bonnasse. « Il ne dit jamais rien; peut-être est-ce qu'il ne sait pas parler?» Ses oreilles sont pointues comme celles des personnages mythologiques, sa toison frisée est déjà rare ; dans un gilet à fleurs, ce beau monsieur de quarante ans étale son ventre, et ses vêtements d'une étoffe fine ont été avachis par le mauvais usage. « Je suis sûre qu'il a ses mains, ses grosses mains à plat sur ses cuisses. »

Et Mme C. se répétait la consolante prière du nègre : « *Dieu derrière Moi. — Moi derrière Lui. — Dieu devant Moi. — Moi avec Lui.* » Alors M. Leuven expliqua les règles du jeu, qui pouvaient se résumer en ceci : vous direz exactement ce qui vous passera par la tête. Mme C. y con-

(1) Catherine Crachat est définie et amenée jusqu'à son âge par le roman précédent de l'auteur : *Hécate*. Dans *Hécate* la vie orageuse de Catherine voit se multiplier les échecs ; sous le signe de la déesse infernale, elle détruit ou perd ce qu'elle aime le plus profondément, elle ne comprend aucune forme de salut et doit toujours recommencer avec une énergie malheureuse. Son amant, qu'elle voit mourir à la fin, est ce Pierre Indemini dont il sera plus loin question.

sentit. Les yeux de Catherine faisaient le tour de la pièce. Seigneur, que c'était laid ! Avant de venir, puisqu'il faut se faire une idée, la dame avait décidé que le décor serait en Louis XVI et Gobelins, sans aucune importance. Mais voilà ! Elle se trouvait dans une grande salle peinte en laque brillante de la couleur du jus de pruneaux ; les tapis étaient en caoutchouc et les lourdes tentures de soie par-dessus. Son bureau était formidable, en bois de teck genre paquebot, avec une énorme sculpture de plâtre. Où donc cette chambre prend-elle le jour ? On n'aperçoit pas de fenêtre. Dans quelle direction ? Il occupe un nombre important de pièces en ce riche quartier où il habite, mais si l'avenue est comme ceci, la rue comme cela, puis la porte cochère, l'escalier à deux sens, l'antichambre et enfin cette chambre, comment se faisait-il que la direction de la chambre fût telle qu'elle l'éprouvait ? « Non, on ne regarde pas vers l'Opéra. Regarde-t-on vers le square ? » « Je ne comprends pas comment la pièce peut avoir cette forme et regarder en même temps vers le square. » La visiteuse décidait de recommencer son examen, son analyse. Il n'y avait rien d'autre à faire. Il était convenu qu'elle parlerait quand elle en aurait envie ; le silence se paie ici ; le silence est d'or. Mais il n'était pas utile de lui dire que son mobilier, c'était ce qu'il y avait de plus fait pour des Juifs exportateurs et marchands de diamants, tape à l'œil et conventionnel, en somme, conventionnel. Recommençons, se disait-elle, à orienter la maison. Une angoisse l'avertissait qu'elle n'y parviendrait pas ; le quartier prenait plusieurs figures différentes, selon qu'on l'abordait par un côté ou l'autre ; la maison et la chambre dans la maison pouvaient se mettre en tous les sens. « Je pars de l'avenue. L'avenue oblique par rapport à la Seine, mais pardon, erreur, c'est la Seine qui tourne. Bien mal pensé. Partons de l'Arc de Triomphe, non, de la Colonne. Le Nord et le Sud. Mais si, le Nord... » Heureusement qu'on ne l'entendait pas dire à l'intérieur le mot le plus grossier. « Et diable, pourquoi suis-je ici ? Je n'ai aucun besoin d'être ici, chez cet Allemand. » Mais elle remarquait qu'elle ne se levait pas de sa place pour sortir, au contraire elle s'installait. Dans l'avenue, qui va du Sud-Ouest au Nord-Est, elle avait passé près d'un jardinet ; on voyait là un jardinet. « Mon jardinet. La rue du Jardinet. C'est bien, bien loin ; il m'embrassait pudiquement du bout des lèvres rue du Jardinet. » En déformant M. Leuven, cela donnait Leuve, Leuvre, lèvres. « M. Leuvre, pensa-t-elle, a les jambes en tuyaux de poêle » ; et elle sentit qu'elle le détesterait rapidement. Assez donc ! Il fallait en sortir ou y entrer, dans cette chambre diabolique, mais rompre à tout prix le silence qui l'épouvantait. Elle aperçut qu'elle se tordait les mains.

Lèvre ou Leuvre devait la regarder couchée ; car elle était de ces femmes qui comptent, étant couchées. « Couchée, j'offre un spectacle qui n'est pas désagréable. » Leuvre certainement ne perdait pas un détail ; d'ailleurs il avait des lunettes. Comment arriver à le faire parler, et à orienter la chambre ? « Si je longe le couloir de gauche à droite... et les fenêtres... de droite à gauche... Ces fenêtres ne sont pas des fenêtres de rue, car remarquez le silence qui règne ici : pareil à de l'ouate, il étouffe

les cris, absorbe les larmes. — Et en regagnant l'antichambre comme pour m'en aller ? En prenant... par l'entrée... — Basta, mia cara. Pour toi, plus aucune espérance. » Elle était extrêmement troublée, elle était blessée par le fait qu'elle n'avait pas pu orienter la chambre comme il le fallait. Elle disait : « C'est trop fort » et « Je suis une brute », et elle retournait ses hanches sur le lit. A ce moment Leuv. demanda à connaître ce qu'elle pensait. Elle répondit qu'elle pensait qu'il avait la voix déplaisante et que ses meubles étaient grossiers. « Mais ce qui m'ennuie le plus, c'est de ne pas pouvoir trouver si cette pièce regarde dans la direction du théâtre, ou dans celle du jardin public. » « Pourquoi vous faut-il le savoir ? » demanda M. Leuven. Elle ne répondit rien. « Vous n'y êtes pas. La chambre regarde vers la cheminée d'usine que vous avez vue en entrant. — Ah ! » Catherine était véritablement vexée, mais ce Leuv. avait raison.

Cette description frappante d'une première séance sera familière à tout analyste.

C'est sans doute une description d'un point de vue inaccoutumé : le point de vue du patient qui se sent vivre l'analyse. Cette perspective ordonne toute la composition de l'ouvrage. Si l'on excepte quelques parties intermédiaires se rapportant à d'autres personnages, le roman est exclusivement fait avec les phénomènes vécus du sujet. Un peu à la façon de quelqu'un qui se trouvant réellement en analyse parlerait sans aucun ordre et exprimerait la *totalité* des idées surgies. C'est bien ce que, selon la règle fondamentale, nous demandons de nos analysés, mais ce que par la nature même des choses nous ne pouvons jamais complètement obtenir. Ce mécanisme s'observe ici, puisque dans la longue chaîne des idées surgies la patiente n'en exprime que deux ; le médecin lui aussi, en dehors de l'exposé des règles générales, ne parle que deux fois. Tout le reste est perdu pour l'analyse.

Evidemment l'auteur a laissé s'opérer une certaine sélection, et par là s'est épargné une partie des répétitions. Pour nous autres analystes, de la description de cette première heure ressort quelque chose de tout à fait typique : le transfert a commencé son œuvre. La patiente éprouve une vive curiosité à l'égard du médecin et elle inspecte attentivement la chambre. Mais c'est lui qu'elle cherche, et l'intérêt qu'elle lui porte est en même temps le reflet de l'intérêt qu'elle souhaite recevoir de lui. La nature de cet intérêt nous est révélée par l'idée de *regarder sous les jupes*. Dès les premières minutes elle attribue à l'analyse la fonction d'une curiosité mutuelle orientée vers la sexualité. Il est d'évidence que non seulement elle

ne veut pas prononcer cette pensée, mais que pendant que la pensée s'élabore elle la soustrait à son propre conscient. La conséquence est que durant toute la séance elle est empêchée de parler, parce que le travail de refoulement devenu nécessaire fait obstacle à la montée des associations ultérieures.

Cette irruption de l'intérêt pour les investigations sexuelles nous révèle déjà une importante composante de pulsion, laquelle joue un rôle déterminant dans la structure psychique de la patiente : le *voyeurisme, l'espionnage érotique*.

Dans ce premier chapitre, l'auteur nous rend la tâche encore assez facile. Partout l'on reconnaît clairement ce que la malade dit en vérité, ce qu'elle pense, ce que dit le médecin, en un mot la réalité se laisse distinguer aisément de ce qui est pensée et de ce qui est fantaisie. Ceci cesse pourtant très vite. De chapitre en chapitre il devient plus difficile, il est même plus impossible de distinguer entre l'événement réel et le rêve, et le rêve éveillé, et peut-être même l'hallucination hystérique. Parfois l'on reconnaît la parole de l'analyste, mais le plus souvent on ne peut la distinguer des déformations que la patiente lui fait subir.

Nous ne prétendons pas examiner les raisons esthétiques qui ont déterminé l'auteur à composer de cette manière et non d'une autre ; encore moins à établir l'échelle de valeurs dont il a usé pour faire de son œuvre un roman, un poème. Il a en tout cas réussi à créer par ces moyens une atmosphère d'irréalité flottante, telle que celle où vit l'analysé dans l'analyse. Car en revivant les chaînes d'événements depuis longtemps passés, le patient est placé dans un état tellement éloigné de la réalité, rendant si difficile la critique du réel, que nous lui demandons d'éviter de prendre alors des décisions engageant son existence. La magistrale description que Jouve a faite de cet état, nous rappelle que tous les actes du patient, au cours de l'analyse, ne sont que des réactions provoquées par la situation analytique actuelle. C'est ce que nous aurons l'occasion de démontrer, à propos de textes particulièrement frappants, au cours de notre exposé.

Pour passer maintenant à l'examen de la structure psychique de Catherine Crachat, nous citerons un fragment du premier rêve fait au début de l'analyse. Nous accordons une attention particulière au premier rêve ; l'auteur ne déçoit pas notre attente.

Dans le début du rêve, Catherine constate un grand changement

dans sa chambre : désordre, cartes postales au mur du plus mauvais goût, affreuses, comme chez une prostituée ; son amie Flore apparaît en un costume étrange, robe évasée et très décolletée, fanfreluches et pendentifs sur le bas du ventre. Enfin Trimegiste leur ami commun porte un invraisemblable costume de fantaisie, il est vêtu « en Hamlet moderne ». Catherine abandonne Trimegiste à Flore, traverse une enfilade de pièces. Leuven lui vient à l'esprit ; et finalement elle tombe sur un divan inconnu.

Elle tenait P. entre ses bras. Qui, P. ? Pierre. Le monsieur qu'elle avait aimé, dont elle parlait si souvent à Trimegiste, et qui avait disparu. Cinquante centimètres environ. Il était formé de bois ou d'une autre matière et vêtu en François d'Assise. C'est que le poverello, il était mort sans avoir rien fait. Comme C. C. se réjouissait de l'avoir enfin retrouvé et voulait se coucher avec lui, — une fenêtre, qu'on n'avait pas vue, s'ouvrait sur les amoureux ! La fenêtre s'ouvrait avec fracas. Une fenêtre, remplie de rumeur, de clameur, etc., d'une foule sur le boulevard. Toutes les paroles croisées et entremêlées de la foule avaient un sens, et rien que d'entendre le son, on reconnaissait le sens : c'était comme « Chassez ! Foutez ! Balayez ! », ou encore « Chassez-les ! Chassez-les ! Chassez-les ! » La voix de la foule n'était pas si claire, mais le déluge de ses mots brisait la digue de la fenêtre avec une méchanceté terrible à laquelle on ne peut résister : mettant l'idée à exécution, elle menaçait de mort les deux malheureux. Pas une minute à perdre ! Catherine retrouvait l'assurance de ses mouvements. Plus une défaillance ! Elle le prenait par la main, il était alors de grandeur naturelle. « Fuyons ! Viens. » Et ils se sauvaient.

C'était plutôt lui qui l'avait prise par la main. Ils couraient à travers les montagnes et les forêts pendant très longtemps. Ils allaient ensemble on ne savait où, car quand on est chassés ensemble, il n'y a pas besoin de savoir où. Les voilà dans de belles prairies. Tout ce qui poussait là-bas avait la couleur de la jeunesse. Ainsi, ils arrivaient au crépuscule dans un vallon délicieux. Les jours rallongeaient beaucoup ce jour-là. On ne manquait pas de remarquer que « l'air était doux pour la saison ». Une petite rivière coulait au milieu, encaissée sous les ronces. Que ça semblait beau et joli ! et mélancolique ! Enfin que cela faisait donc plaisir. Glou-glou... glou-glou...

Il disait :

Là, deux ruisseaux cachés sous des ponts de verdure...

Elle répondait :

Passent en caressant les rondeurs du ballon...

Tandis que le pied qu'elle avait trop légèrement chaussé, hélas, s'enfonçait dans le terreau noir. Et Lui, pendant ce temps-là, touchant d'un doigt hardi sa taille et parfois son jeune sein, Lui la guidait au travers, et dans le sombre berceau, sur le chemin plein d'embûches.

Et voilà qu'on voit le Chasseur !

Hi, hi ! il était bien beau. Beau comme le pape et vert comme la mousse. Et un fusil à deux coups. Son chien noir-gris, ni noir, ni gris, sur ses talons, le suivait, puisque le chien doit suivre son maître. Elle n'aimait pas le chien féroce, non elle ne l'aimait pas, mais elle admirait au contraire comme le grand chasseur était recouvert de cuir, pour le sacerdoce de la chasse. Et sa barbe avec une bouche rouge, de la même couleur que le cuir. Cependant, le Chasseur, maîtrisant son chien sauvage, les regardait de travers, elle et son jeune époux.

Au loin paraissait un village. En ce pays pareil à un livre d'images les couleurs étaient peintes, et sur le vert des forêts on avait peint le gris d'un village ancien. Voilà Pierre qui disait « J'y vais » et (redevenu petit) entrait dans la rue des bordels et disparaissait dans une maison. Abandonnée, elle se trouvait seule. Seule ? non, avec le Chasseur. Le Chasseur dépassait en grandeur n'importe quel objet. Il cachait tout le paysage.

Le Chasseur jetait sur Catherine le chien dont le poil est gris-noir. Catherine avait tellement peur qu'elle se mouillait le derrière, mais tout de même il était beau, le Chasseur, et elle courait, et elle courait, et elle espérait bien que le sale chien ne pourrait pas l'atteindre ! Mais elle avait tellement peur que, sur la place du village, où elle arrivait haletante, elle voyait un bûcher de bois, et ne doutait pas que ce fût pour elle. Des fagots, des arbres, des baguettes ! Cela montait jusqu'aux toits. Et Catherine avait tellement peur qu'elle courait dessus en criant : « Il faut, il faut, il faut ! » et comprenait vraiment pourquoi ce bois était rassemblé, pour le bûcher de Catherine, et le chien voulait encore lui attraper la main, mais le chien n'y parvenait pas, attendu que le doigt de Catherine porte un anneau en métal.

Les gens apportaient toujours et toujours des baguettes. Elle souffrait ce qu'on souffre quand on brûle. « Il faut voir encore un peu. » Elle voulait continuer à « voir ». C'était sa dernière pensée. D'un côté elle brûlait, et de l'autre elle prolongeait sa vie parce qu'elle s'obstinait à voir. « N'aimes-tu pas mieux t'évanouir ? » A la fin elle fut d'accord. « Oui, j'aime mieux m'évanouir. »

C'était la fin de l'horrible voyage.

Résumons les pages qui suivent : Catherine réveillée se rappelle brusquement qu'elle a beaucoup rêvé. Elle pense avoir rêvé d'une scène de travesti et d'un ruisseau. Elle rectifie : « J'ai rêvé de Shakespeare d'abord, et ensuite d'un chien ». Puis elle ajoute que ce dont on se souvient n'est pas ce qu'on a rêvé. Avant de se rendormir, elle se promet de parler à Flore de M. Leuven et de lui raconter ce qui s'est passé là-bas. Pourtant le lendemain elle demeure muette ; ainsi une autre vie se détache de la vie ordinaire ; et Catherine brûle du désir de « retourner là-bas ».

Dans le rêve qui suit (et qui en somme fait un avec celui que nous venons de citer) nous voyons s'établir un puissant transfert ambivalent à l'égard de M. Leuven.

Revenons à ce rêve que nous avons rapporté. Nous y trouvons après une série d'images qui confirment le voyeurisme, une scène érotique de nature exhibitionniste avec Pierre, l'amant mort « innocent », qui comme le dit expressément Catherine « est mort sans avoir rien fait ». Au cours du roman nous apprenons que, sacrifiant à quelque idéal, Pierre n'a eu que rarement des rapports sexuels avec Catherine, et que même alors ces rapports avaient un caractère inhibé. Cependant la forme exhibitionniste dans laquelle la scène a été rêvée, et punie dans le rêve même, nous laisse présumer que c'est justement la satisfaction de la partie exhibitionniste de la pulsion que Catherine a recherchée dans ce rapport avec Pierre ; mais qu'en même temps elle ne devait pas être tout à fait innocente de l'échec de son amant, justement à cause de l'interdiction qui en elle frappait cette tendance. Au cours du rêve elle renonce à cette satisfaction pour rechercher avec Pierre une région de la libido prégénitale : en une symbolique très transparente, dans les deux vers qui paraissent incompréhensibles, elle touche à des jeux infantiles autour du jet d'urine.

Mais cette région aussi est interdite. Le Grand Chasseur apparaît, vêtu de rouge, et jette sur elle son chien sauvage. Ceci nous semble être la représentation du père comme prédécesseur de Pierre, le chien figurant probablement le pénis paternel. Il est assez possible que d'un côté Catherine enfant ait satisfait son exhibitionnisme en urinant devant le père, et que d'autre part le père l'ait punie, peut-être en la frappant d'une baguette, pour des jeux d'urine en compagnie de petits garçons. Cette fantaisie urétrale atteint au point culminant (et notre interprétation se trouve alors confirmée) dans l'apparition du bûcher, du feu où Catherine se consume, non sans avoir proclamé comme dernier cri : « Je veux voir » !

L'explication du rêve que nous tentons de faire ici sans avoir les associations de la patiente serait d'un caractère par trop spéculatif, si le troisième rêve de Catherine survenu quelques heures plus tard ne nous apportait une série de confirmations.

Elle marchait sur une route montante. La pente était très raide. La route montait si dur que l'on se sentait avoir, en montant, les pieds en plomb. C'était à la campagne, près des Alpes, et vous connaissez le pays.

Sur la route, un chariot plein de fumier montait lentement par un calme matin d'été.

Il y avait ce matin-là, sur la route, Catherine et le chariot. Personne d'autre. Sur le devant du chariot se tenait le charretier. Le grand charretier, debout dans le chariot, regardait droit devant lui. Pourquoi regardait-il devant lui ? Parce qu'il était furieux. Ce grand charretier pourquoi avait-il l'air furieux ? Mais parce qu'il tournait le dos à son cheval. Et alors qui est-ce qu'il regardait ? Catherine.

Personne à perte de vue.

La pauvre Catherine était donc obligée d'aller derrière ce tombereau pour essayer de le rattraper. Il lui fallait faire effort sur la montée, comme on dit. Cependant le charretier furieux la tenait à l'œil, comme on dit, et lui criait deux mots : « Approche-toi ! » Le charretier disait : « Approche-toi », « Tonnerre de Dieu » et « Fous-toi plus près ! », avec d'autres jurons encore plus grossiers, qu'une femme devenue grande comme la vraie Catherine ne pourrait supporter d'entendre. Il disait : « Bougresse de pute » et « Viens-y, fumier », et d'autres choses plus horribles, et finissait toujours par : « plus près ! ». Le charretier tenait une pelle. La pelle était chargée d'ordures. Le charretier faisait basculer la pelle, et l'ordure tombait sur Catherine.

Le charretier en était rouge de colère. Il criait : « Viens-y plus près ! », et Catherine venait le plus près, le plus près qu'elle le pouvait sur une route aussi difficile. Le charretier chargeait sa pelle et Catherine s'approchait encore, le charretier balançait la pelle, l'ordure volait en l'air avant de retomber sur Catherine, et Catherine était couverte d'ordures.

Il en était rouge de colère.

A côté d'elle arrivait Pierre, ou l'homme qu'elle aime. Il était aussi petit, aussi misérable qu'elle, et bientôt il fut recouvert d'ordure comme elle. Alors elle lui expliqua, montrant le puissant charretier : « Tu le vois. Eh bien, c'est ton père. » Mais lui se récriait, attendu que le charretier n'était pas du tout son père. Elle répliquait : « Oui, c'est ton père, *celui qui est venu avant toi.* » Pierre s'obstinait à dire non. (Le sot, il aurait dû comprendre : celui qui est venu avant toi, — celui qui m'a eue avant toi.)

A l'état de veille, Catherine voit comme « autant d'enigmes » ces matériaux de sa pensée, et cependant elle est saisie par leur caractère significatif. Pour nous analystes s'impose forcément l'identité entre le grand Chasseur, vêtu de rouge, et le grand Charretier, rouge de colère, celui qui est le précurseur de Pierre, qui est son père, — *le Père.* Laissons le matériel de la phase anale ici présent, parce que ce matériel se manifeste dans le rêve suivant, où il est combiné avec les éléments manifestes du fantasme de la scène primordiale (Urszene).

TROU

« Imaginons une terre qui bouge, qui s'enfonce ; qui se creuse en s'enfonçant, qui devient meuble, qui s'amollit et enfin disparaît à l'intérieur vers un gouffre ; cette terre en s'écoulant prend la forme d'un vaste entonnoir. Je suis sur cette terre, je descends avec elle, par le même mouvement. Sur les parois, des pierres, des morceaux détachés, de petits graviers glissent en faisant un bruit mélancolique, qui évoque irrésistiblement le mot : irréparable. Mais — ce n'est point un simple entonnoir, ce n'est pas davantage un terrier, c'est bien plutôt une machinerie animée d'un mouvement giratoire. Car les parois tournent, et le mouvement s'accélérant à mesure que je suis plus bas m'éloigne irrésistiblement de la surface.

» Ne pouvant me retenir à rien, je regarde vers le fond. J'aperçois dans le fond deux bêtes, qui se battent, non pas se battent, deux bêtes, non pas deux bêtes positivement, non pas se battent mais s'enroulent et se débattent, non pas deux bêtes mais deux êtres. Je les aperçois selon le mouvement giratoire de la machine, de profil ou de face, car cela tourne et change sans cesse, et cela n'en finit pas de tomber dans le fond de quelque part. L'un de ces êtres, je le reconnais à sa poitrine, c'est moi. L'autre, je l'ignore. Mais je le nommerai volontiers : l'étranger. Le premier des êtres est donc une femme ornée d'une poitrine, et qui souffre ce que je souffre ; le second sera connu beaucoup plus tard, à moins qu'il ne soit l'émanation de ce médecin allemand, Loew., assis dans un fauteuil et occupé à écouter, à moins que ce ne soit un léopard ou quelque autre bête superbe que je pourrai m'approprier un jour. Le plus simple serait de l'appeler : Etranger. Il répond à ce nom : regardez battre ses paupières. Mais avouons que tout est vrai *ensemble* et qu'il faut superposer bien des figures, bien des impressions, pour vous donner une idée de l'être qui m'assaille. C'est pourquoi nous nous battons, nous nous mordons, et le sang coule en abondance. »

C'est bien là la scène primordiale (Urszene), interprétée sadiquement, dans laquelle Catherine s'attribue le rôle de la mère, qui reste dans ce rêve à l'état de première et vague allusion. Le caractère vague de la mère devient compréhensible à mesure que l'ouvrage se développe : la mère de Catherine est morte si tôt qu'elle n'en possède pas de souvenirs conscients.

Par une série d'associations libres, Catherine ajoute au rêve une déclaration d'amour à Leuven, où le transfert positif fait éruption avec violence. La honte que lui cause cet aveu, et la perception inconsciente du rapport entre les trois rêves passés, dans lesquels la signification de Leuven apparaissait clairement telle qu'elle est dans l'état présent du transfert, tout cela détermine Catherine a déprécier aussitôt son aveu, en le qualifiant de mirage.

Après ces premières séances orageuses de l'analyse qui ont offert à l'analyste silencieux certains détails de la structure psychique de Catherine, celle-ci revient aux deux antagonistes : « désir de voir » et « désir de montrer ». Conformément au caractère hystérique de sa maladie, elle commence par produire un symptôme physique ; elle s'évanouit pendant la séance analytique et revient à elle sur ces mots : « Je voudrais bien être aimée ». Au milieu du sentiment de détresse de l'évanouissement, elle ne peut se cacher un sentiment de bonheur. Immédiatement après — car elle considère sortir de l'évanouissement comme « renaître » — apparaît la haine contre la mère qui enfante, et en même temps le refus d'être femme, d'avoir un organe féminin.

Peu après elle rêve d'une humiliation publique en plein théâtre, par un régisseur qui ressemble à Leuven.

Après avoir retrouvé quelques souvenirs de son amant, Catherine se livre à un rêve éveillé, dans sa salle de bains, de ceux qu'elle aime faire. Elle joue Suzanne au bain, jeu où le brillant du ripolin blanc est transformé par sa fantaisie en d'innombrables yeux qui la contemplent, pour finalement devenir l'œil même de Catherine qui contemple Catherine. Cette orgie exhibitionniste qui aboutit à une sorte d'orgasme suivi de détumescence, a été précédée par un acte manqué : par *mégarde* et sans qu'elle pût s'en souvenir, elle a laissé ouvertes toutes les portes, de l'entrée à la salle de bains, si bien que son amie Flore la surprend près du bain et nue.

Comme suite à ces méfaits elle s'inflige une auto-punition et le caractère organique de ce symptome hystérique ne saurait plus nous étonner. Comme elle se rend chez Leuven, il se produit un ptosis de son œil gauche qui « empêche complètement la vue ». Chez Leuven, elle en est bientôt délivrée. Nous supposons que Leuven a donné quelques simples explications qui ont fait apparaître, dans le régisseur qui l'humilie en rêve, la honte, et dans l'occlusion de l'œil, l'angoisse. A cette occasion apparaît un matériel abondant d'associations relatives à l'œil : Catherine voit des yeux partout. Finalement l'œil, pourvu d'un regard qui transperce tout, sera vu comme « l'œil de Vie » au milieu d'un ventre vivant. Ceci confirme le caractère bisexuel de cette fantaisie, dont l'aspect masculin s'est exprimé par des yeux gros et proéminents, tandis que l'aspect féminin a choisi la forme vaginale de l'œil.

Un étrange personnage entre alors en scène : *la Petite X...*

Nous sommes conscients du fait que nos lecteurs, jusqu'à présent, ont dû plusieurs fois se demander si l'on était en présence d'explications fournies par l'héroïne elle-même, ou s'il s'agissait de l'exposition de ses fantaisies, ou encore des associations produites pendant le traitement analytique. Nous confessons que nous partageons complètement leur incertitude. Il est dans l'intention de l'auteur de provoquer cette incertitude, de la créer par la technique du roman, sur laquelle nous reviendrons plus tard. Grâce à cette technique l'auteur réussit à créer une atmosphère d'irréalité qui correspond à l'atmosphère artificielle où, nous le supposons, se trouve notre patiente.

Il est particulièrement difficile de définir, de classer la Petite X... La technique du roman empêche de distinguer s'il s'agit ici de rêves éveillés de Catherine, de fantaisies, si c'est un personnage réapparaissant régulièrement dans son rêve, ou bien si nous avons affaire à des dédoublements de la personnalité de Catherine, peut-être à des visions hallucinatoires. Indubitablement la Petite X... est une partie de la personnalité de Catherine ; on serait le plus souvent tenté de la situer dans l'inconscient de Catherine. D'autre part elle entreprend souvent les devoirs d'explication qui incombent à l'analyste. Pendant de longues phases de l'analyse, la Petite X... — qui dans sa première apparition est clairement identique à Catherine âgée de sept ans — est favorable à l'analyse et lui vient en aide. Le plus juste serait de considérer la Petite X... comme Catherine *antérieure* à sa septième année. La Catherine actuelle a de longs entretiens avec elle et prend ses avis sur la façon de poursuivre l'analyse. Au cours du traitement la Petite X... devient de plus en jeune. En certains endroits des difficultés surgissent, et il devient clair que Catherine devra se séparer d'elle, de son moi antérieur.

Néanmoins l'apparition de la Petite X... et ses discours sont toujours liés à la prise de conscience, à l'interprétation, à la compréhension.

Au moment de l'arrivée de la Petite X..., c'est avec son aide que Catherine comprend le rôle de l'œil dans ses fantaisies. L'œil permet de voir, mais l'on est également observée par l'œil, et même sévèrement surveillée par l'œil de Dieu. Les nombreuses allusions que permet le mot *œil* amènent enfin Catherine à connaître la symbolisation de l'organe génital féminin par l'œil, et la Petite X... à lui en faire la démonstration directe.

La Petite X... apporte encore à Catherine des matériaux oubliés de son enfance. Aussi le moment est-il venu de rapporter brièvement l'histoire familiale.

Le père de Catherine, un pauvre étudiant en médecine, a épousé sa maîtresse pendant le temps de ses études. Trois enfants sont nés de l'union, uniquement des filles ; Catherine est l'une de ces filles. En une période de deux ans, le père, la mère et les deux sœurs meurent tous de tuberculose ; c'est en vain que pour fuir le danger la famille a gagné la campagne où le père exerçait sa profession de médecin. Quand elle devient orpheline, Catherine a entre quatre et six ans. Auparavant elle avait été recueillie dans une ferme, afin d'être isolée de sa famille phtisique. C'est là que son père venait toujours la voir, du samedi au lundi. Après la mort des parents, Catherine est adoptée par la propriétaire de la ferme.

Revenons maintenant au traitement analytique. Des luttes de transfert se manifestent au cours des rêves suivants. Catherine se voit comme un ventre féminin dans une baignoire ; ce ventre, l'analyste doit le disséquer. Elle lui en veut de ce qu'il est ennuyeux et ne s'intéresse pas à elle. Autre rêve : elle est obligée de souffler dans un chat presque mort pour le regonfler. Elle a presque réussi, quand il lui faut le rejetter loin d'elle. Le double sens du mot *chat* conduit Catherine au souvenir d'avoir joué dans un film : *Stérilité,* et suscite l'idée de sa propre inutilité, de sa propre stérilité.

Après avoir obéi à l'ordre et bien regonflé le chat, il avait fallu le jeter au diable pour que l'acte fût stérile... Stérilité : un unique essai d'amour sexuel, avec des satisfactions insuffisantes ; stérilité, l'enfantement éludé par des moyens efficaces. Stérilité, une vie de femme manquée, une vie d'artiste manquée. Il y avait stérilité jusque dans le mécanisme ironique par lequel on doutait de toute opération de salut, — de l'ordre que l'on avait reçu en vue de guérir le mal de stérilité.

Elle rêve d'une scène d'humiliation à l'école : en présence des rires de la maîtresse et de toute la classe, Catherine tire de sa bouche une souris morte. En même temps un souvenir émerge : le père l'appelait « sa petite rate ». Puis l'image d'une petite rate qui sort d'un trou de la terre et y rentre, en sort encore une fois, y rentre, « et ainsi de suite pendant un long bout de temps » pour enfin disparaître définitivement : « on ne la voit plus jamais ». On remarquera que l'auteur, ou plutôt la patiente, use des homonymes du mot rate : outre l'animal, il y a sans doute l'organe viscéral donnant

l'association « se désopiler la rate » (fou-rire de la classe, ridicule), ce qui amène à ratage (échec).

Ici intervient de nouveau la Petite X... qui explique à Catherine que l'image onirique de la souris morte représente un enfant mort dans l'intérieur de Catherine. Catherine a su depuis toujours qu'elle ne pouvait avoir qu'un enfant mort « à cause des autres : petite sœur morte, petit père mort ». « Alors *enfant* égale *mort.* » La rate qui sort du trou, Catherine l'a effectivement vue dans un champ. Sortir, dit la Petite X..., c'est venir au monde, sortir de la mère ; donc aux yeux de Catherine, tout à coup, *terre* égale *mère,* parce que la rate sort de la terre et l'enfant sort de la mère ; mais puisque, dans la vision du champ, finalement *terre* égale *mort* (la rate disparaît pour toujours), alors *mère* égale aussi *mort.* Et la double chaîne se boucle pour ainsi dire dans le cri de la Petite X... :

« Maman, s'écria la petite X... avec une férocité froide, je l'ai tuée ! » « Tu veux dire que nous l'avons perdue de bonne heure. » « Heureusement ! elle me flanquait des coups sous le sein. »

Les agressions de Catherine, jusqu'ici orientées contre l'analyste de façon plus ou moins masquée, deviennent ici conscientes, et dorénavant les événements se dérouleront sous ce signe. Après quelques épisodes où elle touche aux symboles de la table de famille, puis à des symboles phalliques, elle revient dans ses rêves à des fantaisies d'enfantement, où des bébés blonds et des adolescents jouent un rôle. Les rêves arrivent à leur point culminant dans l'autopsie d'un Christ gigantesque, à laquelle Catherine et son amant prennent part. Elle souffre indiciblement de ce sacrilège, et par le désir qu'elle manifeste de l'empêcher en se liant à elle-même les coudes par derrière, elle trahit que l'agression vient d'elle. A la fin du rêve la grande déception arrive : la tête du Christ jusque là recouverte d'un linge se dévoile. « Transportée d'amour et de terreur, elle observe ce qui va se passer !... C'est un visage qu'on a toujours connu. Il est médiocre. J'oserai dire, qu'il est bête... Le simple visage d'un homme mort. »

Les associations que provoque ce rêve, Catherine ne peut presque pas les supporter ; elles déterminent une sérieuse dépression qui finit dans la fureur. Elle a raté le Christ ; cependant il était le plus grand de tous ; mais qui était-il au juste ? Est-elle coupable de sa mort ? Avait-elle l'intention de tuer son père et s'est-elle tuée elle-

même avec lui ? Deux rêves surviennent dans lesquels Catherine se glisse à l'intérieur d'un homme gigantesque avant qu'il ne meure. Aussitôt la Petite X... lui rappelle que la chambre où se déroule le rêve n'est autre que celle où le père est mort. Ce fut là le tournant décisif de sa vie, et de cette heure-là, étant petite enfant, elle était consciemment très fière : car elle était devenue une vraie orpheline.

« Comprends donc, ajouta la petite. Tout ça c'est des souvenirs qui nous font nous rendre compte. Au fond dans toi ça ne veut pas vivre, et ça veut toujours mourir. Comme « il » sent qu'il va être ramené sur la terre pour vivre, il est furieux. Il cherche, tu vois bien, des trucs pour se sauver. D'abord il se dit : pourquoi pas dans un dieu ? pour aller plus haut ? Ensuite « il » imagine d'aller dans le diable d'un monsieur quelconque que tu n'aimes pas, pour aller plus bas. Mais toujours, dans son idée, c'est pour mourir. Et alors toujours, pour nous, mourir, cela rappelle le vrai mourir, ça rappelle la mort de notre père. Et tu vois déjà que tout est confondu, comme des affiches collées l'une sur l'autre : le père ici, la mère là, ton enfant, si tu en as jamais un, et l'amour de Jésus-Christ, et tout, c'est dans la mort, rien que la mort, c'est la mort ! »

La petite fit une pause. « Et je crois que tu en as assez, de l'opération, que ça te coûte trop cher. *Nous, nous ne voulons pas vivre.* »

Voici le moment où la Petite X... retire son amitié à l'analyse. Il semble que les explications que Catherine a reçues lui aient rendu clairs les éléments agressifs et érotiques du transfert qu'elle a opéré sur la personne de M. Leuven. La difficulté à conserver les éléments de pulsion devenus conscients se fait de plus en plus grande.

Catherine se tourne contre Leuven avec de furieux reproches, nie la réalité de tout ce qu'elle a déjà compris, pour crier en même temps qu'elle en a assez, qu'elle n'ira pas plus avant ; elle invective son épaisse figure juive qui lui rappelle certains fromages, elle veut couper, elle veut brûler « les gens qui s'asseyent sur sa figure, qui posent leur cul sur sa figure » et particulièrement « certain gros juif assis derrière elle ». Elle s'évade de l'analyse, en se trahissant par les mots : « Laissez-moi m'enfuir. Permettez-moi de réparer, seule, le mal que vous m'avez causé. Et moi, quel mal vous ai-je fait ? Encore, ces stupides larmes ».

Suit une période de plusieurs semaines pendant laquelle Catherine évite l'analyste et remplace l'analyse par la production d'actes et d'actes manqués dans le monde extérieur. Divers personnages

épisodiques apparaissent. La Petite X... se cache. Dans un bal travesti, Catherine fait la connaissance de l'écrivain Luc Pascal, type mongol qui exerce sur elle une fascination singulière.

Les relations entre elle et lui se développeront un peu plus tard. Catherine savoure d'abord les profondeurs de la dépression, pleure sans arrêt, et se trouve déjà bien proche du suicide. Comme sous un éclairement brusque, nous avons un aperçu de son état lorsque nous la voyons torturée et troublée subir une attraction irrésistible mélangée d'écœurement devant la photographie en gros plan d'un Chinois mort dans les supplices. Sur le visage du Chinois elle lit non seulement l'indicible torture mais encore l'extase céleste. Elle éprouve cette extase de la souffrance voluptueuse comme un de ses propres états d'âme, elle découvre qu'il peut y avoir bonheur à souffrir ; la pulsion de destruction introvertie est en pleine action ; et immédiatement après, Luc Pascal le Mongol, en racontant l'égorgement d'une femme dont il a été le témoin, conquiert facilement Catherine. Elle ressent le Mongol comme « *l'homme qui a fait peur à une femme* ». Cette impression se montre si visible, que le Mongol peut lui dire « Je vois que j'étais attendu ».

Un rêve intervient qui, débutant par les rapports érotiques avec son ancien amant Pierre, fait retour sur des scènes incestueuses avec le père mort. Une figure blonde, fantomatique, y représente la mère. Le rêve finit sur la vision d'un bûcher composé de baguettes, sur une place publique où elle doit être brûlée ; au dernier moment Pascal le Mongol la tue avec un revolver.

La Petite X... lui fournit les explications de ce rêve à l'aide de dessins. Il devient clair que la figure blonde de la mère, dans le rêve comme une sorte de catin couchée à côté du père, n'est que le contenu manifeste ; il s'agit en vérité de Pierre et de Catherine camouflés. Nous donnons l'explication de la Petite X... :

« La femme a voulu avoir pour elle l'homme parce qu'elle a dit : pourquoi ne sommes-nous pas inséparables en un seul ? Comment faire pour être inséparés ? Elle l'a dit à lui, mais lui n'a pas compris, n'a pas voulu que la chose se fasse. D'ailleurs, elle ne savait pas quelle chose. Elle voulait seulement être mélangée à lui et que lui soit mélangé à elle, et que cela ne soit jamais plus séparé. Elle ne pouvait plus rester comme ça, elle ici et lui là, tellement fort était son désir d'être à lui, tellement fort son besoin de ne plus être seule en dehors, mais de se fondre. Alors elle l'a dit à lui, mais lui n'a pas voulu comprendre. Et elle n'a pas osé penser s'il avait raison ou s'il avait tort, tant il était plus fort et plus beau qu'elle, tant il était plus grand, mais ne pouvant se détacher de son désir

elle rêva de le joindre à elle par un moyen magique, elle ne savait pas quel moyen, mais de l'attirer dans elle puisqu'elle ne pouvait pas se fondre dans lui ! et puisqu'elle s'appropriait des choses qui sont bonnes et que c'était la vraie façon, en les mangeant, elle se mit à rêver qu'elle se l'appropriait en le mangeant. Mais sans doute parce qu'on ne peut pas bien manger ce qui vit, ou alors parce qu'elle était aussi très méchante, elle le faisait mourir et le découpait avant de le manger. C'est ainsi que pendant longtemps elle le mangea en secret. Personne n'en savait rien. Et parce que tout ça est très mal et défendu, oui défendu, par celui qui fait la loi à l'intérieur et qui empêche les mauvaises actions, — alors elle a eu de la haine, et aussi elle se sentit vilaine, elle fut coupable, et plus elle était coupable et plus elle avait de haine. C'est comme ça. Mais elle rêvait toujours qu'elle le mangeait avec délices. C'est comme ça. Et aussi elle eut le sentiment de ne plus être aimée. Car si elle le mangeait après l'avoir fait mourir, son amour elle l'avait eu, elle ne l'avait plus. (Et aussi, parce qu'il lui avait dit : non.) Ce n'est pas du tout cela que la petite aurait voulu. Ce n'est pas le chemin qu'elle désirait suivre, mais elle n'en avait pas d'autre ! Elle a senti que la chose principale lui avait été enlevée, comme si on la lui avait coupée. Elle a senti en même temps que c'est malheureux d'être fille parce qu'on n'est pas aimée et qu'on n'a pas le moyen d'imposer l'amour à l'autre, de la belle manière. Et voilà pourquoi, se mettant à la place de la mère, elle voit toujours le père qu'elle aime, découpé. Car notre souffrance, à nous filles, va bien loin, et dure bien longtemps ! Elle l'a dit à lui, mais lui n'a pas voulu comprendre... Alors, prise de terreur parce que tout ce qu'elle avait jadis essayé en amour était si mauvais, la femme couchée a su que fatalement ce serait aussi mauvais avec celui qui est venu du dehors, et qu'elle aime encore une fois, qui se nomme Pierredemini. Elle s'est désespérée ! Elle a senti que la situation avec celui-ci serait pareille, et qu'elle aurait envie de le tuer, puisque devant lui elle se trouvait pareille, amputée et diminuée. Elle a su que ça se répéterait toujours et que c'était fatal. Alors elle s'est désespérée. Comme dans l'histoire d'Isis, elle a voulu que ça se termine par un dieu, mais il fallait aussi qu'elle soit punie, elle a donc dit : que je devienne divine en brûlant sur un bûcher, et elle a fait venir beaucoup de musique pour l'accompagner à mourir. Elle veut mourir noblement, divinement ! Si lui n'a pas voulu comprendre, — ce qu'elle fait est plus beau, plus éternel.

» Tu me demandes ce que c'est que cet individu au revolver qui fusille la fille du roi quand elle est sur le bûcher. Alors... cette fois je ne sais plus. Eh bien, je ne sais pas quoi en dire, de celui-là. Tiens, cette fois-ci, je donne ma langue au chat ! »

Le sentiment de culpabilité et le besoin de punition chez Catherine deviennent ici visibles, de même que la haine contre la mère, cette catin, et la haine contre le père qui l'a déçue, enfin la rage de n'avoir point le pénis jointe à l'humiliation d'en être privée. Le commandement du destin qui veut que l'on tue et découpe l'homme

qu'on aime, est intolérable ; il faut éviter une telle solution, ce qu'on ne peut réussir qu'en se sacrifiant soi-même. Aussi Catherine tend-elle à se détruire, en se sacrifiant au sadique Mongol.

Des doutes naissent à l'égard de cette façon d'agir ; Catherine les disperses à force de monologues et de réflexions. Elle se débarasse de son antipathie contre le Mongol et du désir de le repousser par les paroles : « Si vous êtes pernicieux, vous êtes fort, et puisque vous êtes fort, vous êtes beau ». Elle jouera d'innombrables fantaisies sur d'innombrables merveilleuses déesses grecques, pour le Mongol, le Chinois immobile, le bonze, qui serait plutôt un guerrier, dans lequel réside une force terrible, anormale, une force anéantissante — et l'habitude de souffrir avec joie ; qui torture selon les principes, et qui va la torturer. Il pourrait fort bien l'assassiner, comme elle pourrait l'assassiner, lui, mais « ces solutions extrêmes ne sont pas agréables ». A ses yeux il représente la nature, il est un grand singe hamadryas, il est le conquérant, en un mot l'Homme. Pour cet homme elle est prête à prendre tous les rôles qu'il désirera lui voir prendre.

Partons en voyage. Je serai ta mère, ta sœur, ta fillette, ta fille de bordel. Je serai ta poule, ton confesseur, ta muse, ton ange. Je serai ton démon à la jarretière. Je serai ton guerrier cuirassé de linge et ceinturé. Je serai ta sainte femme, en noir. Je serai le domino, je serai la laveuse de plats, je serai la protectrice de l'intelligence, je serai la femme assassinée au village. Je serai le garçon, si tu veux. Car, dans ton amour, il faut être énormément et beaucoup, un sexe et l'autre, un monde et l'autre, une et plusieurs, il faut se donner beaucoup de mal avant d'épuiser tout ce que la Nature nous a accordé !

Se livrer ainsi lui réussit, mais à la manière d'un miracle. Elle craint d'être frigide, et naturellement elle l'est encore. Le Mongol ne vit pas dans Catherine, ni elle dans lui. Finalement elle démasque ses fantasmes, sa manière de se livrer, elle prend conscience de ce qui se passe en vérité : elle décide de revenir au réel et après vingt-cinq jours d'absence de reprendre l'analyse. En même temps reparaît la Petite X..., qui lui a tellement manqué, devenue plus petite encore et beaucoup plus jeune.

La question d'argent se fait jour. Elle pense que l'analyse pourrait lui coûter sa fortune. Des calculs compliqués s'ensuivent, et elle trouve « l'argent si sale, si m...deux ; et qu'il n'y a qu'une manière d'avoir de l'argent, la manière m...deuse ». Elle prend la décision de devenir pauvre, de se séparer des gens qui l'entourent, pour « vivre seule se suffisant à elle-même ».

Alors l'intestin commence à dire son mot dans l'analyse. Elle écoute ses borborygmes, qui lui paraissent les mots d'un langage intime qu'elle aurait connu et oublié. L'esprit primordial de son corps, la région où elle pouvait se réfugier, avec plaisir.

Soudain son ventre devient lourd. Elle croit porter dans son intestin l'enfant mort qui la préoccupait pendant son enfance ; des douleurs l'amènent à un examen médical dont le résultat est naturellement négatif, ce qui la met en rage. Et la dépression recommence. Simultanément elle produit des inhibitions de la parole.

Il est encore plus difficile qu'auparavant de distinguer désormais ce qui est fantaisie, ce qui est rêve, ce qui est réalité. En vérité on croirait se trouver en présence d'une représentation directe de l'inconscient.

Tandis qu'elle va de chez Leuven à un rendez-vous avec le Mongol, Catherine dans le tramway, en première, se voit en face d'un charretier qui porte son fouet entre les jambes.

Pendant le temps de se demander : « Comment se fait-il que l'on voie en première classe un charretier avec un fouet ? », — la scène s'éclaire par le dedans. Tout devient autre. Une vérité éclatante se fait, au moment même où une extraordinaire vague d'émotion remonte de ses pieds à sa gorge. Elle regarde, elle regarde le roulier et *elle le reconnaît.*

Elle l'a vu. C'est lui. Qui, lui ? *Lui.*

Rappelons-nous l'un des premiers rêves de Catherine, celui dans lequel le Charretier la couvrait d'ordures.

Descendue du tramway, elle commet un acte manqué, ou plus exactement elle rate un suicide, en évitant tout juste de se faire écraser par le *tramway du Charretier.* Un souvenir de la première enfance remonte. Elle se revoit à trois ou quatre ans, se conduisant comme un vrai voyou, toujours dans la crotte et dans l'eau, sous le ventre des bêtes, sale au point qu'on avait dû lui raser la tête, et elle jouait avec le valet de ferme qui travaillait au grenier à foin. Un jour elle s'est trouvée enfermée dans ce grenier. Il a fallu faire forcer la porte par un serrurier.

Et aussi reparaît l'image du père, de « M. le Docteur qui est bon avec tout le monde », qui la traite de « souillon », et qu'elle adore. Elle l'épie sur la route, marchant péniblement, miné par la maladie. En rapport avec cet espionnage sentimental, elle avoue qu'elle trouvait plaisir à se montrer.

L'histoire de la porte fermée se précise. C'est le valet, le Charretier

Louis qui l'a enfermée au grenier une première fois. La seconde fois, elle a fermé la porte à clef (quand il a fallu la faire forcer) pour mieux se rappeler la première fois. Mais elle ne montait au grenier qu'en l'absence du père ; car le père détestait Louis. Ainsi s'est formée la conscience : il y avait des jours où l'on pouvait aller au grenier avec plaisir, et d'autres jours où c'était très mal d'y aller — les jours où le père, qui surveillait l'enfant, était à la ferme. Au surplus, tout se passe dans l'année de la mort du père.

Avouer qu'elle adorait « se montrer » amène le rêve d'un grand bébé rose nu sur une prairie. Le bébé nu se roule dans l'herbe en jouissant du plus grand plaisir possible. Derrière se trouve un personnage noir qu'on ne voit pas et qui est appelé « mon père ».

Un peu plus tard elle se voit couchée de nouveau : cette fois c'est elle-même et non plus un bébé. Il fait sombre, et comme précédemment quelqu'un est présent, invisible. L'homme invisible lui perce les deux yeux à l'aide d'un seul grand clou. « Cet acte cruel provoque la paralysie, mais elle est très heureuse d'être paralysée. Ainsi la punition n'aura pas de fin, ni son plaisir non plus, ni son horreur non plus, afin qu'elle ait toujours son plaisir, son horreur et sa punition. »

Ensuite elle revoit le père qui passe derrière la haie, avec un aspect coupable de transgresseur, mais portant aussi le caractère d'être douloureusement interdit. Elle sent qu'elle « n'a pas droit au père ». Lentement s'épaissit la mémoire, qui fait entrevoir alors « qu'un valet nommé Louis l'aurait conduite au grenier et là, plusieurs fois, se serait servi d'elle sur le foin ». La Petite X... lui dit :

Rafraîchis ta mémoire !

Ce qui était à moitié clair, à moitié obscur, et caressé en secret, et ni vu ni connu d'un autre côté, a rencontré la vérité brutale et extérieure. Le choc a retenti et nous l'entendons encore. Alors l'amour est retombé en arrière, blessé, est revenu à son origine, ou s'est caché ; et l'âme de l'amour, *avec la mort dedans,* partie pour se cacher bien loin, on l'a appelée Vagadu.

Mais tout ce qui a été vécu demeure.

. . . .

La petite fille de cinq ans aimait le Père. Comme femme, elle désirait recevoir l'amour du Père et rêvait de posséder le Père en tant qu'homme, entièrement à elle, pour toujours. Elle voulait attirer le Père plus près, encore plus près de son sein, elle voulait passer en lui tandis qu'il passerait en elle, ainsi que font femme et homme. On a vu une sombre histoire qui s'était passée auparavant, selon laquelle elle avait voulu le

dévorer et comme ça avait manqué de le perdre. A l'heure où nous sommes, elle s'était tournée autrement, et dès qu'elle voyait son père elle éprouvait un plaisir enchanteur. Elle ne respirait que pour lui, et toute la semaine elle attendait le samedi qui était le jour de son père. Ce que son père disait et faisait était exprès pour elle ; si par hasard il regardait la moindre chose en dehors d'elle, elle trépignait du désir de mettre la chose en pièces. Et tous les gens autour de son père auraient pu mourir par sa faute, car à propos de chacun d'eux elle avait pensé mille fois : toi je te tue ! Alors elle ne perdait pas une occasion de se montrer au père dans ses jolies formes, dans sa nature, d'une manière ou de l'autre, et en cela elle était très maligne, elle prenait garde que cela soit entendu dans son père par celui qui pouvait comprendre. Et bientôt elle ne pensa plus qu'à cela, et comment cela progressait, entre son père et elle, et quelles nouvelles inventions elle trouverait pour avoir le cœur de son père. Cependant, voilà que la colère arrivait. Le Père ne faisait pas assez attention. Le Père regardait mal les jongleries de la petite fille et ne s'étonnait pas des inventions. Le Père ne la grondait même pas. Le Père ne pensait pas à l'amour parce qu'il était trop faible. Le Père était trop faible parce qu'il soignait sa maladie. Ah oui, nous étions bien irritées contre le Père qui n'a pas de force, et nous voyions avec colère nos rapports avec lui dégénérer. On était arrivé au plus fort de la colère, de la colère et de l'amour, quand — le Père disparut, il n'y eut plus de père.

Le Père était mort.

C'était à cause de la colère. Vagadu arriva tout de suite. Vagadu le regarda, couché sur le lit avec la figure couleur de terre du grand Juge, au milieu des fleurs ; Vagadu arriva et dit : « C'est bien ça. Sa figure jaune est ma figure ! » Et elle se sauva en criant : « Qui a tué le Père ? C'est toi. »

Vagadu dit encore : « Puisque je l'ai tué et qu'il est mort par ma faute, alors mon amour est mort par ma faute, et il est impossible qu'il en soit autrement. » Et nous avons répondu : « Le Père est interdit pour nous ; nous n'avons pas le droit d'avoir un père. » Enfin, le chagrin dura longtemps. Et s'il y avait quelque chose qui n'était pas au cimetière, et qui voulait repousser...

Catherine, jusque-là profondément prostrée, murmura à son tour :

« Et serait-ce en cette maudite année que le valet Louis s'est approché de nous par derrière ? On n'a pas pu dire si c'était vilain ou agréable, mais on a pensé : Celui-là, il peut bien me crever l'œil, je serai paralysée ; et comme ça j'aurai ma punition qui continue et mon plaisir avec, qui continue. »

La petite reprit le fil de son discours.

« ... S'il y avait quelque chose qui n'était pas au cimetière, et qui voulait repousser, c'était l'amour de toi et moi l'une pour l'autre, qui empêchait de tomber complètement dans Vagadu ! Cependant, au milieu de tous ces grands malheurs, une petite voie s'est encore ouverte, la voie vers le ciel. Celle qui vivait dans ses chagrins pensait toujours au père qu'elle avait eu. Alors il se fit que le père grandit, grandit, comme on

peut grandir lorsque l'on n'a plus de corps, et prit un nouveau vêtement. Le Père était mort par sa faute, et à elle il était interdit d'avoir un père, aussi le Père était-il maintenant de la substance pure du ciel. Si l'on disait qu'il avait jadis été autrement, on mentait. Il n'avait jamais été qu'une Image. Et alors vraiment la petite fille commença de se consoler un peu avec ce Père qui était immense comme le ciel, et qui, parce qu'il avait tant souffert, était le Christ. Oui, notre père est mort par notre faute, et le Christ est au tombeau par notre faute et pour nous racheter tous.

C'est ainsi que la petite fille se sentait le Père dans ses moments très purs ; et son père était le Christ au tombeau. La petite fille était aussi, dans cette affaire, Christ au tombeau. »

« Voilà pourquoi, Catherine, nous autres *nous n'avons pas eu la vie, nous avons eu seulement la mort.*

» Te rappelles-tu que tu étais forcée d'ouvrir le corps d'un grand Christ pour regarder à l'intérieur ? Ah, tu comprends aujourd'hui. Tu ouvrais le corps de qui ? du Christ, parce que tu dois aller voir ce qui s'est passé dans le mystère de ton cœur de cinq ans. Et qu'est-ce qu'il devenait le Christ, quand le linge sur la figure avait glissé ? Un homme mort, plutôt bête : le père. »

« Voilà, c'est fini. »

— Tu te trompes, dit Catherine.

Les explications de la Petite X... ont rendu compréhensible à Catherine la façon dont le surmoi s'est créé.

Au père devenu Christ s'ajoute bientôt un gendarme qui a la charge de prononcer le *Tu dois !* et le *Défense de !* Et Catherine parvenue en ce point découvre combien douteuse est l'existence objective des événements de sa vie, combien les personnages qui s'y sont immiscés ont été voulus par elle, afin que soit rendue possible la reproduction d'une situation antérieurement vécue. La figure « Amant-Mort » signifie qu'elle ne peut aimer qu'avec l'accompagnement de la mort, et si possible en tuant. Cette figure s'est incarnée dans son amant Pierre Indemini. Quand l'amant est mort, il devient l' « Amant-Christ », elle en fait un dieu.

Un nouveau rêve surgit qui se place dans le Métro. Catherine y séduit deux hommes à la fois. A l'un elle donne son torse et sa tête, à l'autre sa belle jambe. Alors se forme sur le front de Catherine « un troisième œil en plus de ses yeux » entouré de ses cheveux. Cet œil est sous la voilette des cheveux. A l'image verbale de voilette s'associent : viol-ette, violette. Et Catherine se rappelle que son père sortant de l'eau, après un bain dans le ruisseau, a offert à sa fille un bouquet de violettes. Rapprochant le souvenir des violettes

et le rêve : l'œil d'amour sous la voilette — sous les poils, les poils de ses cheveux — Catherine comprend parfaitement ce que fut jadis le bouquet de violettes.

En cet instant Catherine pense être délivrée de sa maladie. Elle a découvert l'histoire du valet, retrouvé le père ; toute émotion, la pire et la meilleure, l'angoisse et l'espoir, elle l'a posée sur les épaules de son Leuven qu'elle adore ; elle va mieux.

Mais Leuven lui prouve qu'elle n'est pas encore prête à jouer son rôle de femme, et que dans le rêve du Métro elle se comporte plutôt à la manière masculine comme « un Don Juan de bas étage ». Elle comprend aussi que pour le Mongol elle n'est qu'un objet de sensualité, tandis qu'elle lui refuse sa tendresse. Ce Mongol est un destructeur auquel elle s'est soumise, pour se laisser détruire par lui, mais qu'elle détruirait tout aussi bien. Précisément le Mongol lui fait une demande d'argent, et comme il interprète la satisfaction que Catherine en éprouve, il ordonne à Catherine dévêtue de s'agenouiller devant lui : après avoir marché pendant un temps de long en large, la laissant dans cette position humiliante, il crache devant elle et la renvoie. Elle prend conscience du sentiment de satisfaction qu'elle a connu, elle voit qu'elle s'est sentie heureuse sous ce traitement, et qu'il n'est plus en son pouvoir d'écarter de tels traitements. Elle sait maintenant qu'elle cherche la mort et que cet homme représente un danger de mort pour elle. La Petite X... le confirme.

Immédiatement après elle fait ce rêve :

La Cuisinière

Une grosse femme se trouvait dans un lit. Au pied du lit, comme toujours, des gens inconnus étaient en faction. Catherine avait les cheveux flottants dans le dos et tirés vers le front, ainsi qu'on les porte à son âge : douze ou treize ans. A la main, la fillette tenait un grand livre ouvert : elle apprenait quelque chose.

La grosse femme ressemblait à M. Leuven au temps où il était femme. Elle avait de gros yeux noirs, et surtout ses cheveux étaient noirs. Catherine regardait la grosse femme et s'approchait, naturellement. Comme elle l'embrassait *par devoir,* voilà patatras que Catherine glissait et tombait sur elle ; et si maladroitement qu'il était certain qu'elle lui avait fait mal. La grosse femme, sans bouger, se mettait à parler : « Non, tu ne m'as pas blessée, mon enfant ; le côté gauche est insensible. Tu dois bien le savoir, je pense ? » Catherine disait oui en balançant la tête, la douleur lui pinçait le cœur, et tout s'effaçait à la minute.

Sous l'influence du choc, comme après l'arrivée d'une intruse, elle pensait aux *grosses femmes de sa vie*. La dernière venue et la plus proche était en effet Leuven. Et la première — « dont il ne faut pas parler », — on lui avait toujours dit qu'elle était petite et maigre. (Elle n'en saurait jamais rien, n'ayant aucune photographie et pas le moindre souvenir. Dans la mémoire de Catherine, la plupart des femmes semblaient grosses, c'étaient des cuisinières. Elle n'aurait pas pu dire comment la chose se trouvait vraie, même lorsque la femme était petite et maigre.) Si elle avait tant peur de toucher cette grosse femme-Leuven, Catherine désirait-elle donc sa mort ? Mais on ne pouvait même pas la tuer, la grosse femme était insensible. Elle était donc une intouchable ! Elle était impure, et on ne pouvait rien contre elle. Elle était sacrée, étant si grosse. Elle était formidable. Elle était...

D'autres grosses femmes paraissaient qui disaient encore à Catherine : « Je me rappelle à ton souvenir ». Ces grosses femmes-là, qui était-ce donc ? Pas sa mère assurément. « La mère était petite et maigre. » — « Ne serais-je pas une de vos parentes ? » Ah ! — une sœur de sa mère. Mais était-elle si grosse que cela ? Non, mais elle était grosse et noire, et elle était une grosse femme noire, et elle était une grosse femme enceinte et noire.

Tabou.

Qui avait prononcé ce mot à l'insu de Catherine, un mot qu'elle avait lu bien des fois, et dont elle ne comprenait pas le sens compliqué ?

Il fallait fuir le sujet horrible de cette grosse femme, mais encore une dernière idée : si l'on réfléchissait bien sur le phénomène de son côté insensible, on pensait : elle a le côté insensible pour qu'on ne puisse pas lui faire mal. Mais si Catherine était elle-même la grosse femme, par hasard ? Alors le côté insensible voulait dire tout autre chose : « Cela ne me fait pas mal », ou encore : « Il ne faut pas que cela me fasse mal », et enfin de proche en proche : « Je me suis arrangée pour que cela ne me fît aucun mal. » C'est ce que la fillette apprenait dans le livre. Et la grosse femme ne s'humanisait-elle pas, car la voilà devenue Catherine et sa mère, l'une sur l'autre. On voyait donc Catherine enceinte, à qui l'enfant ne ferait aucun mal, puisque jamais de Catherine ne sortirait aucun enfant. « Pardi, criait la Petite X..., l'enfant, est-ce qu'il n'est pas mort dans le côté gauche ? Alors il ne fera pas de mal. »

Tabou ! Tabou !

Catherine commence dans ce rêve à identifier Leuven avec la mère enceinte. Alors que le père a jusqu'ici occupé le centre de la scène, à partir de ce moment, dans la relation de Catherine à sa mère, la grossesse passe au premier plan. Catherine se servira des doubles sens des mots « grosse mère » (grossesse, et élément liquide). La lutte pour retrouver les souvenirs depuis longtemps perdus devient de plus en plus pénible, et Leuven doit déployer une énergie crois-

sante pour conduire plus loin Catherine qui se défend désespérément.

D'abord un rêve. Elle se trouve dans une chambre à quatre lits. (On se souviendra que la famille de Catherine comprenait quatre femmes, la mère et les trois filles.) Couchée dans un des lits, Catherine sait qu'elle va mourir. Mais elle se dédouble et quitte l'agonisante qu'elle est, et elle se glisse dans le lit voisin. De là elle observe la moribonde de tout à l'heure, sous les traits d'une cuisinière grosse et noire de quarante-sept ans (l'âge réel de Catherine). Mais cette cuisinière, elle le sait, n'est pas exactement une cuisinière et n'est pas non plus sa mère : c'est *son antécédent sur la terre*. Ce n'est pas elle, cette vieille horreur, mais *elle en vient*. Alors une « Présence Mâle » entre dans la pièce, sorte de dandy à l'ancienne mode dont certains traits rappellent le père, et d'autres s'apparenteraient à un sur-moi pervers. Catherine s'attend à l'arrivée de la mort.

La vieille femme ouvre la bouche : elle n'a qu'une seule grosse dent comme une défense, par devant. Une quantité de sang coagulé tombe de cette bouche. Elle râle. La Présence Mâle dit à Catherine : « Tue-la ». Catherine essaie d'étrangler la vieille (on ne peut désobéir à l'ordre), « et l'on ne distingue plus dans la confusion du sang et des mains ce qui est vrai de ce qui ne l'est pas. Et peut-être, à la fin, l'a-t-elle... »

La Petite X... explique à Catherine : la grosse femme, c'est la Femme — sa mère et elle-même. Tout ce que fait la Femme est à la fois sacré et impur. Elle saigne. « Toi tu sors du ventre maternel, tu ne veux pas vivre, et tu cherches à tuer tout ça pour vivre ! »

Catherine réagit par des agressions violentes. Elle manque, sans prévenir, aux séances chez Leuven ; elle insulte Flore et met le Mongol à la porte. « Quant aux principes anciens, aux mythes, à l'amour, à Indemini... Elle est saisie de rage, elle se jette sur ces idoles, elle arrache leurs membres. » En même temps elle pleure sans discontinuer. Il lui semble que l'odeur de la mort est autour d'elle et en elle.

Un nouveau symptôme organique fait son apparition : au milieu d'une « peur panique » se produit une hémorragie. Le médecin lui démontre que l'importance de l'hémorragie n'est pas telle qu'elle justifie sa peur. Catherine se souvient alors de la grosse femme qui vomit du sang. Cette remémoration ne la délivre pourtant pas

de son angoisse. L'hémorragie continue. Mais dans le rêve la grosse femme mourait. Catherine comprend enfin qu'elle figure par son corps ce que dans l'inconscient elle se représente comme l'enfantement. Elle s'explique son rêve : « c'était l'épouvante ancienne de naître de la femme en sang, qu'indiquaient la bouche ouverte, et la dent d'apparence sexuelle ».

Cette interprétation détermine une énorme résistance contre l'analyste. Après de nouvelles injures, au terme du désespoir, Catherine est décidée à en finir avec l'analyse. Exaspérée elle dit à Leuven son fait ; elle termine sur les mots : « Cela m'est égal ». Elle voit toujours Leuven comme la grosse mère, comme le gros capitaine de vaisseau qui domine la mer démontée (jeu de mots entre grosse mère et grosse mer). Elle lui demande de la tuer. Lorsqu'il lui explique que, tout au contraire, c'est *lui* que Catherine voudrait tuer ; et quand, allant à l'encontre de la résistance qu'elle développe, il lui montre que c'est *lui* qui représente toute sa haine, sa misère, sa déception, tout ce dont elle n'arrive pas à se séparer, et que là est la raison pour laquelle elle veut le tuer... alors un soulagement, une libération se produisent, et l'angoisse disparaît.

Nous sommes au tournant décisif de l'analyse.

Evidemment quelques retours se produiront encore ; des symptômes physiques réapparaîtront, par exemple lorsqu'elle évoquera la mémoire d'une tante, grosse, noire et enceinte, sœur de sa mère : cette femme, dont le mari était en prison, avait eu alors de saisissement un eczéma sur les mains ; dès que Catherine a ranimé ce souvenir, elle voit ses mains couvertes de boutons rouges.

Mais l'amélioration se soutient et progresse constamment, depuis le moment où Catherine a pris conscience de ses tendances meurtrières. Rappelons que la mère de Catherine, tuberculeuse, a probablement eu des crachements de sang, et que son état a dû empirer par le fait des trois enfantements successifs. Nous pouvons ainsi apprécier les raisons pour lesquelles Catherine se considère comme la meurtrière de sa mère.

Nous avons pu jusqu'ici, en exerçant une attention soutenue, dégager des matériaux du livre la grande ligne de l'analyse. Notre description a été un peu longue, et d'importantes citations ont été nécessaires ; ceci pour nous permettre de faire toucher la qualité et l'originalité de ce fascinant ouvrage. Les citations ont témoigné qu'il ne s'agissait en aucun point du compte rendu quelconque d'une analyse clinique. Nous entendons montrer que l'on est en présence

d'une création tout autre, création qui sans prétendre à la véracité scientifique possède le caractère de la *vérité* au niveau de l'analyse. En réalité la valeur à laquelle prétend cet ouvrage est d'ordre esthétique ; bien qu'il n'entre pas dans notre cadre de formuler un jugement littéraire, nous ne pourrons nous défendre de revenir sur la question pour dégager ce que Jouve a effectivement créé dans la littérature.

Et si nous introduisons ces remarques avant même d'en avoir fini avec notre description, c'est que nous estimons que la dernière partie de l'œuvre (un douzième de l'ensemble) n'est pas aussi aisée à comprendre au point de vue analytique, tout au moins dans le plan ou jouait antérieurement la compréhension. Il se peut que l'incompréhension provienne de nous ; et pourtant, en dépit de nombreux détails que nous pouvons éclairer par notre intelligence de la langue des symboles, et selon la connaissance que nous possédons de l'histoire du sujet — nous ne retrouvons plus la grande ligne analytique. Il est à supposer que dans la dernière partie de son roman l'écrivain devait obéir à une nécessité poétique. Pour les mêmes raisons il introduisit certains épisodes autour du personnage de Noémi, qui offre une sorte de réplique caricaturale de la structure psychique de Catherine. Une telle nécessité était imposée par les lois de la forme en vue de l'équilibre esthétique.

Une série de rêves, de fantasmes et d'événements vécus se présente encore ; elle est traitée, croyons-nous, sur le plan *anagogique*, l'auteur ayant considéré comme inopportun de maintenir l'élaboration *analytique*.

Deux ans ont passé. Catherine est devenue une femme plus lasse, plus âgée, plus pauvre, délaissée de beaucoup d'amis, mais intérieurement assurée. Elle a conclu une espèce de paix avec la Mère de ses rêves ; elle a lutté avec l'Ange de la Castration et l'a vaincu, de la même manière que Jacob vainquit l'Ange dans l'Ancien Testament. Elle s'est finalement expliquée avec le Mongol, qui à sa grande stupeur n'a plus retrouvé en elle l'humilité, la honte et la soumission d'autrefois ; et leurs chemins se séparent. Elle a retrouvé son sexe, et sa gardienne contre la mort, la libido apparue sous la forme du grand chat, du « puma » des derniers rêves, qui désormais lui appartient. Enfin elle a amoureusement congédié la Petite X..., son moi antérieur et comme l'incarnation de tous les échecs de sa vie.

Ainsi se termine le livre.

Nous nous sommes défendu d'approfondir les problèmes ana-

lytiques du traitement de Catherine Crachat. Nous ne posons pas non plus la question : comment se fait-il que Jouve ait écrit un tel ouvrage, quel besoin de sa structure psychique fut par là satisfait, comment a-t-il pu arriver à une connaissance, une vision et une compréhension du cas allant jusqu'aux derniers détails. Autant de problèmes du point de vue analytique que du point de vue esthétique. Nous nous sommes limité à suivre les destinées (l'auteur dit : « la tragédie ») de l'héroïne à l'aide du fil d'Ariane de l'analyse.

L'on se demandera sans doute, en regardant sous l'angle analytique, si un pareil travail de la part de l'écrivain est souhaitable. L'homme de science voit avec déplaisir un esprit étranger toucher à son activité ; il estime que rarement se produit ainsi un résultat qui le satisfasse, et plus rarement encore un progrès dans les connaissances.

Cependant depuis les temps anciens les sciences psychologiques ont appris des poètes. Il nous semble qu'il y a ainsi à apprendre pour la psychanalyse dans le roman de Pierre Jean Jouve. Il y faut apprendre comment apparaît l'analyse dans la situation de l'analysé, et ceci à un degré que nos patients ne nous manifestent jamais. Ce que nous pouvons percevoir dans nos analyses, c'est le comportement du malade, sa forme extérieure, qui tamise nécessairement la totalité du matériel inconscient, le presse en un moule tout à fait déterminé et caractéristique pour chaque malade. Nous soumettons cette forme à notre investigation analytique et nous en retirons une part importante des révélations susceptibles de nous faire connaître le psychisme tant inconscient que conscient. Jouve a réussi à tourner ce bastion défensif, que l'analyste doit attaquer. Il a réussi à rendre sensibles dans son livre les remous, les mouvements, les formes nébuleuses de l'inconscient, sans recourir aux métaphores, symboles et comparaisons provenant d'autres domaines. L'inconscient parle immédiatement, il passe de façon fluide dans les événements conscients, et tout est ainsi plongé dans une atmosphère d'irréalité qui donne à l'ouvrage son caractère attirant et magique.

Car le psychanalyste sait qu'il existe deux réalités : l'extérieure et l'intérieure, aucune ne le cédant à l'autre en dignité. C'est aussi la pensée de Jouve. Il fait ressortir avec une force particulière cette vue de l'homme quand presque partout il efface la frontière qui sépare les deux réalités. Ceci rend l'ouvrage difficile à comprendre pour le commun des lecteurs. Au contraire une telle représentation est familière à l'analyste. Celui-ci sait qu'il n'a pas à utiliser la

logique et l'intellect, pour parvenir à la compréhension, mais qu'il doit écouter la résonance de cet instrument qui est son propre inconscient. Nous voulons espérer que pareille résonance de l'inconscient se produira aussi dans la pensée du lecteur qui ne sait rien de l'analyse.

Avons-nous donc affaire à une nouvelle forme du roman, et sommes-nous avec ce livre au début d'une série d'œuvres qui seront construites sur des psychanalyses plus ou moins bien interprétées selon le degré de profondeur auquel l'auteur aura eu accès en lui-même ?

Nous ne le croyons pas. Une réalisation comme celle que nous avons sous les yeux est trop unique ; en outre elle est certainement liée à des conditions particulières de création qui ne se répètent guère, qui ne se retrouvent que difficilement — celles-là sur lesquelles nous n'avons pas voulu faire porter notre investigation.

Par contre nous croyons que nombre des procédés techniques et des méthodes de ce roman serviront aux écrivains à venir. Ils seront employés pour représenter les rapports souterrains entre les événements extérieurs, pour mettre en scène cet invisible, de caractère universellement valable, qui conduit, qui contraint et qui domine les phénomènes apparemment sans lien et sous le signe du hasard. C'est « l'universellement valable », formé par la magie du poète dans la matière individuelle et privée, qui crée l'œuvre d'art et la rend non périssable.

Par cette phrase même nous décrivons l'apport de *Vagadu* au développement ultérieur de l'art.

On ne saurait assez apprécier la valeur de cet apport. Sans parler en particulier de l'expression donnée aux éléments du rêve et de la rêverie, Jouve introduit dans le dynamisme de la représentation littéraire une force nouvelle : l'Inconscient.

Pareille puissance mystérieuse a été connue par une civilisation antérieure. Cette puissance dominait jusqu'aux dieux : c'est l'*Anankè* des Grecs. Pour l'homme d'aujourd'hui, dans la littérature d'aujourd'hui, le poète redécouvre l'Anankè des Grecs. Elle s'est transformée. Elle n'est plus à l'extérieur, car le monde extérieur a été introjecté, est devenu une instance à l'intérieur de l'homme ; instance non plus énigmatique mais accessible à l'entendement profond, susceptible même d'être dirigée. Pour l'homme d'aujourd'hui l'Anankè des Anciens est remplacé par VAGADU : *La force qui vit dans le cœur des hommes.*

COMPTES RENDUS

Société Psychanalytique de Paris

Séance du 20 juin 1934, à 22 heures,
à l'Institut de Psychanalyse.

Présidence : Dr A. Borel, *président.*

Le Dr Borel ouvre la séance en rappelant le deuil dont la Société de Psychanalyse a été frappée, par la mort de Mme Sokolnicka, l'un de ses membres les plus anciens et les plus actifs. A raison de l'heure tardive, il reporte à la prochaine séance l'éloge de notre regrettée collègue. Il demande au Dr Leuba de bien vouloir lire trois lettres de condoléances, du Dr Jones, président de la Société internationale de Psychanalyse, de Mlle Freud, qui exprime sa sympathie émue en son nom personnel et au nom de la société viennoise, et du président de la Société allemande de Psychanalyse. Le Dr Parcheminey lit une lettre de remerciements de la part de la famille de notre collègue.

Mme Marie Bonaparte expose ensuite — c'est, avec le complément apporté par le Dr Loewenstein sur le même sujet, l'ordre du jour — ses conceptions de « *la phase phallique chez la fillette* ».

Contrairement à ce qui apparaît dans le tableau d'Abraham, une première phase phallique comporte l'affirmation du phallus.

Dans la seconde phase phallique, l'amour de l'objet est exclusif de l'organe génital. Cette exclusion, qui seule correspond à celle postulée par Abraham, porte sur le sujet ou sur l'objet. La femme doit apprendre l'exclusion du phallus sur le sujet, tout en le conservant sur l'objet. L'homme à l'inverse.

Il semble que la première phase orale soit plutôt passive, malgré l'activité que représente la lutte pour la succion. Quant aux phases anales, on n'est pas encore très au clair sur leurs caractères. La première phase lui semble présenter une certaine activité : idée des excréments nocifs que l'on peut projeter sur le monde extérieur. La seconde phase, de rétention, semble passive.

Quant à la phase phallique, qui commence pendant la seconde phase, anale, de rétention, elle devient assez vite active. On y voit culminer le complexe d'Œdipe du petit garçon et le complexe d'Œdipe actif de la

petite fille. C'est à ce moment-là qu'intervient le complexe de castration, par suite de la constatation de la différence des sexes. Alors apparaît la seconde phase phallique, passive, avec régression du phallus.

La période de latence s'instaure, chez la petite fille, au moment où elle comprend qu'elle doit renoncer à la possession du pénis. Cette période de latence est, chez la fille, plus ou moins longue, selon l'époque où l'homme vient la solliciter.

Par rapport au complexe d'Œdipe, les phases orale et anale sont, dans les deux sexes, vécues « sous le signe » de la mère surtout.

La première phase phallique, d'activation du pénis et du clitoris, est aussi « sous le signe » de la mère. On ne peut pas comprendre ce qui se passe alors si l'on n'observe pas de près la masturbation infantile et les traces qu'elle laisse dans le psychisme.

La masturbation de la petite fille est toujours clitoridienne. D'après certains analystes, notamment Mmes Mélanie Klein et Karen Horney, ce serait d'abord une masturbation vaginale. Il est probable que la petite fille doit comprendre qu'il y a un « abîme » à côté du clitoris. La masturbation vulvo-phallique de la petite fille est l'expression des émois œdipiens de l'enfant. Le petit garçon fait des rêves de pénétration obscure ; la petite fille fait des rêves relatifs à sa mère.

Comment cette première masturbation peut-elle servir à l'expression somatique du complexe d'Œdipe actif ?

Ce complexe d'Œdipe est actif dans les deux sexes. Chez beaucoup de femmes, il reste à l'état d'ébauche. Ensuite, ce complexe actif régresse ; le garçon, subissant une intimidation, devient passif quant au père intimidateur, et passive aussi la fillette.

La petite fille, semble-t-il, vit des phantasmes de coït passif par le moyen du clitoris. Il semble que, dans cette phase, on puisse voir apparaître des phantasmes de coloration masochiste, par exemple des phantasmes de fustigation. Freud avait étudié ce phantasme (« On bat un enfant ») sur quatre jeunes filles. Il l'a étudié en tenant compte de la valeur des perversions masochistes. Les phantasmes sadiques touchant la masturbation clitoridienne « sous le signe » de la mère se convertissent secondairement en masochisme par rapport au pénis du père. Il semble que l'attitude ultérieure de la femme se fonde sur ce retournement masochiste.

Tout ce qui est femelle est destiné à l'effraction. Il est possible que la femelle craigne sa fonction. Pour que l'effraction soit acceptée, il faut que la région destinée à l'effraction soit érotisée.

Les phantasmes de flagellation auraient donc pour objet d'abord le clitoris féminin, semble-t-il. C'est le clitoris que l'on fustigerait. Ces phantasmes masochistes font partie du développement régulier de la femme, mais on ne les retrouve pas dans toute analyse. Pourquoi ? Et quels sont les destins de ces phantasmes ?

Destin I. — Conservation. Si ces phantasmes sont conservés, la femme aime à être réellement battue. Le phantasme subsiste avec la pulsion, et l'on a une perversion.

Destin II. — Si le masochisme a été entraîné dans le refoulement, la femme sera très inhibée. Le refoulement a alors porté à la fois sur la pulsion et sur les phantasmes.

Destin III. — Si les phantasmes sont refoulés et les pulsions sublimées, l'on aura une femme dévouée à l'humanité, prête à tous les sacrifices pour autrui.

Destin IV. — Les phantasmes étant refoulés, les pulsions sont reportées ailleurs, intégrées dans la fonction génitale adulte : l'on aura le cas idéal de la femme qui a appris à distinguer le pénis d'un fouet ou d'un couteau.

Ces différents types de femmes correspondent donc à des phases différentes de l'évolution de leur libido. L'évolution totale, c'est l'engloutissement, pour ainsi dire dans le vagin, des pulsions masochistes. Quand une femme a conservé les deux formes de fonction, clitoridienne et vaginale, c'est qu'elle est demeurée en partie au stade clitoridien passif.

En résumé, les notions de femelle et de mâle reposent sur les notions d'attaquée et d'attaquant. Le péril vital de l'attaquée doit être accepté par elle, grâce à l'érotisation.



Le Dr Lœwenstein développe ensuite, du même point de vue que Mme Marie Bonaparte, l'évolution de la phase phallique chez le petit garçon.

Ces brèves remarques, dit-il, ne sont qu'une petite contribution à l'étude de certains côtés de la phase phallique chez l'homme.

Le comportement génital du garçon a un aspect varié, quand on l'étudie en tenant compte de certains faits cliniques qui lui sont devenus plus clairs, depuis qu'au cours d'une conversation Mme Marie Bonaparte lui a parlé d'une phase phallique passive chez la fillette. Lœwenstein a été frappé par le fait que beaucoup d'entre ses malades atteints d'impuissance partielle présentaient la particularité suivante : lorsque la fonction devait être active, pénétrante, ils étaient impuissants ; ils cessaient de l'être quand ils étaient passifs. Ces malades paraissent avoir peur de l'organe féminin, comme s'il comportait un danger au moment de la pénétration. La peur de la castration n'existe chez eux que lorsqu'il s'agit de pénétrer dans la femme. Par contre, on constate que la fonction génitale de ces malades est intacte quand ils sont passifs, c'est-à-dire quand la femme fait les premières avances, en particulier quand elle touche les organes génitaux de son partenaire.

Chez d'autres, on observe une érection laborieuse dès qu'il s'agit de pénétrer dans le vagin, à moins qu'ils ne soient en même temps touchés par la femme, ou, mieux, satisfaits par coït buccal.

Certains masturbateurs ont beaucoup de peine à passer de la masturbation à l'activité sexuelle normale. Ne serait-ce pas en raison de l'attitude passive de la verge dans la main qui la tient ? Le mouvement rythmé est produit par la main, le corps étant immobile.

Chez certains masochistes, les phantasmes consistent en mauvais trai-

tements subis par la verge. L'excitation et la satisfaction concordent avec une agression faible dirigée sur la verge érigée.

Enfin, il est des homosexuels passifs dont les pratiques consistent en attouchements mutuels imitant les pratiques de la femme, mais avec intervention du pénis (frottement des deux verges partenaires l'une contre l'autre, l'une étant petite, l'autre grande).

Il doit exister chez le garçon, au cours de sa phase phallique, des désirs et une activité phalliques à buts passifs très prononcés. Dans un cas qui fut analysé, le malade retrouva des souvenirs très précis de son enfance. Tout en ayant eu, au cours de l'analyse, un comportement très actif quant à ces souvenirs, il montrait, sur le plan infantile, un désir passif d'être touché.

L'analyse des enfants sera probablement la seule source de renseignements précis sur la fréquence de ces attitudes.

L'observation des tout petits donne aussi des renseignements utiles. Un garçon de cinq mois, toutes les fois que sa mère, pour faire sa toilette, s'approchait avec l'éponge de sa région génitale, se tendait vers elle, en opisthotonos, avec des signes manifestes de la plus intense volupté.

Peut-on parler d'une phase phallique passive chez le garçon ? Lœwenstein suppose que tous les enfants ont des tendances phalliques passives. Les études de Reich sur la nature de l'orgasme permettent de comprendre mieux certains faits le concernant. Il fait remarquer que certains hommes ont deux sortes d'orgasme. Ainsi, un de ses malades, presque toujours impuissant, a deux sortes d'érection, l'une normale, correspondant au désir de pénétrer une femme, l'autre anormale, caractérisée comme suit : le gland seul est fortement érigé, le reste de la verge ne l'étant qu'à demi. Dans ces conditions, il est inapte au coït. Dès qu'il s'apprête à pénétrer, l'érection, de normale qu'elle était, devient anormale. Dans ces conditions, l'orgasme est très rapide. Quand il a un orgasme par fellation, il reste immobile pendant l'orgasme. Par contre, les rares fois qu'il eut un coït normal, l'éjaculation fut moins rapide et plus satisfaisante.

Dans un autre cas, le malade fait de petits mouvements au début, puis reste immobile pendant l'éjaculation, dès le premier jet de sperme. En somme, il subit passivement l'éjaculation.

Dans un autre cas encore, Lœwenstein a relevé deux formes d'orgasme : dans le coït normal, orgasme unique ; dans le coït avec attouchement manuel de la part de la femme, le malade peut renouveler l'orgasme, mais d'une façon incomplète et insatisfaisante. Ces formes d'orgasme correspondent probablement à des phases phalliques passive et active.

Quant aux rapports avec le complexe d'Œdipe, on conçoit que ce complexe puisse coexister avec un comportement phallique passif. Il semble cependant que cette passivité soit plus étroitement liée au complexe d'Œdipe renversé, « passif », à choix objectal homosexuel. Elle est renforcée secondairement par le complexe de castration.

Discussion

D[r] *Odier.* — La masturbation avec phantasmes masochistes est extrêmement fréquente, en effet. Il se rappelle une analyse d'une femme chez qui les phantasmes masochistes ont disparu avec la frigidité. Elle se masturbait avant, pendant et après le coït avec son mari. Cela signifiait : « Moi, je ne veux pas subir ce sort épouvantable que je fais subir à des femmes dans ma fantaisie ; je me masturbe, et j'échappe ainsi à ce danger. »

Quant aux faits cités par Lœwenstein, ils sont très intéressants et péremptoires. Il le chicanera sur le terme de phallique « passif ». Biologiquement, ce terme peut-il se soutenir ? L'érection en elle-même n'est-elle pas un fait actif, en vue de la pénétration ? L'inhibition peut alors intervenir pour des raisons multiples. Odier a vu de petits garçons très inhibés, de la même façon, sur le plan de l'exhibitionnisme. Cela soulève un problème secondaire : l'inhibition est-elle active ou passive ? Odier serait d'avis de ne pas parler de passivité quand il y a une tendance active marquée par l'érection.

M. Frois-Wittmann. — Au sujet de la première masturbation de l'enfant, il s'est demandé s'il ne pouvait pas y avoir, chez l'enfant, le simple plaisir de saisir un objet dans sa main, un objet qui soit un substitut du sein. Il peut y avoir un refus de sevrage dans la première masturbation. Dans ce cas, on peut soutenir l'idée d'une phallicité passive.

D J. Leuba. — Cette distinction en phases phalliques passive et active lui semble plus théorique que réelle. Ne sont-ce pas deux attitudes possibles et concomitantes, dans la phase de participation, plutôt que des attitudes successives ? Ce n'est pas l'analyse des adultes qui permettra, de longtemps, de l'établir. En tout cas, les phantasmes de coït, chez des homosexuels, par compénétration des pénis, tels que les lui a décrits un de ses malades, prouve que les deux attitudes sont bien souvent intriquées.

D[r] *Schiff.* — Il ne fera qu'une petite remarque incidente, relative au désir de Mme Bonaparte de rattacher la psychologie à la biologie. Il y a un certain nombre d'animaux pour lesquels la pénétration ne joue qu'un rôle secondaire. Il pense en particulier à ces femelles de crustacés qui ont un comportement sadique vis-à-vis de leurs mâles.

D[r] *J. Leuba.* — Ce n'est pas le privilège de ces seuls crustacés. Ces faits s'observent dans presque tous les ordres zoologiques, mais, en dernière analyse, c'est bien toujours le mâle qui finit par pénétrer la femelle.

Mme Lowtzky. — Il lui semble que la phase phallique chez la fillette est une réaction à une déception quant à l'amour de son père. Elle se venge en châtrant son père, et, en le châtrant, c'est elle qui devient un homme. La déception a deux causes : son père est un infidèle ; elle en est jalouse et lui enlève son pénis pour punir sa mère. En même temps, c'est elle qui devient un homme, et elle ne peut aimer son père comme une femme. Mais, en se vengeant de ce père, elle désire en même temps être femme et aimée de son père.

Mme Lowtzky cite le cas d'une malade qui avait éprouvé une grave déception de la part de son grand-père, qui la tyrannisait et la gâtait tout ensemble. Enfant, elle avait assisté au coït de ses grands-parents. Toute petite (elle avait quatre à cinq ans), elle assistait aux noces qui se fêtaient dans une salle que louaient ses parents. A chacune de ces noces, elle se masturbait en pensant aux ébats nocturnes de ses grands-parents. Elle se mettait sur le ventre et se pensait un homme couché sur la fiancée. Mais elle était elle-même la fiancée. Le désir d'être battue et flagellée, ne serait-ce pas alors le désir de redevenir une femme ?

Mme Marie Bonaparte. — Pas seulement pour se venger, mais parce que, biologiquement, elle est à la fois un homme et une femme.

M. Dalbiez (invité). — Il faut distinguer deux sens du mot activité : l'un vise l'action de soi sur soi, le sens numéro 2 vise l'action de soi sur autrui. L'érection, prise isolément, est un processus actif au sens numéro 1. L'intromission, au contraire, est un processus actif au sens numéro 2. Cette distinction étant posée, on voit que la notion de phase phallique passive est prise par le D[r] Lœwenstein au sens numéro 2, tandis que le D[r] Odier la critique parce qu'il reste attaché au sens numéro 1. De la sorte l'équivoque disparaît.

Comme confirmation de la thèse du D[r] Lœwenstein, relative à l'existence d'une passivité phallique au sens numéro 2 chez l'homme adulte normal, je citerai un auteur que l'on a souvent tourné en dérision, mais qui ne mérite peut-être pas tout le ridicule dont on l'a couvert : le gynécologue hollandais van de Velde. D'après lui, c'est dans la position à califourchon, où l'homme est couché sur le dos et la femme assise sur lui, que la volupté maxima est ressentie par les deux partenaires. Or, dans ce cas les mouvements de friction sont exécutés exclusivement par la femme ; l'homme est donc passif au sens numéro 2.

J'ajouterai que les positions pour le coït varient considérablement d'un peuple à l'autre et que, dans la plus ancienne représentation préhistorique du coït, qui remonte, si je ne fais erreur, au magdalénien, la position est celle dont je viens de parler. D'ailleurs, quelle que soit la position adoptée, les contractions du *levator vaginæ* permettent de parler d'impressions phalliques passives au sens numéro 2 dans le coït le plus normal.

Mme Marie Bonaparte. — Odier dit que c'est chez les femmes névrosées que l'on retrouve les phantasmes masochistes ; mais, à son avis, on peut retrouver ces pulsions attachées aux représentations et les tirant à leur suite.

D[r] Lœwenstein. — La passivité est préexistante, s'accompagnant de tendances, de pulsions à subir des caresses. C'est le contraire de l'opinion d'Odier qui est vrai. Ce n'est pas la femme phallique qui est névrosée.

Dans l'activité génitale de l'adulte normal, il y a une part de passivité ; c'est celle qui se traduit par l'attente de caresses venues du dehors. Il y a chez tout homme des réactions de passivité. Il ne faut pas être trop schématique.

Un homme névrosé est très satisfait par une femme qui est active. Mais il lui faut, pour obtenir un orgasme parfait, exécuter des mouvements.

Dr LEUBA.

Séance du 12 juillet 1934, à l'Institut de Psychanalyse.

Présidence : D[r] A. BOREL, *président.*

1° La Société s'est réunie en assemblée extraordinaire pour discuter de sa réorganisation. Dans sa séance du 17 mars 1934, elle avait décidé, en principe, de se constituer en syndicat. Pour des raisons pratiques, il est apparu plus avantageux de se constituer tout d'abord en association professionnelle.

De nouveaux statuts ont été élaborés, en collaboration, par Mme Marie Bonaparte, MM. Pichon et Schiff. Ce sont ces statuts, revus et amendés par un avocat-conseil, qui sont proposés à l'examen et à l'acceptation de la Société.

Après lecture de ces nouveaux statuts par le D[r] Pichon, et une discussion sommaire de quelques articles, les statuts sont adoptés à l'unanimité.

Le Comité de l'Association professionnelle des psychanalystes est immédiatement élu. Il sera formé de MM. Borel, Cénac, Codet, Laforgue, Lœwenstein, Pichon, Schiff. Ce comité élira lui-même son bureau.

2° En second lieu, l'assemblée a discuté d'un projet de règlement relatif à l'enseignement de la psychanalyse. Ce projet, élaboré par Mme Marie Bonaparte, directrice de l'Institut, est adopté, après une courte discussion sur des points de détail, à l'unanimité.

Une commission d'enseignement est aussitôt élue. Elle comprend Mme Marie Bonaparte, MM. Borel, Laforgue, Lœwenstein, Odier, Parcheminey et Pichon.

3° Le D[r] Borel demande aux membres de la Société de bien vouloir se charger chacun d'une analyse gratuite et de lui fournir, en vue d'un rapport annuel, tous les documents relatifs à ces analyses.

4° En raison de l'augmentation des dépenses de la Société, une augmentation de la cotisation annuelle est proposée. Cette cotisation est portée à cent vingt-cinq francs pour les membres adhérents et à cent cinquante francs pour les membres titulaires.

D[r] LEUBA.

Le Gérant : E. CORBIÈRE.

Alençon. — Imprimerie Corbière et Jugain.